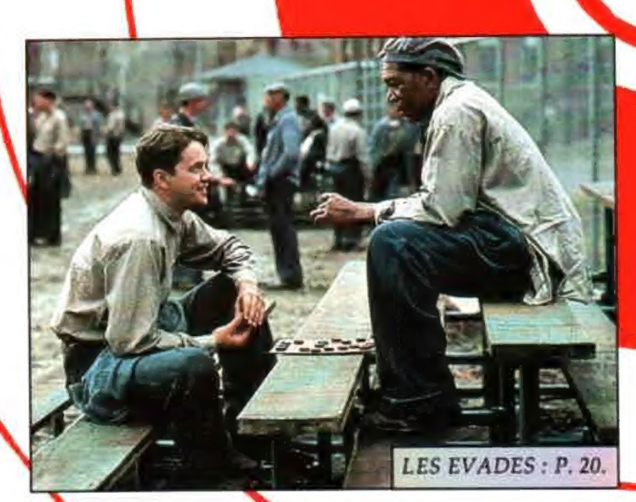

Des STARS sous les VERROUS !
IMPACT
55
DOUBLE DRAGON
STREETFIGHTER
Du jeu vidéo au film de baston :
ACTION !!!
MORTAL KOMBAT
RCI : 2800 CFA
Belgique : 180 FB
Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F - Canada : 7,25 $
M 3226 - 55 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE



DOUBLE DRAGON : P. 16.


LES EVADES : P. 20.

IMPACT 55, une publication Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Laurent Courtiaud - Alexis Dupont-Larvet - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Mansart Streetfighters **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépôt légal** février 1995 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°55** tiré à 60 000 exemplaires

remerciements Michel Burstein - Nathalie Dauphin - Carole Chomand - Carlos Da Silva - Laurent Erre - Sylvie Forestier - Christinsa Frantti - Isabelle Glachan - Christophe Jouvet - Alex Kostich - Anne Lara - Laurence Laurelut - Elizabeth Meunier - Joseph Reimis - Rogers & Cowan - Robert Schlockoff - Jean Veidly


STREETFIGHTER : P. 10.


CRIME STORY : P. 30.

EDITO

Le festival d'Avoriaz vient de s'achever. Pas celui du fantastique, mais du cinéma français. Et, une fois encore, c'est le même et sempiternel discours que son délégué général, soutenu par quelques comparses dévoués à sa cause, a professé à qui voulait bien l'entendre. Ces bonnes paroles n'ont pas varié d'un iota depuis une décennie. On finit inévitablement par s'engager fermement contre l'impérialisme conquérant du cinéma américain et on préconise des solutions. Mais le problème, ces gens-là, généralement des ersatz de la gauche-caviar, préfèrent le passer sous silence. Ce problème : le cinéma français est un cinéma de vieux. Suffit d'aller mater le succès du moment, **Elisa**, dont le réalisateur Jean Becker, 62 ans, manifeste un intérêt certain et suspect pour les charmes encore juvéniles et intimes d'une Vanessa Paradis par ailleurs superbe. On comprend sacrément l'homme, mais pas le cinéaste. On n'apprécie d'autant pas son film qu'une fois encore Gérard Depardieu s'y produit. Ce Depardieu qui finira bien par jouer dans tous les films français ! Vous êtes producteur ou réalisateur et vous cherchez un comédien solide, fort en gueule ? Gérard Depardieu fera toujours l'affaire, même si un bataillon de jeunes et de moins jeunes attendent le coup de sifflet. Gérard Depardieu dans le cinéma français actuel, c'est désormais comme Gene Hackman dans le western : une prise de risque minimum, l'assurance d'une interprétation blindée. Mais on se lasse de retrouver les mêmes têtes d'un générique à l'autre. Admirez donc la paresse de nos producteurs. Ils cherchent un comédien pour tenir le rôle d'un brave type bouffé par l'esprit d'un cinglé. Donnons-lui donc la vedette de **La Machine** ! Qu'il ne soit pas un seul instant crédible ne semble avoir aucune importance. L'important : détenir une star. Une star presque aussi banalisée que le premier animateur télé venu !

On cultive la nostalgie du bon vieux cinéma français et populaire. La nostalgie des genres. Le polar, le film de cape et d'épée principalement, dont nos producteurs se montraient si prolixes jusqu'au milieu des seventies. Les sixties battant leur plein, c'étaient **Le Capitan**, les **OSS**, les **Coplan**, les **Angélique**, les policiers de Jean-Pierre Melville, les Denys de la Patellière, Belmondo loin d'avoir la bouteille d'un Jean Valjean... Alors, le cinéma s'exportait dans le monde entier, croisait vaillamment le fer avec Hollywood. Belmondo trônait sur l'Olympe des stars du film d'action, au même titre qu'Arnold Schwarzenegger et cie aujourd'hui. Quel héritage de l'effervescence des années 60 dans le paysage actuel du cinéma hexagonal ? Des clopinettes, sinon des diffusions à la télévision, des éditions vidéo dans le plus total anonymat. Mais, des polars, des films d'aventure et de divertissement, nos chers producteurs n'en veulent plus. Auraient-ils honte d'y investir ? Oh sûr, il est plus glorieux, plus culturel de financer les débuts "prise de tête" d'un auteur intimiste dont la ligne d'horizon s'arrête aux murs de la chambre de bonne où il situe l'action de sa bavure. Ces films-là, nécessaires lorsqu'ils répondent à un talent et non à un narcissisme vaguement analytique, ne sont finalement vus que par leurs auteurs, leurs groupies et leurs proches.

Messieurs les producteurs français, donnez-nous donc des films de cinéma. Des vrais, pas des téléfilms *France 3-Picardie*. Laissez les jeunots croulant sous les idées farfelues s'exprimer pleinement. A l'heure où Hollywood prépare un remake des **Diaboliques** avec Sharon Stone, c'est un cri d'alarme.

Marc TOULLEC

■ *James Woods dans KILLER* ■

Expresso

■ par **Jack TEWKSBURY** & **Emmanuel ITIER** ■

Tueur né

Il y a deux James Woods. Celui qui fait l'andouille dans des comédies lourdes comme **Stranger Things** de Jason Alexander et l'acteur qui donne dans un registre nettement plus sombre avec **Killer**. Là, son personnage, Carl Panzram, appartient à l'histoire de la criminalité des Etats-Unis. Il s'agit de l'un des premiers tueurs en série officiels, un serial-killer pendu le 5 avril 1930.
"*Ce type est fait de pierre. Son coeur, son âme, son corps sont de pierre*" explique le comédien. Accusé du meurtre de 21 personnes, dont quelques enfants, Carl Panzram passe les dernières années de sa vie derrière les barreaux. C'est dans le milieu carcéral que se situe l'action de **Killer**. L'intrigue tourne autour de l'étrange amitié entre le tueur et son gardien Henry Lesser (Robert Sean Leonard), lequel le pousse à écrire sa biographie. Mais il faut attendre près de quarante ans avant de trouver un éditeur à ce récit abominable, "Killer, a journal of murder".

Auteur du script de **Kalifornia**, un autre cas de serial-killer, Tim Metcalfe, scénariste/réalisateur de **Killer**, prend pour thème le débat sur la peine de mort. Mais cette thèse ne constitue pas le seul moteur du film. Sa raison d'être : la fascination exercée par un criminel endurci, au calme légendaire, sur un homme foncièrement bon, généreux. Un homme qui risque tout, l'unité de sa famille, son travail et même sa vie, pour que le monde connaisse l'histoire de son "ami". Cet "ami" qui plaide sa cause en des termes effarants : "Si je le pouvais, je tuerais tous les hommes à la surface de cette planète. Le monde et la nature seraient bien meilleurs, débarrassés de leur présence". Des propos qui annoncent un **Killer** entre le film de prison et une pathologie unique dans les annales. Dans la mouvance de **Tueurs Nés**, Oliver Stone se porte garant de la production de **Killer**. ■

Polar gigogne

Dans le domaine du polar, **The Usual Suspects** de Bryan Singer sort de l'ordinaire. Il part de l'incendie d'un bateau dans le port de San Pedro. Un prétendu accident prétexte à l'assassinat de 27 personnes. Le policier David Kujan soupçonne fortement l'ex-flic Dean Keaton du forfait, mais un survivant affirme que celui-ci aurait péri dans les flammes. Kujan passe en revue une kyrielle de coupables parfaits, sans succès aucun. L'affaire se corse encore plus lorsqu'un autre rescapé, un Hongrois questionné par le FBI, affirme que celui qui tire les ficelles serait le légendaire, l'invincible Keyzer Söze. Une nouvelle piste pour Kujan donc. A moins que ce ne soit une nouvelle impasse...
"*The Usual Suspects est globalement un film sur la perception, sur l'idée même que les choses ne sont pas forcément ce qu'elles paraissent être*" explique le jeune réalisateur Bryan Singer, soucieux de brouiller les pistes par, notamment, le contre-emploi des comédiens. Stephen Baldwin incarne ainsi un tueur professionnel chevronné, l'acteur irlandais Pete Postlethwaite un mystérieux protagoniste au nom nippon de Kobayashi, l'hispanique Benecio Del Toro un Allemand fortement typé... "*Le film débute comme un polar pour, ensuite, devenir quelque chose d'autre*" renforce le cinéaste. Il est vrai que la vedette de **The Usual Suspects**, le mythique truand Keyser Söze, n'apparaît jamais et que même son existence est mise en cause par l'enquêteur-vedette. L'ombre d'Orson Welles et de son **Monsieur Arkadin** ne planerait-elle pas sur ce film-puzzle ?



■ *Stephen Baldwin & Chazz Palminteri dans THE USUAL SUSPECTS* ■



■ *Pete Postlethwaite & Stephen Baldwin dans THE USUAL SUSPECTS* ■

EXPRESSIMO

● Propulsé au top des stars du film d'action grâce au succès international de **Speed**, Keanu Reeves croule désormais sous les propositions. Pour l'astronomique cachet de 7 millions de dollars, il vient de signer le contrat le liant à **Dead Drop** d'Andrew Davis, également très sollicité depuis **Le Fugitif**. Dans cette production de 50 millions de dollars, Keanu Reeves incarne un jeune ingénieur spécialisé dans l'armement high-tech et travaillant pour le gouvernement. Il doit mettre un terme à un complot visant à utiliser son invention dans un but franchement belliqueux.

● Batman en mal de masque, Michael Keaton coproduit (avec Gale Anne Hurd, ex-Madame James Cameron) et interprète **Furious George**, un thriller politique dans lequel il personnifie un ancien ranger, déchu pour alcoolisme chronique. A cette épave de reprendre du service pour éviter que le Président des Etats-Unis ne soit victime d'un attentat.

● Quelques informations supplémentaires sur le **Mission Impossible** dont Brian de Palma commence actuellement le tournage à Prague. Le film débute alors que les membres de l'ancienne équipe sont victimes d'un attentat et qu'il faut donc les remplacer. Auprès de Tom Cruise, héritier de Peter Graves, on trouvera donc, cocorico !, Emmanuelle Béart prenant la place de Barbara Bain et Jean Léon Reno dans le rôle du musclé quasi-muet autrefois interprété par le culturiste Peter Lupus ! Jon Voight, dont la carrière vacille depuis un moment, serait lui aussi de l'aventure.

● Jamie Lee Curtis prend goût à l'action après **True Lies** dont le strip-tease inachevé restera dans les annales. La fille de Tony Curtis et Janet Leigh se prépare actuellement à l'embarquement de **Inflammable**. Là, elle revêt l'uniforme d'un Lieutenant de la Marine américaine amenée à enquêter sur un viol commis sur un destroyer. Le producteur ne révèle pas l'identité de la victime. Marin ou marinette ?

● **Maverick** ayant obtenu un succès considérable, Hollywood s'intéresse désormais à la version cinéma d'un des mammouths de la série western, ***Bonanza***, évocation de la vie mouvementée d'un ranch dont les cow-boys et leur boss jouent volontiers les redresseurs de torts. Il faudra beaucoup de pugnacité aux scénaristes pour dépoussiérer ce classique aujourd'hui anachronique et vieillot.

○ Trois semaines après avoir donné son accord, Sylvester Stallone abandonne **Dead Reckoning** produit par Joel Silver et que doit réaliser Mikael Solomon. La poisse colle vraiment à ce projet, basé sur l'innocence d'un avocat accusé du meurtre d'un sénateur influent. Ecrit pour Jodie Joster, le film est depuis passé entre les mains de Geena Davis et de Steven Seagal après que le scénario ait été remanié. A **Dead Reckoning,** Stallone préfère quelques-uns des scripts que lui propose *Warner Bros*. La compagnie *Savoy* le motive aussi grâce à **Kilobyte** (prononcer à l'anglaise SVP), un thriller de science-fiction concernant des machines fabriquant une réalité virtuelle particulièrement dangereuse pour l'homme. Chuck **The Mask** Russell pourrait être le réalisateur de ce descendant du **Cobaye.**

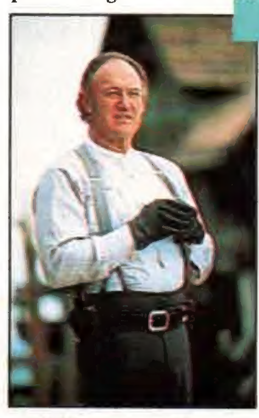
○ Gros rush actuel sur les romanciers de polars, de thrillers et de récits d'espionnage. Le tout Hollywood s'arrache les ténors des genres. John Grisham (**La Firme, L'Affaire Pélican** et **Le Client**) palpe six millions de dollars pour **A Time to Kill** que devrait réaliser Joel Schumacher, avec pour interprètes principaux Brad Pitt et Samuel Jackson. Le premier incarne un avocat, l'autre un père traîné devant les tribunaux pour avoir tué les bouseux coupables du viol et du meurtre de sa fille. John Grisham est également à l'origine de **The Chamber** auquel s'intéresse Ron Howard. **The Chamber** prend pour prétexte l'assassinat lointain de deux jeunes Juifs par un type dont l'avocat est parent avec l'un des défunts. John Le Carré (**L'Espion qui Venait du Froid**) voit également son dernier livre, "The Night Manager", convoité par Sidney Pollack. Le film mettra en scène un groupe d'espions désoeuvrés commerçant armes et drogue pour assurer leurs vieux jours. Tom Clancy (**A La Poursuite d'Octobre Rouge** et ses deux séquelles) lâche "Cardinal of the Kremlin" à *Paramount*. De Tom Clancy, Lewis Teague vient tout juste d'adapter le téléfilm **Op Center**, histoire de vol d'armes nucléaires par des terroristes. Elmore Leonard (**Paiement Cash**) abandonne **Bandits** à Alan Rudoph et Bruce Willis. Produit par Lawrence Bender et Quentin Tarantino, **Bandits** narre les déboires du truand Jack Delaney. Désireux de rentrer enfin dans le droit chemin, il rencontre une ex-nonne qui lui fait emprunter la direction inverse ! Toujours d'après Elmore Leonard, **Get Shorty** est une série B dans laquelle un truand en fuite se fondant dans un environnement folklorique. Casting haut de gamme : John Travolta, Rene Russo, Gene Hackman et Danny De Vito.

Belle de l'Ouest !



■ *Sharon Stone dans THE QUICK AND THE DEAD* ■

Sharon Stone en tenue d'Eve sur un canasson. Voilà l'image qui ressort de **The Quick and the Dead**, un tableau d'érotisme champêtre qui n'est pas sans évoquer Bo Derek chevauchant à poil dans le **Bolero** de son mari John. Outre la dame sans culotte de **Basic Instinct** se raffermissant les muscles fessiers, **The Quick and the Dead** n'est pas sans intérêt puisque signé Sam Raimi qui abandonne le fantastique et ses **Evil Dead.** Chargé de diriger tant Gene Hackman que Lance Henriksen, Sam Raimi tire ouvertement son stetson à Sergio Leone dans ce western féministe auquel Sharon Stone tient beaucoup, au point d'y avoir financièrement participé en tant que coproductrice. Toute puissante, l'actrice permet donc à son frère Michael de faire ses débuts de comédien. Son personnage, Ellen, appartient à la race des pistoleros. Comme il se doit souvent dans le genre, celle-ci dégaine pour venger la mort de son père abattu par des gibiers de potence... Beaucoup de poussière, de sueur et de bottes dans ce western nostalgique des années spaghetti. Pour lui donner tout le cachet italien tant convoité, Sam Raimi requiert les services du chef opérateur latin Dante Spinotti et d'une kyrielle de tronches patibulaires (dont celle de Lance Henriksen) que n'aurait pas renié le réalisateur de **Pour une Poignée de Dollars.** Quant à Sharon Stone, elle manie le colt mieux que Lucky Luke, et vient de réintégrer le générique du remake des **Diaboliques** qu'elle déserta un temps pour de basses et mesquines querelles pécunières. Egalement au programme : **Last Dance** où elle incarne une meurtrière sauvée de la chaise électrique par son avocat.



■ *Gene Hackman dans THE QUICK AND THE DEAD* ■

Suspense féministe

■ *Jennifer Jason-Leigh & Kathy Bates dans DOLORES CLAIBORNE* ■

Stephen King ne sévit plus seulement dans le fantastique. Après **Misery** et **Les Evadés**, l'écrivain génère un suspense en directe filiation avec les thrillers des sixties genre **Chut... Chut... Chère Charlotte** et **Qu'est-il Arrivé à Baby Jane ?**, des thrillers qui prennent pour principaux protagonistes des femmes. L'héroïne de **Dolorès Claiborne** est Selena (Jennifer Jason-Leigh), une brillante journaliste new-yorkaise. En passe de publier un article capital pour sa carrière, elle voit son passé resurgir lorsque sa mère, Dolorès (Kathy Bates, la groupie psychopathe de **Misery**), se retrouve accusée du meurtre de Vera Donovan, administratrice d'une riche société. Il se trouve que l'accusée fut, quarante ans durant, la domestique de la défunte, une langue de vipère maniaque de propreté. Au même moment, le détective John Mackey (Christopher Plummer) exhume un dossier vieux de vingt ans, la mort "accidentelle" du mari de Dolorès Claiborne. Cette dernière plaide son innocence sur les deux fronts. Lorsqu'elle refuse de prendre un avocat, sa fille n'a pas d'autre choix que de lui porter secours, d'enquêter et d'affronter dans un premier temps celle qu'elle doit théoriquement innocenter... Au niveau de la mise en scène, **Dolorès Claiborne** bénéficie du concours précieux de Taylor Hackford, réalisateur d'**Officier et Gentleman, Soleil de Nuit** et **Contre toute Attente.** Plutôt de bon augure. ■

TV

○ On se souvient que Bruce Lee s'était vu refuser le rôle de Caine dans la série ***Kung Fu*** à cause de ses yeux bridés. Russell Wong ne connaîtra pas la même mésaventure. Cet Américain d'origine asiatique est le héros d'une nouvelle série intitulée ***Vanishing Son.*** Il y joue un fugitif à la recherche du meurtrier de son frère distillant à chaque épisode sa philosophie taoïste et quelques coups de pied bien placés. Cela ne vous rappelle rien ?

○ Traci Lords vedette de la télé. L'ex-star du porno a obtenu le rôle régulier d'une serveuse dans la série à succès ***Melrose Place,*** et va bientôt avoir un autre personnage dans ***Roseanne.***

○ ***Dream On,*** la série la plus chaude du câble, débarque sur le réseau hertzien américain, la chaîne *Fox*, mais dans une version plus soft. En effet, prévoyant qu'un jour la série serait destinée à un plus large public, John Landis et les autres producteurs de ***Dream On*** ont fait tourner deux versions de chaque épisode. L'une très hot et l'autre beaucoup plus calme. L'embêtant dans l'histoire, c'est que *Fox* base toute sa promo sur le côté sexy de la série. Un peu faux-cul quand même !

● Bonne nouvelle : ***Max la Menace*** est de retour. La *Fox* produit une nouvelle série mettant en vedette le célèbre agent secret bête comme ses pieds. Maxwell Smart (toujours interprété par l'hilarant Don Adams) est aujourd'hui le chef du service d'espionnage dans lequel il officiait, et il a la bonne idée d'embaucher des agents encore plus idiots que lui. Cela promet !

○ Humphrey Bogart héros du dernier épisode de la série *HBO* ***Les Contes de la Crypte.*** Robert Zemeckis a utilisé la technique utilisée dans **Forrest Gump** pour faire apparaître l'immortel héros du **Grand Sommeil.** C'est le Cryptkeeper qui va être content !

○ Le succès de la chaîne *Fox* donne des idées à la concurrence. *Paramount* et *Warner* ont ainsi créé leur propre réseau. Avec un lancement en fanfare pour *UPN* (*United Paramount Network*) qui a démarré ses programmes le 16 janvier dernier avec la diffusion du premier épisode de la nouvelle série ***Star Trek : Voyager.***

● Mike Hammer, le détective créé par Mickey Spillane, connaît une nouvelle adaptation télé. C'est Rob Estes qui reprend le rôle du détective au chapeau mou dans **Come Die with me**, un téléfilm produit par *CBS*. Hammer y mène une enquête à Miami et c'est la plantureuse Pamela Anderson (***Alerte à Malibu***) qui tient le rôle de Velda, la fidèle secrétaire du légendaire détective.

EXPRESSIMO



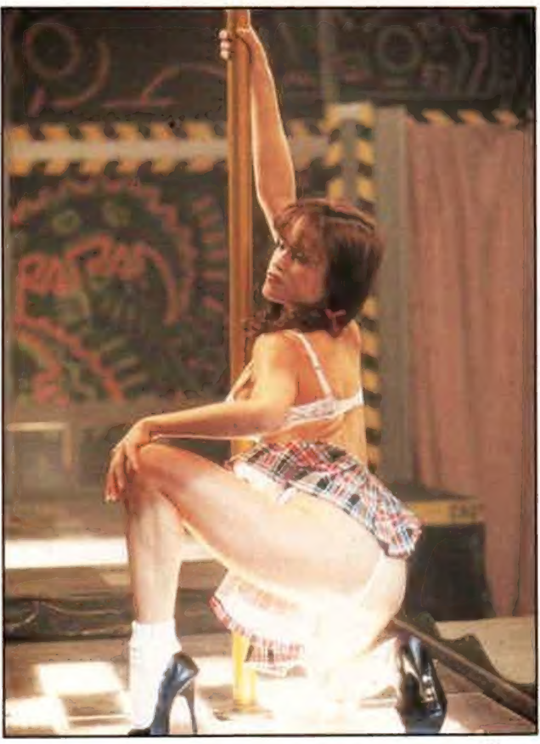
■ *Mickey Rourke dans* BULLET ■

● Bien que son étoile hollywoodienne se soit singulièrement ternie, Mickey Rourke ne chôme pas. Les quelques groupies qu'il lui reste seront donc heureuses d'apprendre le tournage de **Lucky Star Shangaï** de Michael Hausman. Juste avant, le biker turbulent aura tourné **Bullet** de Julien Temple, dans lequel il incarne un type fraîchement sorti de prison et qui profite de l'occasion pour narrer une existence vouée au crime sous toutes ses formes. Et encore **Fall Time** de Paul Warner, où trois jeunes adultes, pour leur dernière journée d'étudiants, commettent une bavure qui leur attire de gros ennuis. Il y a fort à parier que ces trois films sortiront directement en vidéo ou passeront illico à la télévision. Quant à ses précédents, **F.T.W.** et **The Last Outlaw**, on est toujours sans nouvelles !

● Retour de Michael Cimino, en pleine déconfiture depuis **L'Année du Dragon**. Son nouveau film sera **Sun Chasers**, un thriller médical dont le héros (Woody Harrelson), malade incurable, prend en otage son médecin afin que celui-ci trouve rapidement un remède à son mal.

● Depuis la sortie de **Chasse à l'Homme**, John Woo semble inactif. Ce n'est qu'une impression car le réalisateur d'**A toute Epreuve** travaille frénétiquement et parallèlement sur nombre de projets. Ce sont **Broken Arrow** (un pilote d'avion de combat en quête d'une ogive nucléaire), **Ring of Blood** (avec Chow Yun Fat, où un flic de Hong Kong venge l'assassinat de sa mère), **Serpent's Tooth** (d'après un scénario de Michael Cimino), **Once a Thief** (le pilote d'une série américaine concernant les déboires d'un couple de voleurs), quelques retouches au script de **The Killer** (avec Stallone et que devrait réaliser Renny Harlin), **Mafia Cop** (d'après un scénario de Roger Avary, l'enquête d'un shérif de la Lousiane infiltré dans un gang de trafiquants de drogue)... Quant à **Tears of the Sun**, le calvaire de cinq types dans la jungle amazonienne, il semble que John Woo ait abandonné le projet, fatigué des multiples réécritures du scénario. Ses interprètes devaient se nommer Kurt Russell et Woody Harrelson.

Des effeuilleuses pour Corman !



■ *Cassandra Leigh dans* MIDNIGHT TEASE ■



■ *Maria Ford dans* ANGEL OF DESTRUCTION ■

A bientôt 70 ans, Roger Corman reste vert. Suffisamment pour superviser étroitement la production d'une vingtaine de films par an. Et dans ces films, variablement intéressants, le nabab de la série B se complait à exposer charitablement la plastique de quelques muses éphémères. Des comédiennes aux mensurations généralement généreuses. Pour mieux mettre à profit les charmes de ses stars maison, Roger Corman vient de débusquer un filon juteux, un truc dont il a le secret. Désormais, ses héroïnes sont des strip-teaseuses doublées de tigresses. Dans **Midnight Tease** de Scott Levy, l'effeuilleuse vedette (Cassandra Leigh) pleure régulièrement l'assassinat de quelques-unes de ses copines de scène. Soupçonnée par la police, elle doute elle-même de son innocence à cause de rêves sanglants. Recommandé aux "jeunes mâles" (dixit la publicité), **Midnight Tease** se répartit entre scènes d'assassinats et strip-teases dont Roger Corman contrôle l'important minutage. Idem pour **Angel of Destruction** de Charles Philip Moore où



■ *Chanda dans* ANGEL OF DESTRUCTION ■

Jo Alwood (Maria Ford, remarquée dans quelques productions Corman comme **Naked Obsession, Stripped to Kill 2**), strip-teaseuse par vocation, venge sa soeur Brit (Charlie Spradling, effeuilleuse dans **Victime du Vampire**, une autre production Corman), éliminée par un serial-killer particulièrement vicieux. Ben voyons, un zeste de **Silence des Agneaux** pour épicer le plat ! Roger Corman, fidèle à son opportunisme légendaire, ne laisse décidément rien au hasard. ■



■ *Ralph Moeller, Ingibjorg Stefansdottir & Sven-Ole Thorsen dans* THE VIKING SAGAS ■

Le retour des Vikings !

Alors que **Northmen** de John Milius est encore dans les choux des projets sans cesse ajournés, la firme *New Line* donne actuellement les derniers coups de pinceau aux drakkars de **The Viking Sagas**, une réalisation Michael Chapman, spécialiste des populations hirsutes car auteur d'un très préhistorique **Clan de la Caverne des Ours** avec Darryl Hannah. Le film se déroule en l'an 900, quelque part en Islande. Rien que du très classique, façon **Conan**, dans cette histoire de vengeance. Le despotique et ambitieux Ketil tue le valeureux Valgard dont le fils, Kjartan, sort aussitôt sa lourde épée du fourreau. Hanté par le fantôme de son père et nanti de quelques pouvoirs surnaturels, Kjartan complète son apprentissage de viking auprès de Gunnar, un maître dans l'art de la guerre, avant de s'en aller pourfendre le félon.

Pas de stars au générique de **The Vikings Sagas**, mais des colosses body-buildés. L'Allemand Ralph Moeller (plusieurs fois Monsieur Univers et affreux kickboxer dans **Best of the Best 2**) partage ainsi l'affiche avec le Danois Sven-Ole Thorsen, champion de la gonflette et ceinture noire de karaté. Ce Sven-Ole Thorsen est apparu, dans des rôles souvent proches de la figuration, dans onze films de son pote de toujours, Arnold Schwarzenegger, de **Conan le Barbare** à **Last Action Hero**. Les plus attentifs auront remarqué sa carrure d'armoire normande dans **Terrain Miné, Cavale sans Issue, Chasse à l'Homme, Dragon, A La Poursuite d'Octobre Rouge** et **L'Arme Fatale 3**. Deux titans pour un film qu'on souhaite dans la lignée de **La Ruée des Vikings**, des **Drakkars** et autre **Les Vikings**, c'est-à-dire bestial !

■ Tom Berenger dans THE AVENGING ANGELS ■

Le colt et le goupillon

Ted Turner devient un grand pourvoyeur de bons westerns à la télévision. **The Avenging Angel** porte ainsi la signature de Craig Baxley (**Action Jackson, Stone Cold**) et bénéficie surtout de la présence de trois comédiens de valeur, les vétérans Charlton Heston et James Coburn, ainsi que le plus jeune Tom Berenger. Ce dernier incarne ici le pistolero Miles Utley, recruté pour protéger Brigham Young (Charlton Heston) et quelques autres responsables de l'église Mormon. Miles Utley n'est cependant pas un "ange vengeur" dans la sens classique du terme. Orphelin à dix ans, il bénéficie d'une éducation toute particulière qui le forme au maniement des armes, à l'art de la guerre... Confié par Brigham Young lui-même à Bill Hickman et Porter Rockwell (James Coburn) pour être leur apprenti-soldat de Dieu, leur Denite, il découvre que derrière les tueurs se cache un Mormon banni de l'église, un de ses mentors...
Mystère, approche documentaire des fondements du peuple Mormon (qui n'est pas le plus extraverti de la planète), présence de Porter Rockwell et Bill Hickman (deux véritables figures légendaires du Far West)... **The Avenging Angel** promet de sortir des sentiers battus du western classique. Le pistolero devient une sorte de Croisé qui troque l'épée contre le colt et la winchester. "*Le film raconte l'histoire secrète de gens dont nous ne savons en fait presque rien*" vient témoigner le producteur Bob Katz. Pour sous-entendre qu'il arrive aux Mormons de serrer les poings et de tirer juste.

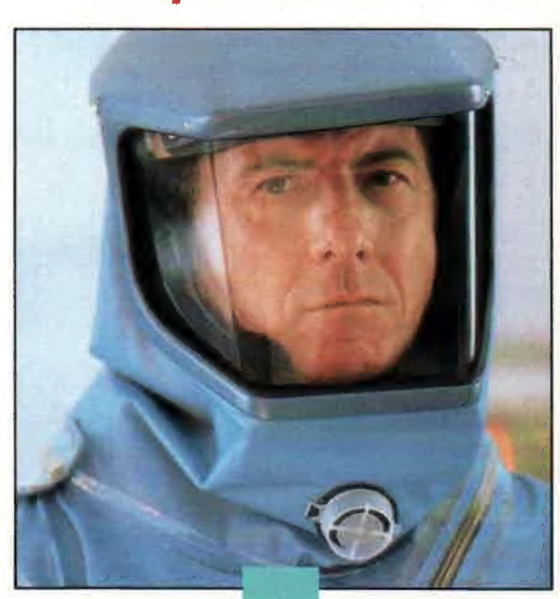


■ *Charlton Heston* ■



■ *James Coburn* ■

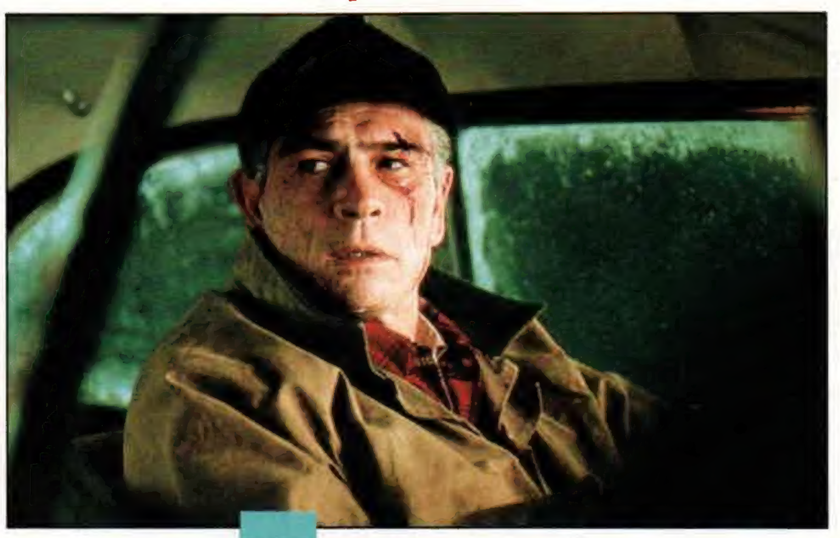
La petite bête qui tue...



■ *Dustin Hoffman dans OUTBREAK* ■

Alors que 20th *Century Fox* s'apprête à relancer **Crisis in the Hot Zone** de Ridley Scott, à la dérive depuis le départ précipité de Jodie Foster et Robert Redford, *Warner* prépare activement la sortie de son concurrent au rayon des microbes tueurs, **Outbreak** de Wolfgang Petersen (**Dans la Ligne de Mire**). Ce thriller de politique-fiction se déroule dans une petite communauté californienne où un virus évadé d'un laboratoire et cultivé sur un singe commence à faire des ravages. Un couple de scientifiques (Dustin Hoffman et Rene Russo) découvre le pot aux roses mais se heurte à de brutales méthodes de la part des agents du gouvernement. S'ils ne parviennent pas à endiguer la propagation du virus, l'armée répondra par une quarantaine violente...
Le Mystère Andromède d'après Michael Crichton, **Le Pont de Cassandra**, **Contact Mortel**, le début du téléfilm-fleuve **Le Fléau** d'après Stephen King... Les suspenses liés à l'évasion d'un microbe tueur sont rares, mais toujours efficaces, l'invisibilité du "monstre" décuplant le potentiel de frissons. Produit avec des moyens imposants, ce film très attendu devrait largement distancer ses prédécesseurs. Avec également Donald Sutherland, Morgan Freeman, Cuba Gooding Jr. et Patrick Dempsey, **Outbreak** sortira en France le 12 avril prochain. ■

Coup double



■ *Tommy Lee Jones dans COBB* ■

Depuis **Piège en Haute Mer** et **Le Fugitif** pour lequel il a décroché l'Oscar, Tommy Lee Jones n'arrête pas de tourner. Tandis qu'il finit de s'enduire le faciès du maquillage du vilain Double-Face pour **Batman Forever**, deux nouveaux films viennent, coup sur coup, montrer que ce comédien trop longtemps resté dans l'ombre connaît une activité fébrile.
Le premier est **Cobb** de Ron Shelton (grand spécialiste du film sportif), évocation de la vie de Ty Cobb, un champion de base-ball au destin pour le moins agité. Alcoolique, coureur de jupons et flambeur de première catégorie, Cobb investit des fortunes dans la restauration et les casinos de Los Angeles. Mais ce millionnaire fraye volontiers avec la pègre, la Mafia, au point de mettre sa vie en danger. De plus, les flics eux aussi lui cherchent des poux dans la tête...
Le second se titre **The Good Old Boys**, un western télé produit par Ted Turner, dont Tommy Lee Jones assure également la mise en scène. **The Good Old Boys** est dans la même veine que les peintures nostalgiques de l'Ouest, manière Sam Peckinpah dans **Un Certain Cable Hogue** et **Junior Bonner**. Il se déroule à l'aube du vingtième siècle, alors que voitures et lignes électriques fleurissent dans la prairie. Le cow-boy Hewey Calloway (Tommy Lee Jones) s'accroche quant à lui au passé, continuant de vivre comme si la société ne subissait aucun changement, préférant la vie inconfortable au grand air qu'un foyer douillet. Aussi interprété par Sissi Spacek et Sam Shepard, **The Good Old Boys**, en filigrane, tend à prouver que les Américains ne cessent de verser de chaudes larmes sur le passé. Un film qui tombe à pic, au moment même où les très conservateurs Républicains dictent leur rigide ligne de conduite à Bill Clinton !



■ *Tommy Lee Jones dans THE GOOD OLD BOYS* ■



Streetfighter : Chun-Li fait une belle démonstration de kung-fu dans le film, mais se prend une vilaine rouste dans le jeu...



Mortal Kombat : du jeu au film, les décors sombres, inquiétants, et les guerriers martiaux violents sont restés les mêmes.

De la console à l'écran :

FAITES VOS JEUX !

Les sorties prochaines de *Streetfighter*, *Mortal Kombat* et *Double Dragon*, trois adaptations cinématographiques officielles de jeux vidéo mondialement célèbres, offrent une bonne occasion de se pencher sur cet actuel phénomène d'intéraction. Précurseur dans ce qui pourrait devenir un genre, *Super Mario Bros* avait surtout parié sur la popularité des deux plombiers de Brooklyn et le soutien promotionnel de la firme *Nintendo* (une puissance mondiale), en oubliant finalement les utilisateurs maniaques de la console. Du coup, le film valait ce qu'il valait (très peu au demeurant) et ne cherchait à aucun moment à reproduire les sensations éprouvées devant la cartouche. Car avant de parler des nombreuses opportunités offertes au cinéma par les jeux vidéo, il faut saisir l'esprit des utilisateurs de joypads, ce qui relève du franc délire et du broute-cerveau !

"Super Mario Bros", "Super Streetfighter II", "Mortal Kombat" et "Double Dragon", ces hits incontournables du "arcade game" qui ont provoqué moults embouteillages dans les salles de jeu, ont donc fait leur apparition dans les salons domestiques via les consoles. Les heureux (?) possesseurs ne protesteront pas si on leur dit qu'un rapport amour/haine rythme cette vie ludique passée en grande partie devant la télé en train de chercher des champignons pour devenir Super Mario, de gueuler "O-ryuken" pour éviter les coups spéciaux de Bison, d'écraser les boutons de la manette pour arracher la colonne vertébrale de son adversaire ninja au terme d'un "combat mortel"... Des heures et des heures d'entraînement sont nécessaires pour contourner les difficultés, maîtriser les personnages, parer au plus pressé, finir le jeu et devenir champion... Des heures et des heures pendant lesquelles la raison s'efface souvent derrière les injures, les crises de nerfs, les attaques perpétrées à coups de pompe sur des manettes innocentes... A l'inverse, le passage d'un niveau ou la rouste infligée à l'adversaire réputé imbattable provoquent immanquablement de bruyantes auto-congratulations, des grimpages aux rideaux et autres manifestations excessives de joie intense. Et je ne vous parle même pas des tournois organisés entre joueurs où les amitiés se défont souvent à mesure que les coups bas pleuvent. Véritable drogue visuelle dont les effets secondaires peuvent pousser jusqu'au cauchemar, à base de boules de feu n'atteignant jamais leur cible et de directs du droit balayant l'air, le jeu vidéo est également un sport en chambre dont les créateurs auraient tracé les grandes lignes scénaristiques, une activité quasi-physique requiérant une implication totale, un divertissement que le joueur, suivant sa dextérité, peut enrichir d'une multitude de déclinaisons. Le jeu vidéo, qu'il passionne ou exaspère, est une porte ouverte vers une fiction que l'amateur écrit au fur et à mesure qu'il en franchit les étapes. Il était donc logique que le cinéma, toujours fringant de portes ouvertes (bande dessinée, littérature, jeux de rôles, clips...), s'intéresse un jour de près à ce phénomène.

Le cinéma est un art passif par excellence. Le bon cinéma d'action (celui qu'on aime) cherche lui constamment à impliquer le spectateur, à le rendre acteur du film, tout comme les concepteurs d'une bonne cartouche plancheront sur la maniabilité et la clareté d'un jeu pour permettre à l'utilisateur de plonger au cœur de l'action. Evidemment, le cinéma d'action n'a pas attendu l'invention de la console pour expérimenter cette théorie : Steven Spielberg, avec la séquence des chariots dans la mine d'**Indiana Jones et le Temple Maudit** par exemple, livrait là un prototype extraordinaire de ciné-jeu. D'autres réalisateurs, consciemment ou pas, ont payé leur tribut au jeu vidéo. Schwarzenegger sur sa moto, à la poursuite d'un camion dans **Terminator 2** de James Cameron, franchit des obstacles (grilles, niveau...) courants dans les cartouches du genre. Tsui Hark, dans **Once upon a Time in China**, imagine une hallucinante séquence de baston dont les protagonistes n'ont pas le droit de toucher terre. Un enchevêtrement génial d'échelles (qu'on plante dans le sol, qu'on soustrait, qu'on se glisse sous les pieds...) donne à ce bijou de lisibilité filmique un cachet à mi-chemin entre les passages aériens de "Super Mario Bros" et les ascensions périlleuses vers le "Donkey Kong". Plus récemment, avec le plan-séquence monstreux d'**A toute Epreuve** où Chow Yun Fat et Tony Leung dégomment une centaine de mafieux sur plusieurs étages et en avançant dans des couloirs-surprises, John Woo modernise carrément le classique jeu de "shoot them up" en introduisant la troisième dimension. Progrès technique aidant, on peut désormais vivre soi-même plusieurs scènes similaires en glissant dix francs dans la fente de "Virtual Cop", nouveau jeu d'arcade que ceux qui apprécient la morale "actionner" de John Woo devraient trouver particulièrement bandant !

On le voit, les complicités entre jeu vidéo et cinéma sont nombreuses. Il faut ajouter que les gros films d'action sont, à de très rares exceptions près, tous adaptés au format console (**Cliffhanger**, **Last Action Hero**, **Terminator 2**, **Jurassic Park**, **L'Arme Fatale**, **Batman**...), et que les jeux intéractifs proprement dit font de plus en plus appel aux compétences de personnalités du cinéma (Mary Lambert, Anthony Hickox pour les réalisateurs, Mark Hamill, Malcolm McDowell pour les acteurs). Une industrie extra-cinématographique est donc sur le point de naître et nous en reparlerons, soyez en sûrs.

Mais l'actualité, par contre, se veut strictement cinématographique avec les adaptations de "Super Streetfighter II", "Mortal Kombat" et "Double Dragon". Trois jeux assez identiques : "Mortal Kombat" est la réponse violente et gore de *Sega* au "Streetfighter" de *Nintendo*, et "Double Dragon" a la particularité de ne présenter qu'une paire de costauds pour un jeu progressif de plate-forme moins amusant que le "mode tournoi" des deux autres. Quoiqu'il en soit, on reste dans le domaine de la baston, avec des personnages typés aux caractères plus ou moins marqués, et des techniques de combat bien différentes les unes des autres. Nous n'avons pas encore vu **Mortal Kombat** et **Double Dragon**. Difficile donc de tirer des conclusions. Mais il est cependant clair à la vue de **Streetfighter** que ses auteurs se sont arrêtés à cette simple observation, transposant à l'écran avec beaucoup de réussite les données du jeu. Un casting incroyable (Jean-Claude Van Damme/Guile, Wes Studi/Sagat, Raoul Julia/Bison, Ming-Na Wen/Chun-Li...) et des costumes pour la plupart respectés donnent vie à ces personnages qu'on croyait prisonniers de la cartouche. L'amateur de "Super Streetfighter 2" versera ainsi une larme en retrouvant quinze des seize bagarreurs du jeu (mystère, Fei-Long, le sosie de Bruce Lee, a disparu dans l'aventure) ; c'est déjà beaucoup comparé au désastre de **Super Mario Bros**. Malheureusement, le réalisateur Steven De Souza minimise les bastons de rigueur pour développer un scénario guerrier qui n'inspire pas la sympathie et, surtout, ne saisit jamais l'essence du jeu. Dommage si l'on considère que le principe du tournoi, bien plus simple et largement moins onéreux, aurait suffi pour réussir pleinement cette adaptation et satisfaire autant les utilisateurs du jeu que les fans du film de baston. A cet égard, le jouissif **Bloodsport**, toujours avec Van Damme, avait plus à voir avec le sujet que **Streetfighter** qu'il s'agira de juger selon d'autres critères.

Bref, tout reste à imaginer en la matière, le terrain est encore vierge, et tant qu'à faire de l'intéractivité, on aimerait dire aux responsables hollywoodiens de laisser la parole aux créateurs des jeux, tout comme des romanciers ou auteurs de BD sont devenus scénaristes, tout comme des virtuoses du clip sont devenus réalisateurs. Même s'il est permis de rêver à des adaptations de jeu signées James Cameron ou John Woo, l'avenir de cette actuelle tendance est sans doute plus entre les mains des concepteurs fou furieux, idoles des jeunes, que dans celles de producteurs et cinéastes abordant la chose en dilettantes et coincés dans de fausses équations commerciales. A suivre !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■



Le marine Guile, les karatékas Ken & Ryu, le kickboxer Sagat, la tigresse Chun-Li, le poids lourd Balrog, l'humanoïde Blanka, le sumo Honda... Les terribles bastonneurs du jeu vidéo "Super Streetfighter II" se sont tous donné rendez-vous dans *Streetfighter*, le film, pour flanquer une rouste au redoutable Général Bison. Sous l'impulsion du réalisateur Steven De Souza et de son producteur Edward Pressman, la succession de rixtes de la célèbre cartouche tourne sur le grand écran à une expédition guerrière à mi-chemin entre *Les Bérêts Verts* et *Les Douze Salopards* !



■ *De gauche à droite : Honda (Peter Tuiasosopo), un membre des Nations Alliées, Ryu (Byron Man), Balrog (Grand L. Bush), Cammy (Kylie Minogue), Zangief (Andrew Bryniarski), Guile (Jean-Claude Van Damme), Chun-Li (Ming-Na Wen), Ken (Damian Chapa) et Tomahawk (Gregg Rainwater)* ■

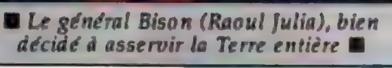


■ *Guile/ Van Damme face à Bison/ Raoul Julia : un coup de savate adressé à un despote diabolique* ■



■ *Cammy/ Kylie Minogue en action : de quoi rendre fier son supérieur Guile* ■





■ *Le général Bison (Raoul Julia), bien décidé à asservir la Terre entière* ■



■ *Sagat (Wes Tudi), un cruel kickboxer donnant dans le trafic d'armes* ■

"Streetfighter", le jeu vidéo, représente des millions de cartouches vendues depuis sa création en 1990 par la firme *Capcom*. Sans doute le record dans un genre qui raffole de bastons, de bagarres homériques entre athlètes cosmopolites. "*Les scores de "Streetfighter" sont si imposants que les différentes versions de "Super Mario Bros" ne soutiennent pas un seul instant la comparaison*" annonce illico Jean-Claude Van Damme, avec toute la modestie qui le caractérise et soucieux de montrer que le film s'inscrit dans le cadre de son "irrésistible" ascension vers les sommets de l'Olympe hollywoodien. Mais, bien avant que la star du grand écart ne déboule sur le projet, un producteur avisé flaire le coup juteux, le potentiel cinématographique d'une simple accumulation de roustes et de mandales titanesques. Un producteur, Edward Pressman, qui se consacre dès lors à l'adaptation, autant par intérêt que par goût.

Peut-on soupçonner l'initiateur de **The Crow**, de **Judge Dredd** et de **Phantom of the Paradise** d'opportunisme ? Pas vraiment. "*Le jeu vidéo "Streetfighter" symbolise l'arrivée d'une nouvelle espèce de divertissement fait d'une kyrielle de personnages qui peuvent stimuler l'imagination du public sous différents aspects : jeu d'arcade, vidéo domestique et film de cinéma. Depuis quelques années déjà, il est clair pour moi que les divertissements liés à l'informatique et à l'industrie cinématographique appartiennent au même monde. Qu'ils doivent se marier pour aboutir à des innovations en matière de loisirs*". Innovation qui ne rime pas avec révolution. Personnne n'ira soutenir que l'adaptation de "Super Mario Bros" en onéreux mastodonte sur pellicule aboutit à une radicale remise en question des stéréotypes du film d'action et fantastique... A vrai dire, les aventures dinosauriennes des plombiers de Brooklyn se déroulèrent effectivement sur les écrans, mais devant des salles presque vides. Pas démonté par ce bide, Edward Pressman poursuit la production de **Streetfighter**, en quête de l'homme providentiel qui assurera le passage des protagonistes du jeu vidéo au grand écran. "*Le gros problème tenait à imaginer l'histoire qui pourrait intégrer la quasi-totalité des personnages d'origine tout en préservant leurs particularités. La solution de ce problème se nommait Steven De Souza*", un scénariste qui ne donne pas dans la bluette et la haute pensée philosophique. **48 Heures**, **Piège de Cristal**, **Commando**, **58 Minutes pour Vivre**, **Le Flic de Beverly Hills 3**, **Les Flintstones**... Un palmarès spectaculaire. "*Edward Pressman m'a appelé un jour à dix-huit heures pour me demander si je connaissais le jeu "Streetfighter". Un peu que je connaissais ! Mon fils passait alors le plus clair de son temps à y jouer*". Steven De Souza commence aussitôt son initiation, vautré sur la moquette en compagnie de son rejeton promu professeur. Il apprend vite, très vite, les tenants et aboutissants du jeu qui fait la fortune de *Capcom*. Le lendemain, il a déjà rédigé un brouillon de scénario intégrant les personnages de "Super Streetfighter II", version enrichie de "Streetfighter". "*Au début, les gens de Capcom voulaient que tous les protagonistes du jeu figurent en tête d'affiche, qu'ils soient les stars du film. Je leur ai expliqué patiemment qu'on ne pouvait décemment pas obtenir une histoire cohérente, compréhensible par tous, en alignant seize héros lotis à la même enseigne*". Car cela aurait donné une saga télévisuelle en douze segments (ce que **Streetfighter** devait être à l'origine), ou un film-fleuve irréaliste uniquement visible par les aficionados les plus fervents du jeu vidéo.

"*Il est important d'insister sur le fait que* ***Streetfighter*** *ne s'adresse pas uniquement aux usagers de la console vidéo. Le film a été conçu pour le plus grand nombre. Cependant, si un fan du jeu m'avoue avoir retrouvé dans le film des personnages conformes à ceux qu'il connaissait déjà, j'en serais très flatté*". Pas question cependant de flatter les instincts violents des gamins qui aiment en mettre plein la gueule aux petits bonshommes sautillants qu'ils manipulent. "***Streetfighter*** *ne donne pas dans la violence outrancière. Je dirais qu'il s'agit d'un film pacifiste sous stéroïdes. La violence au cinéma me choque souvent, y compris dans les films que j'écris. Lorsque j'écris sobrement "untel liquide le gardien", la scène à l'écran montre un type tirant en plein visage, la balle ressortant derrière le crâne et le sang giclant sur le mur. Adolescent, j'adorais les westerns, les polars avec Steve McQueen et John Wayne, des films à base de suspense, de violence, de danger. Et de morts ! Mais ils n'affichaient jamais cette complaisance au point de recourir au gore. Aujourd'hui, les cinéastes ont trop tendance à lâcher la bride aux gens des effets spéciaux, à leur commander toujours plus d'hémoglobine et de tripailles. Je souhaite que* ***Streetfighter*** *n'aille pas dans ce sens, qu'il privilégie l'héroïsme au détriment du sadisme*". Et Steven De Souza de citer **Le Jour le plus Long**, **La Grande Evasion** et **Les Canons de Navarone**, autant de classiques du cinéma guerrier dont l'influence rejaillit à chaque image de **Streetfighter.**

Aucun risque de traumatisme pour les kids donc, surtout que Van Damme, pourtant un ténor en crânes fracassés, veille lui aussi au grain. "***Streetfighter*** *m'a séduit notamment parce qu'il n'exclut pas les plus jeunes. Pour une fois, ceux-ci n'auront pas à rentrer par la sortie de secours pour assister en douce à la projection d'un de mes films*". De la castagne oui, mais tellement irréaliste, tellement cartoonesque que les parents les plus attentifs n'auront rien ou presque à reprocher à Steven De Souza. S'il mange au râtelier des grands du film de guerre, Steven De Souza voue également un culte vibrant à James Bond. Pour lui, le Colonel Guile et ses alliés contre le despotique Général Bison, c'est en quelque sorte 007 affrontant le Dr. No ou Goldfinger. D'où un repaire du méchant dans la tradition, marqué du sceau discret d'une SF très sixties. "*L'élément de science-fiction de* ***Streetfighter*** *correspond à celui que vous*

■■■



■ *Le Colonel Guile : quand Van Damme joue les héros de jeux vidéo* ■

■■■

*trouviez dans les premiers **James Bond**. Néanmoins, ceux-ci anticipaient quelque peu sur ce qui se pratiquait à leur époque. Il y avait des satellites menaçant New York, un super-pétrolier avalant des sous-marins, une montre magnétique capable de détourner des missiles de leur cible... Nous avons repris ce genre d'éléments dans **Streetfighter**"*. Dont ce hors-bord doté d'un équipement sophistiqué, slalomant entre les mines tandis que l'opérateur éructe de plaisir en assistant à la scène !

A l'instar des vilains des **James Bond**, le mégalomane Général Bison vise autant à la domination du monde qu'à ses propres intérêts. *"De la Bosnie à la Somalie, de Haïti à l'Opération Tempête du Désert, nous nous sommes malheureusement aperçus que des dictateurs pittoresques pouvaient contrarier les affaires du monde. Affirmer que le Général Bison s'apparente assez étroitement à ces potentats n'est pas vraiment exagéré. De toute manière, je ne voulais pas que **Streetfighter** coupe le cordon avec le quotidien des années 1994/95"*. Loin de larguer les amarres, **Streetfighter** demeure rigoureusement fidèle à l'actualité qui fait la une des journaux. Ainsi, lorsque le Général Bison, maître tout puissant de Shadaloo, négocie la vie de 63 employés des Nations Alliées contre une rançon de 20 milliards de dollars, nous ne sommes pas dans la fantaisie la plus loufoque. Manichéisme hollywoodien oblige, ce Bison évoque irrésistiblement Saddam Hussein. A l'image du moustachu de Bagdad, le vizir de Shadaloo dirige un tout petit pays qui croquerait bien une pomme nettement plus grosse ! Mais dans Bison, il y a aussi beaucoup de Général Noriega avec qui il partage un orageux passé dans le trafic de drogue, côté Triangle d'Or cette fois. *"Bison est cependant avant tout un méchant à la **James Bond**. Même s'il passe pour mort dans l'explosion de sa forteresse, il y a des chances pour qu'il survive et revienne"*. Pas sous les traits de Raul Julia en tout cas, décédé depuis, et très drôle dans la panoplie kitsch de Bison. **Streetfighter** lui ait dédié.

Ce n'est également pas un fruit du hasard si les gentils de service arborent fièrement des casques et bérets bleus. *"Nous n'avons malheureusement pas pu obtenir l'autorisation d'utiliser les termes Casque Bleu et Nations Unies. Les avocats nous ont contactés pour nous prévenir qu'il était impossible de se réclamer de leur institution internationale, que celle-ci ne pouvait cautionner les agissements de nos héros. De ce fait, nous avons dû abandonner les initiales U.N. de United Nations pour A.N., abréviation de Allied Nations. Je crois que leurs responsables ne tenaient pas à ce que, dans la fiction, nous leur fassions gagner une guerre. Ces gens-là sont tellement plus coutumiers des défaites que des victoires, même diplomatiques. Nous contrarions une habitude maison"*. Au vu de **Streetfighter**, on ne saurait néanmoins blâmer les Nations Unies d'avoir privé Edward Pressman et Steven De Souza de leur soutien inconditionnel. Les options politiques du film, pas très éloignées de celles de John Wayne dans **Les Bérets Verts**, militent ouvertement pour un interventionnisme musclé, radical. Qu'un dictateur lance des menaces à la face du monde (Bison), et un militaire (Guile) lui décoche un somptueux bras d'honneur en direct à la télévision ! Une séquence-gag à faire frémir tout les corps diplomatiques de la Terre ! Evidemment, la réaction de Guile à la prise d'otages orchestrée par le potentat de Shadaloo ne s'arrête pas là. S'ensuit, avant expiration de l'ultimatum, une invasion en règle de cette république bananière, pas plus grande que Panama. Quant à l'émissaire civil des Nations Alliées, Steven De Souza le caricature à mort, le ridiculise ; Guile lui rit même au nez en lançant l'assaut contre Shadaloo.



■ *Guile, le drapeau américain tatoué sur le biceps. Un vrai patriote !* ■



■ *Chun-Li, une artiste martiale en habits de ninja* ■

■ Cammy, une Miss Bazooka aux formes avantageuses ! ■

Doué de convictions robustes propres à épancher par quelques coups de pied au cul les risques d'embrasement dans les régions chaudes du monde, Steven De Souza modifie sensiblement les données du jeu vidéo lors de son passage au grand écran. "*Dans le jeu, la science-fiction compte assez peu en définitive. J'ai développé ce côté-là. Une foule de détails vont dans ce sens. Dans le sens des trilogies de* ***La Guerre des Etoiles*** *et de* ***Indiana Jones****. Comme ces films,* ***Streetfighter*** *nécessite plusieurs chapitres pour s'épanouir totalement. Il faut bien trois films à Luke Skywalker pour apprendre à léviter ! Pour que nos personnages atteignent le niveau de ceux du jeu vidéo, qu'ils soient capables des mêmes exploits surhumains,* ***Streetfighter*** *devra se prolonger par quelques séquelles*". La première de ses suites arrive d'ailleurs dans les bagages de Steven De Souza. "Tu étais jeu vidéo. En jeu vidéo tu retourneras" murmure le cinéaste-scénariste, conscient que sa première réalisation cinéma sert également d'argument de vente à des produits dérivés, potentiellement plus rentables que le film lui-même. "*Une fois les prises de vues de* ***Streetfighter*** *bouclées, nous avons réuni le casting au grand complet devant un blue screen afin que les informaticiens de* Capcom *digitalisent tous les protagonistes, y compris Jean-Claude Van Damme. L'étape suivante dans l'évolution du jeu "Super Streetfighter II" réside donc dans l'influence du film. Je pense que cet apport améliorera le concept de la console. Hier, "Streetfighter" n'alignait que des combats, des empoignades. Du passé des combats, de leurs motivations, vous ignoriez tout. Nous contribuons à changer tout cela*".

Quoi qu'il en soit, afin de ne pas choquer les usagers les plus regardants du jeu vidéo, Steven De Souza s'applique à lui coller étroitement au train. Dans les bastons par exemple, bien que les pétoires, tromblons et sulfateuses, bannis du produit d'origine, mobilisent ici un large pourcentage de l'action. "*Imiter au mieux les lutins informatiques exigeait de la part des comédiens une grande discipline, de gros efforts car la plupart des mouvements, des figures d'arts martiaux posent des problèmes difficiles à régler à l'écran. Nous avions deux solutions à ce défi : le recours à des câbles au bout desquels pendaient les acteurs et quatre-vingt cascadeurs parmi les meilleurs au monde*" témoigne Charles Picerni, organisateur des rixes de **Streetfighter** et, dans un passé récent, des manchettes les plus destructrices de **Piège de Cristal**, **True Romance** et autre **Roadhouse**. Généralement très attiré par les artifices des effets spéciaux, ce professionnel chevronné s'adonne férocement aux aventures "pacifiques" de Guile et son staff. Comme au bon vieux temps des films de kung fu et de sabre de la *Shaw Brothers*, les protagonistes effectuent des bonds sidérants, des sauts à rendre jaloux le plus performant des as du trempoline de Hong Kong. Même Van Damme y recourt dans la baston finale contre le Général Bison, aussi aérien dans ses évolutions qu'un super-héros de manga.


■ Bison et Sagat : deux alliés qui se vouent une haine féroce ! ■

Streetfighter ne manque pas de combattants. Tous ceux du jeu *Capcom* moins un répondent présent à l'appel. Ce sont les compères Ken et Ryu, deux karatékas émérites, Chun-Li, réputée pour être la femme la plus agile du monde, Honda, un sumo qui parvient à séparer l'esprit du corps, Vega, un méchant artiste martial frimeur originaire d'Espagne, Balrog, un boxeur black... A cette galerie hétéroclite, il fallait des interprètes pas trop ramollos. Et un entraîneur de haute volée. Benny "The Jet" Urquidez en l'occurence, légende vivante des salles de kickboxing, initiateur officieux du genre et chorégraphe d'une flopée de séries Z. A cette sommité, invaincue depuis vingt-quatre ans, de prendre en charge les comédiens de **Streetfighter**. "*A l'exception de Jean-Claude Van Damme qui possède déjà expérience et technique, les plus brillants ont indéniablement été Ming-Na Wen et Kylie Minogue. La première pour avoir un passé de gymnaste, la seconde pour avoir longtemps été danseuse. Je dois également rendre hommage à Raul Julia qui a abattu un travail considérable dans le dojo*" commente Benny "The Jet" Urquidez qui, dans **Streetfighter**, incarne brièvement une des fripouilles embarquées dans un fourgon cellulaire par Guile. "*Nous nous entraînions tous les soirs pour être parfaitement au point le lendemain, car les mouvements ont une importance capitale dans le film. Un soir, nous étions là à soulever des poids et haltères, le suivant à pratiquer les arts martiaux... J'avoue que les coups de pied que j'envoyais dans ma cuisine, pour plaisanter, m'ont bien servi*" ajoute la chanteuse australienne Kylie Minogue, la poitrine avantageusement compressée sous un body bleu, couleur officielle des Nations Alliées.

Des arts martiaux, **Streetfighter** en contient assez pour étancher la soif des inconditionnels de Jackie Chan. Mais attention, Steven De Souza refuse l'étiquette "karaté/kickboxing" que la présence de Van Damme ne peut que justifier. "*Je n'apprécie pas que le film soit fiché dans ce genre. C'est vrai qu'il intègre des arts martiaux, mais vous y trouvez aussi des bagarres plus classiques, des cascades, des explosions, de la science-fiction... Selon moi,* ***Streetfighter*** *se classe au rayon action/aventure. Il se place au croisement des* ***7 Mercenaires*** *et de* ***James Bond****, de* ***La Guerre des Etoiles*** *et de* ***Frankenstein****, au carrefour des* ***Douze Salopards*** *et du* ***Loup-Garou***". Rien que ça. Steven De Souza voit grand, au-delà du jeu vidéo sur lequel il appuie une heure trente d'action militariste. Militariste et fier de l'être car, désormais, "Streetfighter" le jeu s'adresse autant aux kids boutonneux qu'au Général Schwarzkopf et son état-major. Avec quelques soutiens officiels, il pourrait même bénéficier d'une large diffusion dans les casernes !

■ **Marc TOULLEC** ■

Autour du phénomène...

KUMITE MUTANT !

Réunissez sur un ring virtuel un indien malingre aux bras élastiques, une accorte chinoise aux cuisses épaisses comme la taille de Guignebert, un sosie de Mike Tyson, un Hulk électrifié, un G.I. musculeux et coiffé avec un pétard, plus une dizaine d'autres personnages aussi joliment "exotiques". Laissez tout ce petit monde s'assaisonner copieusement au meilleur des trois rounds et vous obtiendrez "Streetfighter II", rien moins que le plus important "best-seller" de l'histoire du jeu vidéo. Un succès qui a très largement dépassé l'univers des consoles et des arcades pour devenir dans le monde entier, et plus particulièrement en Asie, un véritable phénomène de société, rayonnant dans tous les domaines de la pop culture, de la BD au dessin animé. Grandeur et décadence d'un mythe des nineties...

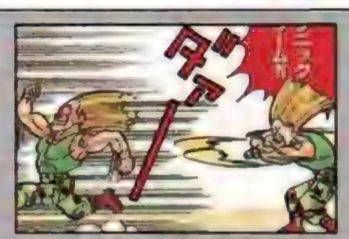


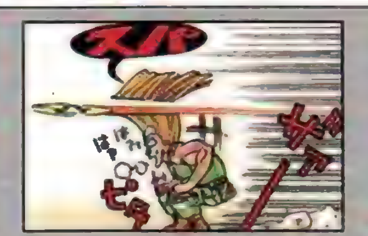
Afin de promotionner le video game et ses différentes versions, la compagnie *Capcom* appose rapidement dans les salles de jeu des posters qui vont participer à la "mythification" progressive des "Street Fighters". Preuve cette jolie photo de famille, qui symbolise totalement ce que représentera au fil des ans le phénomène : une synthèse habile entre les comics US (les griffes de Vega-Serval), le manga (les poses martiales, le graphisme), et bien sûr l'énergie des meilleurs films de kung-fu. Les gamins s'arrachent trading cards et ouvrages détaillant les possibilités des différents protagonistes (voir "Street Fighter, le livre sacré" de Christophe Delpierre. Ed. *La Sirène*). Une légende est née.

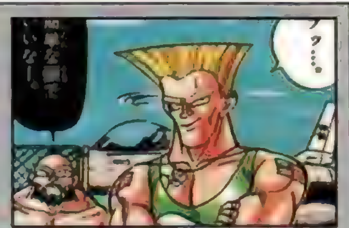


Très logiquement, les mangas s'emparent de "Streetfighter II", afin de donner un passé aux combattants de rues, et accessoirement de récupérer une partie des milliards de yens dépensés chaque année par les enfants nippons dans les bornes d'arcade et les cartouches de jeu. Le résultat, titré logiquement "Street Fighter II", jette nos héros dans un univers futuriste, où le scénario minimaliste est rapidement laissé de côté afin que se développent des affrontements évidemment hystériques. Classique en somme (un pieux ouvrage traduit en français chez *Glénat*).









Succès oblige, "Streetfighter II" fera bientôt l'objet de parodies aussi déconnantes que très hautement lucratives. Ci-dessus, le "spoof" officiel agréé par *Capcom*, des bandes totalement ineptes et signées par le très médiocre Takashi Hashiguchi. On murmure que s'échangeraient sous le manteau des mangas très cochons montrant nos jolies combattantes dans des affrontements saphiques chauffés à blanc, tandis qu'à Hong Kong circulent des versions pirates du jeu, avec quelques interludes rigoureusement interdits aux jeunes forcenés du joystick. Collector !







Alors que les Américains mettent en chantier un très attendu film "live", sort sur les écrans nippons durant l'été 94 un long métrage animé modèle grand sport, le film que tous les fans attendaient. Lâchant des combats brutaux pour séduire les kids, les créateurs de ce petit chef-d'œuvre ne négligent pas pour autant les érotomanes plus âgés, en faisant de la très graphique Chun-Li une charmante garce qui dévoile ses charmes sans aucune retenue avant de détruire inexorablement ses adversaires. Soutenu par un graphisme ultra-travaillé et une animation tout à fait correcte, le cartoon donne enfin une véritable densité aux personnages et s'impose donc comme un must asbolu !



Les Japonais sont des gens amusants. Après s'être abîmé les yeux sur le jeu vidéo, s'être déplacé en masse pour voir le film, ils poussent le culte "Streetfighter" vers des sommets de dinguerie réjouissante, avec une absence de retenue tout à fait exemplaire. Pour preuve ces compétitions mises au point afin d'élire les plus beaux sosies des héroïnes de la saga (ici deux Chun-Li encadrant une Cammy). Que penseront ces jeunes femmes dans trente ans quand elles reverront ces photos ? Attendrissement ou consternation ? Probablement un peu des deux.
(Ajoutons que Didier Allouch et votre serviteur rivalisent afin de décrocher le titre du meilleur Blanka français. Marc Toullec, quant à lui, concourut récemment à Milan pour le titre du meilleur Ryu, sous le pseudonyme du "Rose Warrior", démontrant à cette occasion des qualités martiales insoupçonnées. J'y étais !)



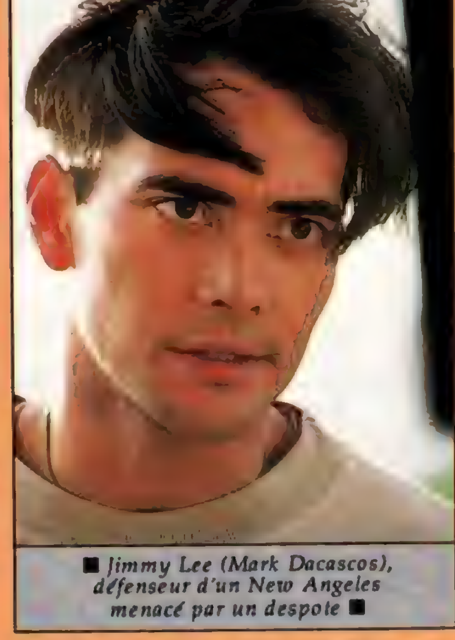
Bienvenue à Hong Kong, un pays merveilleux où le mot copyright ne fait pas encore partie du dictionnaire. Après avoir édité une BD plus ou moins pirate et d'une laideur absolument repoussante, nos amis chinois ont livré en 93 leur adaptation évidemment non-officielle du jeu vidéo : **Future Cops**. Signé par Wong Jing, bulldozer du box-office local qui avait déjà transformé Jackie Chan en Chun-Li dans **Niki Larson**, le film réunit quelques-unes des plus importantes stars du moment pour une aventure où la crétinerie est érigée en système. Moment d'anthologie ? Jackie Cheung (oui, celui d'**Une Balle dans la Tête**) qui interprète Guile, balaie le sol avec ses cheveux, et s'allie à Dhalsim (Simon Yam, oui, celui d'**Une Balle dans la Tête**), qui balance un peu au hasard ses bras en caoutchouc. Un monument du "bis" !

■ **Julien "Lion Rafale" CARBON** ■ (Photos japonaises: Copyright *Capcom*)

Double Dragon

Un futur post-apocalyptique prétexte à des bastons issues d'un jeu vidéo ? Pourquoi pas ? C'est même le terrain idéal à une adaptation d'un divertissement électronique. Un passage au grand écran qui entraîne la mobilisation de tous les clichés du cinéma pour adolescents américains, à savoir des gentils en jeans troués et t-shirts, des vilains néo-punks et trop sobrement vêtus. Des vilains qui, comme il se doit, aspirent à l'écrasement de la démocratie pour imposer la loi du Talion. Refrain connu pour un film pas sérieux dans tous les sens du terme.

■ *Un des citoyens de New Angeles en cette année 2007 : punk et méchant !* ■



■ *Jimmy Lee (Mark Dacascos), défenseur d'un New Angeles menacé par un despote* ■



■ *Koga Shuko (Robert Patrick) : la partie manquante d'un médaillon lui donnerait le pouvoir suprême* ■

"Double Dragon" vient directement après "Super Mario Bros" dans la chronologie des jeux vidéo. Diffusés par *Sega* et *Nintendo*, c'est, à l'image de "Mortal Kombat", "Super Mario Bros" et "Streetfighter 2", une affaire rentable. Pas moins de cinq millions d'exemplaires vendus à travers le monde, soit des recettes qui frôlent les 350 millions de dollars. Parallèlement au film, d'autres produits dérivés naissent de ce succès fracassant : une série animée pour la télévision ainsi que toute une gamme de jouets. **Double Dragon** s'inscrit dans cette politique commerciale de rentabilisation à outrance d'un filon particulièrement juteux. Une politique dans laquelle ce film fait fausse note. Aux Etats-Unis, il compte parmi les gros bides de l'année 1994. Pourtant diffusé par un grand studio, **Double Dragon** ne ramasse que quatre millions de dollars au box-office. Une raclée sévère pour une production indépendante orchestrée par *Imperial Entertainment*, une boîte qui doit sa fortune à deux des premiers films de Van Damme, **Black Eagle** et **Full Contact**.

Double Dragon se situe dans le Los Angeles de 2007 rebaptisé New Angeles Une année funeste car la mégalopole californienne n'est plus qu'un champ de ruines, conséquence du fameux "Big One" qui doit ravager ce morceau d'Amérique d'ici la fin du siècle. Après le tremblement de terre, la moitié de la ville barbote sur les eaux du Pacifique et la violence s'abat, plus terrible que jamais, sur les survivants. Sur Jimmy et Billy Lee, deux frères qu'un solide sens de la débrouillardise vaut d'être encore de ce monde. Ce monde écumé par des gangs de tout gabarit, parfois féminins, où les drogues les plus nocives se consomment comme du petit lait. Pour acquérir la pratique des arts martiaux, nécessaire à tout personnage issu d'un jeu vidéo, les frangins tombent entre les mains de la ravissante Satori qui les forme, manière **Karaté Kid**, à la maîtrise du corps et de l'esprit. L'experte en kung-fu, avant de disparaître, confie à ses élèves la moitié d'un médaillon magique, un talisman d'origine chinoise qui, reconstitué, donnerait à son propriétaire les pouvoirs indispensables à la conquête du monde. Après qu'ils se sont alliés à Marian Delarian, walkyrie fille du chef de la police et leader des Power Corps, une horde de furies sexys, les frères se heurtent à Koga Shuko, un vilain à la tête d'un gang de guerriers frappadingues sortis d'un **Mad Max 2** quelconque. Ne manque plus à Shuko pour asservir New Angeles que l'autre partie du médaillon. Il lui faut donc, à lui et à son âme damnée, une plantureuse tigresse répondant au doux nom de Lash, se lancer à la recherche de cet objet magique. Courir beaucoup et se battre autant, faute d'aboutir à un scénario digne de ce nom, donne un film conforme à l'esprit du jeu vidéo, à savoir une accumulation de bastons, de poursuites, de personnages fortement typés et sous l'influence de mythes très souvent mis à contribution.

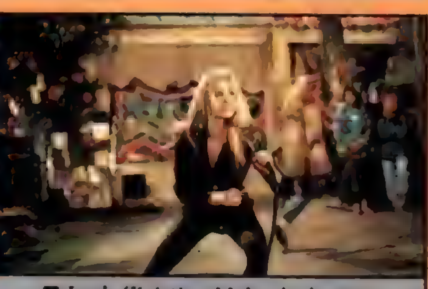
Double Dragon, c'est du cinéma à destination exclusive des teenagers. N'y cherchez surtout pas la description d'un apocalypse terriblement inquiétant. Ici, le moindre des décors paraît conçu pour plaire aux 12-16 ans. Le repaire des Power Corps par exemple, une gigantesque pièce "*où tout enfant d'Amérique aimerait se trouver*" dixit Mayne Berke, "*un mélange de l'univers coloré de Pee Wee Herman et d'Orange Mécanique*". Cuisine de formica, plage artificielle avec sable, siège de plages, un petit terrain de volley-ball, un arbre fruitier, une impressionnante fresque murale racontant l'histoire de Los Angeles et peinte par des spécialistes des graffitis... Un concentré de paradis pour beaucoup, où,



■ *Billy Lee (Scott Wolf) et son frère Jimmy en compagnie d'un monstre bouffi et idiot* ■



■ *De l'art et la manière d'éradiquer un mutant sosie du monstre de Frankenstein* ■



■ *Lash (Kristina Malandro) : une méchante cuir maniaque du fouet* ■



■ *Un mutant qui se sent une âme de samouraï* ■

cependant, un écran vidéo diffuse en boucle le passage à tabac de Rodney King par quelques flics fascistes. "*La partie la plus colorée de* **Double Dragon** *se déroule dans ce décor. Les couleurs y sont fortes, belles et vives parce que les Power Corps symbolisent l'espoir de lendemains heureux*" continue Mayne Berke, visiblement conscient d'exprimer plastiquement le manichéisme du jeu vidéo et de ses commanditaires. Un manichéisme d'autant plus évident dans la visite des appartements de Shuko : "*Nous avons tenté d'y refléter au maximum l'influence des vieilles civilisation d'Extrême-Orient, en utilisant des accessoires dont la provenance n'échappe à personne : deux immenses samouraïs pour le Japon et des statues de dragons*". A Hollywood, depuis le début de la guerre commerciale avec Tokyo et le rachat tumultueux de quelques portions de l'industrie américaine par des multi-nationales niponnes, tout ce qui provient d'Asie continue de symboliser le mal ; **Double Dragon** en fait l'éclatante démonstration, bien qu'il soit issu d'un jeu *Nintendo* ! Même évidence dans les costumes : le perfide Shuko personnifié par Robert T-1000 Patrick arbore une veste noire à col Mao. La belle mais venimeuse Lash affiche son statut de méchante fille par une combinaison moulante de lycra que n'aurait pas reniée une Catwoman. Autre atome crochu avec la ténébreuse héroïne de **Batman le Défi** : Lash manie le fouet avec sagacité, formée il est vrai par Anthony DeLongis, l'homme qui entraîna Michelle Pfeiffer à cette discipline dans... **Batman le Défi** justement ! "*Rien ne saurait être comparé au son du fouet*" piaffe son interprète, Kristina Malondro. "*C'est quelque chose de réellement unique que vous pouvez modifier, affiner, travailler...*". Les lecteurs les plus assidus de *Démonia*, magazine spécialisé dans les rapports sado-masochistes, trouveront en la présence de cette méchante le seul prétexte à un coup d'oeil sur **Double Dragon**. Par contre, les amateurs de bastons saignantes feront plutôt grise mine. Dans le genre, **Double Dragon** verse dans le gentillet, les pirouettes, les taloches cartoonesques. "*On m'a demandé de régler des combats qui conviennent à un public jeune, des combats qui soient davantage prétextes à de l'action mêlée de comédie qu'à des joutes brutales où le sang coule abondamment*" convient Jeff Imada, un ténor des chorégraphies d'arts martiaux, tenu d'éviter les fractures fatales à la Steven Seagal. Frustant peut-être pour celui qui seconda Brandon Lee dans ses ultimes empoignades, très violentes celles-là, sur **The Crow**.

Coutumier lui aussi de la violence dure, Mark Dacascos (depuis vedette de **Crying Freeman**) dut mettre autant d'eau dans son vin, trouver le juste milieu entre grimaces et bastons pour s'en sortir la tête haute. "*Double Dragon n'est pas un film essentiellement axé sur les arts martiaux. Il tourne davantage autour des deux frères dont les personnalités s'opposent régulièrement. Jimmy et Billy ne cessent de se quereller mais, finalement, forment un duo très soudé*" vient apporter, en guise d'alibi dramatique, le réalisateur Jim Yukich, un débutant dans le long métrage. Pourquoi ce novice aux commandes de **Double Dragon** ? Bêtement parce qu'il sort de l'école *MTV*, la chaîne musicale dont les producteurs du film visent les millions de téléspectateurs. Réalisateur d'une multitude de clips, Jim Yukich peut se targueur d'être le seul cinéaste, avec John Landis pour **Les Blues Brothers**, à avoir dirigé Steven Spielberg. C'est dans le clip "Liberian Girl" de Michael Jackson. Un beau titre de gloire auquel **Double Dragon** n'apporte pas grand chose, sinon la satisfaction d'avoir caressé le teen-aeer de base dans le sens du poil. Mais ingrat, celui-ci a magistralement boudé la fréquentation du New Angeles semi-amphibie de 2007 !

■ **Emmanuel ITIER** ■



***Mortal Kombat* n'enfile pas les pantoufles de *Super Mario Bros, Double Dragon* et *Streetfighter*. L'inspiration, cette adaptation d'un jeu vidéo unique, original et atypique, la puise dans les mythologies du monde entier, dans le creuset des légendes. Rien à voir avec la baston bébête. Quand jeu vidéo au cinéma rime avec mythe, intelligence et devenir de l'humanité...**

■ *Un molosse patibulaire. Un des adversaires que les trois élus devront affronter* ■

Décidément, les adaptations de jeux vidéo au cinéma attirent les cinéastes débutants. Avec respectivement **Streetfighter** et **Double Dragon**, Steven De Souza et Jim Yukich en sont à leur premier film en tant que metteur en scène. Celui de **Mortal Kombat**, l'Anglais Paul Anderson, en est à son deuxième. Le premier : **Shopping**, une fable moderne sur les effets nocifs de la société de consommation sur de jeunes exclus, se distingue par un sens certain de l'image et de l'utilisation de l'espace. Un film discret, un peu glacé dans la description de ses protagonistes, mais dont les qualités propulsent son auteur aux commandes de **Mortal Kombat**, prolongement cinématographique d'un jeu vidéo pas comme les autres. Avant **Shopping**, Paul Anderson se fait un petit nom à la télévision en écrivant trois saisons de la série ***El Cid***, mélange d'action et de comédie prenant pour prétexte deux détectives anglais exerçant leur talent en Espagne.

Malgré un titre sous-entendant un interminable chapelet de bastons violentes, **Mortal Kombat** ne carbure pas seulement à la castagne bête et méchante ; il se nourrit de mythologies grecques, nordiques, celtiques, chinoises, romaines, asiatiques... Un véritable melting-pot de mythes en provenance des cinq continents. "*Le plus intéressant dans le jeu tient dans la richesse de l'imagerie. Ses créateurs imaginent ainsi un univers original à partir du croisement de légendes orientales et occidentales. Ray Harryhausen détournait de la même manière la mythologie grecque dans* ***Jason et les Argonautes*** *et tous ces films antiques, ces péplums fantastiques avec lesquels j'ai grandi*". La mémoire cinéphilique de Paul Anderson rejoint les intentions d'origine. Une rencontre qui promet une illustration somme toute respectueuse d'affrontements antédiluviens entre les forces du Bien et du Mal, des conflits qui rejaillissent sur la trilogie de **La Guerre des Etoiles**, dont l'influence se fait également sentir ici.
A ces mythologies vraies, s'adjoint insidieusement le monde totalement inventé de l'écrivain H.P. Lovecraft, sous forme de monstrueuses créatures indicibles menaçant de déferler sur la Terre à l'ouverture de la moindre faille. Quant au personnage de Christophe Lambert, Rayden, il cherche ses racines du côté de l'Olympe. Ce serait Zeus en personne, guide des trois mortels pris dans le piège du "Mortal Kombat". Mentor spirituel, il professe à ses disciples des formules genre "Une chose seulement peut vous détruire : vos propres peurs !". Voilà qui fleure bon l'enseignement de Obi Wan Kenobi à Luke Skywalker.

Pour étoffer d'aussi illustres références, "Mortal Kombat", le jeu créé en 1992, raconte une histoire. Il ne s'agit pas seulement pour ses héros de partir de la case A et d'atteindre la Z en cognant, abattant, exterminant un maximum d'adversaires. Sur console, "Mortal Kombat" touche à la survie de l'espèce humaine, à son combat contre des forces maléfiques provenant d'un autre monde. Oh, bien sûr, nous nous trouvons bien en présence d'un divertissement violent, à ce point sanglant qu'il contribua récemment à la croisade des familles américaines "politiquement correctes" contre les jeux vidéo. "*Vrai que "Mortal Kombat" est réputé pour sa violence. Mais il n'est pas nécessaire de se complaire dans la violence graphique pour parvenir à passionner le spectateur. "Mortal Kombat" s'adresse prioritairement aux jeunes spectateurs qui veulent s'éclater pour échapper à la grisaille du quotidien*". Visiblement, Paul Anderson n'aspire pas vraiment à une adaptation trop proche du support d'origine. Trop de violence signifierait une interdiction aux moins de treize ans, soit une soustraction appréciable dans la masse des spectateurs potentiels. Et édulcorer, sucrer ce qui gêne l'accès à une audience aussi large que possible, devient une étape incontournable dans le passage d'un jeu vidéo au grand écran. **Dougle Dragon** et **Streetfighter** ont eux aussi enduré un sérieux lavage au blanc hollywoodien et moral pour voir leurs lutins informatiques prendre corps. Exit donc le gore, les têtes éclatées et les amputations des consoles. **Mortal Kombat** le film sera donc relativement soft en comparaison de "Mortal Kombat" le jeu vidéo. Une évolution malheureusement logique. Pour compenser ce manque, Paul Anderson joue cependant la carte du macabre dans la description du repaire du méchant (une jungle encombrée de temples à l'aspect bouddhiste) et, surtout, dans la vision de la Terre si les forces du mal venaient à remporter le tournoi contre les trois héros. Cette Terre : un immense champ de ruines à la **Terminator 2**, où s'élèvent les carcasses statufiées de géants éventrés. Du beau qui atteste du potentiel plastique de Paul Anderson, par ailleurs grand admirateur de David Lean dont il souhaite retrouver l'ampleur graphique.


■ Kitana (Talisa Soto), une princesse dépossédée, alliée des forces du Bien ■


■ Rayden (Christophe Lambert), Dieu du Tonnerre, manager des gentils du "mortal kombat" ■


■ D'une divine sérénité, Rayden assiste à un tournoi dont dépend le sort de l'humanité ■

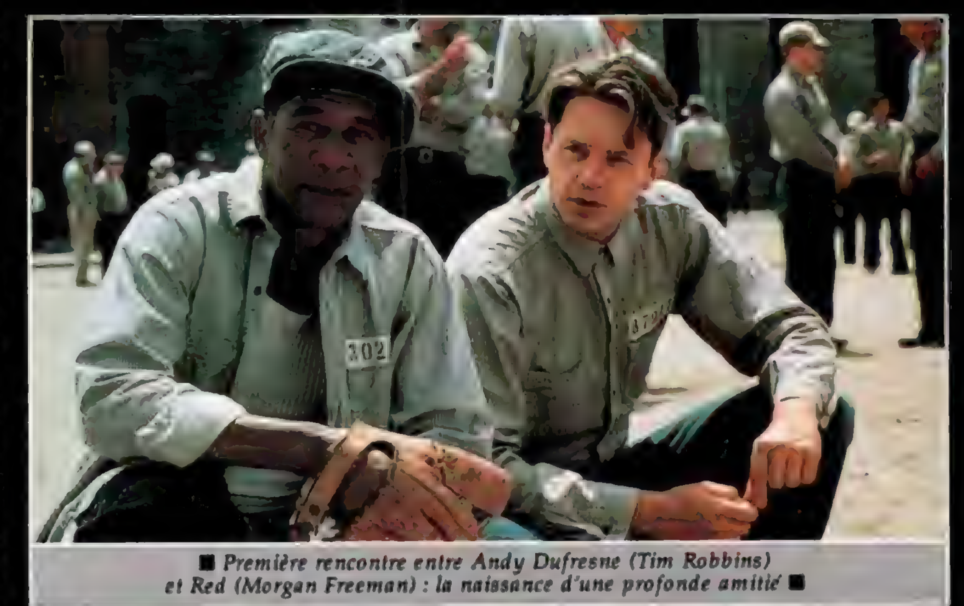

■ Liu Kang (Robin Shou), un expert en arts martiaux en quête de rédemption ■

"*Mortal Kombat confronte des personnages humains à des créatures mythiques provenant d'une autre dimension. Il part des Etats-Unis actuels pour des contrées totalement imaginaires*" poursuit Paul Anderson dans sa présentation du film. Les humains vedettes constituent le plus performant des trios combattants de la planète. Mon premier est Liu Kang, ultime descendant d'une longue lignée d'artistes martiaux chinois. Mais, en s'installant aux Etats-Unis, il renie des siècles de traditions. Mon deuxième est Johnny Cage, une star du cinéma d'action qui tient à prouver à tous qu'il n'est pas un combattant bidon. Mon troisième est une femme, Sonya Blade, flic aux trousses de l'assassin de son partenaire. Après que Liu Kang ait assisté en rêve au meurtre de son frère, lui apparaît un énigmatique étranger, le Seigneur Raiden. Celui-ci lui révèle sa propre destinée : la nécessité d'affronter le terrible Shang Tsung sous peine de voir le plus flippant de ses cauchemars prendre corps et l'acculer à la folie. En terrassant Shang Tsung, une sorte de Prince des Ténèbres régnant sur l'Autre Monde, Liu Kang et ses deux partenaires épargneraient à la Terre un retour dans les giron de l'Enfer, à un âge d'obscurantisme et de sorcellerie. Mais vaincre Tsung, c'est d'abord pour le trio vaincre leurs propres terreurs, leurs propres angoisses. Transportés sur l'île où règne leur adversaire, ils trouvent une alliée inespérée en la Princesse Kitana, héritière légitime du trône de l'Autre Monde et désormais prisonnière du tyran Tsung. Elle seule peut aider Liu Kang, Sonya Blade et Johnny Cage à contrer toute une foule de maléfices dont les moins spectaculaires ne sont pas l'invisible Reptile (entièrement conçu via des images de synthèse), le terrifiant Sub Zero, monstre capable de transformer en bloc de glace quiconque s'approche de lui, Prince Goro, un guerrier infernal doté de quatre bras armés à l'image de la déesse indienne Kali Yug... Ce Prince Goro donne lieu "*aux effets spéciaux les plus sophistiqués jamais entrepris en animatronique*" d'après ses responsables, les duettistes Tom Woodruff et Alec Gills, notamment auteurs de quelques extraterrestres pour **Alien 3**. Un scénario adroit carburant aux mythologies passées, une sorte de parcours initiatique, une galerie de vilains impressionnants, des effets spéciaux à l'avenant, des décors titanesques en accord avec le graphisme du jeu vidéo... Quelque chose dans ce **Mortal Kombat** annonçe un Q.I. sensiblement plus développé que ceux de **Double Dragon** et **Streetfighter**.

■ Marc TOULLEC ■

les EVADES

Stephen King n'écrit pas que des horreurs. Il œuvre aussi dans le nostalgique ("Le corps" plus connu sous le nom de "Stand by me"), le thriller ("Misery") ou le polar ("Dolores Claiborne"). Ainsi que dans les histoires de prison et d'amitié profonde avec "Rita Hayworth et la rédemption de Shawshank". Frank Darabont tire de ce roman un film émouvant et passionnant. Un vrai coup de cœur.



■ *Première rencontre entre Andy Dufresne (Tim Robbins) et Red (Morgan Freeman) : la naissance d'une profonde amitié* ■

Spécialiste du fantastique et de l'horreur, Stephen King a écrit quelques récits totalement dépourvus d'éléments surnaturels ou de situations horrifiques. Parmi ceux-ci, "Rita Hayworth et la Rédemption de Shawshank", un court roman d'une centaine de pages publié dans le recueil "Différentes Saisons". King adopte un style extrêmement littéraire et met de côté son efficacité légendaire pour nous raconter avec douceur et patience une très belle amitié dans une prison, un récit étalé sur 20 ans. Une fable douce-amère, empreinte d'une profonde tendresse, qui a connu plusieurs vaines tentatives d'adaptation cinématographique avant qu'un autre spécialiste du fantastique ne prenne la plume pour écrire un scénario basé sur ce roman. Frank Darabont, scénariste de films tels que **Freddy 3**, **Le Blob** ou **Frankenstein**, laisse lui aussi tomber les masses visqueuses et les monstres cauchemardesques pour offrir une formidable adaptation de cette histoire. Comme si il avait fallu baigner dans l'inhumain pour raconter une des histoires les plus humaines que nous ait offertes la culture américaine. Etrange.
D'autant plus étrange que rien, ni dans le livre de King, ni dans le film de Darabont, ne fait directement référence à leurs racines fantastiques. On l'a déjà vu plus haut, le livre de King est écrit dans un style littéraire en totale rupture avec ses œuvres précédentes et suivantes (exceptions faites de "Misery", "Le Corps" et "Dolores Claiborne"). Et Darabont adopte une mise en scène très classique, très ample, avec des plans-séquence interminables, des plongées vertigineuses, des gros plans insistants, des longues scènes de dialogues et des images travaillées et réfléchies, toujours riches de sens. Bref, on n'est ni dans **Freddy**, ni dans **Le Blob**, et surtout pas dans **Frankenstein**. Darabont a-t-il, pour sa première réalisation au cinéma (après s'être fait la main sur quelques épisodes de série télé), décidé de frapper là où on ne l'attendait pas ? Ou tout simplement, comme il l'affirme dans l'interview ci-après, s'est-il laissé emporter par l'émotion créée par le livre de King ? **Les Evadés** est un film tellement sincère, une œuvre qui a l'air faite avec tant de coeur que l'on ne peut hésiter entre les deux réponses. Darabont a eu un coup de foudre pour une histoire et n'a plus eu qu'une seule envie depuis : nous faire partager sa passion pour le destin d'Andy Dufresne et de son ami Red.

Nous sommes à la fin des années 40. Andy Dufresne (impeccable Tim Robbins), condamné à perpétuité pour le meurtre de sa femme et de l'amant de celle-ci, crime dont il est innocent, arrive à la terrible prison de Shawshank, une enceinte effrayante aux allures de château gothique. Red, lui aussi condamné à vie, est déjà là depuis vingt ans. Red (Morgan Freeman, tout simplement hallucinant) est le débrouillard de la prison. Il connaît tout le monde, sait où dénicher ce dont ont besoin les prisonniers, du paquet de clopes au dernier numéro de *Playboy*. Quand Andy vient lui demander un petit marteau de géologue, Red trouve très curieux cet homme taciturne et secret. Il ne sait pas encore que commence ici une amitié rare. Une amitié profonde et sincère dans un milieu hostile où règne avec une incroyable violence un directeur de prison sadique et sans pitié. Andy réapprend l'espoir à Red tandis que Red lui apporte la chaleur humaine dont il a besoin. L'histoire d'Andy Dufresne, l'homme qui ne se résigne jamais, et de son ami Red devient une véritable légende à Shawshank.

C'est cette légende que nous raconte Frank Darabont, en maniant parfaitement le récit. Son film est tour à tour émouvant par la chaleur qui se dégage de l'amitié sincère entre les deux détenus, effrayant par la violence brutale que montre sans concession mais sans effet Darabont, et révoltant par les injustices qu'Andy subit avec un apparent sentiment de fatalité. Tout cela pour mieux détourner son récit dans un inoubliable retournement de situation final. Le genre de final qui vous touche en plein cœur et génère des sentiments très forts. Ne comptez pas sur moi pour vous révéler de quel genre de sentiments il s'agit. Ce serait carrément criminel de gâcher un tel plaisir.
Les Evadés va beaucoup plus loin que les films de prison classiques. A la fois dans la forme et dans le fond. Les films comme **Luke la Main Froide** ou **L'Evadé d'Alcatraz** racontent l'histoire d'un prisonnier solitaire et le récit s'articule autour des préparatifs de l'évasion finale. Ici, Andy n'est pas un héros. Juste un type comme les autres, victime d'une terrible injustice. L'amitié qui unit Red et Andy apparaît dès lors comme le point fort du film, reléguant l'évasion au second plan. De plus, **Les Evadés** aborde un thème rare : la dignité humaine. Du coup, il devient un de ces films qu'on emporte dans son cœur une fois sorti de la salle. Une œuvre pas exempte de tout défaut, quelques longueurs notamment, mais le coup de foudre est tel qu'on oublie sans problème ces petites imperfections. On reste sur le sentiment d'avoir vu un film sincère, intelligent et profondément touchant. Rien que ça.

■ **Didier ALLOUCH** ■

ARP présente Tim Robbins et Morgan Freeman dans une production **Castle Rock Entertainment** *LES EVADES (THE SHAWSHANK REDEMPTION* - USA - 1994) avec Clancy Brown - William Sadler - Bob Gunton - James Whitmore **photographie de** Roger Deakins **musique de** Thomas Newman **produit par** Niki Marvin **écrit et réalisé par** Frank Darabont

1er mars 1995 **2 h 20**



■ *Andy après deux mois au trou : une épreuve pas assez longue pour briser sa détermination* ■

interview : FRANK DARABONT

Scénariste de quelques-uns des plus grands succès du cinéma fantastique de ces dernières années (*Freddy 3*, *La Mouche 2*, *Le Blob* et plus récemment le *Frankenstein* de Branagh), Frank Darabont n'est pas un novice en matière de mise en scène. Réalisateur d'épisodes pour les séries *Les Aventures du Jeune Indiana Jones* et *Les Contes de la Crypte*, il signe pour son passage au grand écran l'une des meilleures adaptations de Stephen King...

Avant d'en venir aux *Evadés*, j'aimerais que vous nous parliez du *Frankenstein* de Kenneth Brannagh dont vous avez co-signé le scénario...

Aïe, je craignais que vous me parliez de ce film. Je suis rentré dans ce projet lorsqu'on m'a demandé de réécrire le premier scénario. Après mûres réflexions, je me suis décidé à revenir au livre de Mary Shelley pour en garder les bases et la plupart des événements. J'ai écrit un script dont je suis toujours très fier. Mais le scénariste ne peut que croiser les doigts une fois son travail rendu, en espérant que la mise en images par autre que lui de ce qu'il a écrit n'affaiblira pas ses idées. Pour **Frankenstein**, j'ai été très déçu par ce qu'est devenue mon histoire. Très déçu par le film. Et je dis cela avec beaucoup de diplomatie !

***Frankenstein* n'est pas le premier film fantastique dont vous écrivez le scénario. Pourtant, pour vos débuts en tant que réalisateur, vous choisissez une des rares œuvres non-fantastiques de Stephen King. N'est-ce pas un peu paradoxal ?**

Je ne crois pas. Si mon travail le plus connu est fantastique, j'ai également travaillé sur d'autres histoires, comme sur des épisodes des ***Aventures du Jeune Indiana Jones***. Je reste profondément attaché à la valeur de la bonne histoire. Et peu importe l'entourage de celle-ci du moment qu'elle vous touche. Maintenant, attention, j'adore le fantastique. J'ai grandi dans ce genre. Je pense que je ne m'en éloignerai jamais complètement. Mais pour progresser en tant que scénariste, il me fallait passer à autre chose. Il fallait que je puisse voir s'il m'était possible de faire fonctionner un récit basé sur quelques personnages et l'amitié qui les lie. En gros, il fallait que je sache si je pouvais m'en sortir sans m'appuyer sur un gros monstre ou un événement paranormal. **Les Evadés** fut donc d'abord une expérience extrêmement enrichissante. De plus, l'histoire originale de King est si belle qu'elle ne pouvait pas me laisser indifférent.

Belle, peut-être, mais pas évidente à transposer à l'écran. Comment vous y êtes-vous pris pour adapter ce roman à la première personne, cette histoire d'amitié étalée sur 20 ans ?

La structure narrative du roman de King est très étrange. Il adopte un style qui nous donne l'impression d'être assis sous un porche et d'écouter un vieux monsieur nous raconter sa vie. Au cinéma, cette approche est inconcevable. Il me fallait trouver une structure narrative purement cinématographique qui me permettait à la fois de retrouver toutes les idées développées par King et de respecter l'esprit de son livre. Ce ne fut pas évident. C'était même un des plus gros défis de ce film. J'ai dû illustrer les idées de King. Le passage avec Brooks dans le film en est le parfait exemple. Dans le roman, ce personnage de vieux bibliothécaire n'occupe que quelques paragraphes. Je lui ai donné plus d'importance pour pouvoir illustrer le thème de l'institutionnalisation des prisonniers. Dans le livre, King aborde ce sujet en nous expliquant qu'un individu incarcéré depuis plus de 40 ou 50 ans se retrouve complètement prisonnier de l'institution et incapable d'affronter à nouveau le monde extérieur. Pour illustrer les propos de King, j'ai donc développé le personnage de Brooks tout au long du film avant de le lâcher dans le monde

■■■

■■■

extérieur. C'est ce que j'entends par "structure cinématographique du récit".

Tout le livre est raconté par Red, ce qui vous oblige dans le film à utiliser la voix-off. Cette technique est aujourd'hui souvent jugée comme "casse-gueule"...

Red joue le rôle de l'observateur dans la prison : il est le commentateur, et donc le narrateur. Sa voix est si puissante dans le livre que je ne me voyais pas l'abandonner. J'ai donc utilisé la voix-off. Mais vous avez raison, cette technique peut avoir de gros inconvénients. Regardez la première version de **Blade Runner** et cette voix-off ajoutée par le studio pour expliquer ce qui se passait aux spectateurs que les pontes de la "major" jugeaient sans doute trop idiots. C'était une vraie catastrophe. Utilisée pour de mauvaises raisons, la voix-off peut faire beaucoup de mal à un film. D'un autre côté, elle peut parfaitement s'y intégrer. Regardez ce que Scorsese en fait dans **Les Affranchis**. Il l'utilise si bien qu'elle paraît faire partie intégrante du film. Dans le livre de King, la voix de Red est intrinséquement liée à l'histoire. M'en passer dans le film me paraissait inimaginable.

Le roman de King est très court, à peine plus de cent pages. Comment en tirer un film de 2 h 20 ?

Oh, élargir un récit n'est pas un problème pour moi. Par contre, j'ai largement plus de mal à réduire les histoires, à les concentrer. Je crois que si j'avais adapté un des pavés de King, le film aurait duré 8 heures. J'aime le style de King. J'ai lu tout ce qu'il a écrit. C'est un merveilleux conteur, et probablement un bien meilleur écrivain qu'il ne le pense lui-même. Il est très modeste. Il sait parfois adopter une écriture élégante et ensuite se montrer redoutablement efficace. Il sait aussi parfaitement manier le macabre. Et nous sommes tous fascinés par le macabre !

Vous-a-t-il dit ce qu'il pensait du film ?

Il l'adore. Il m'a dit que son travail d'écrivain était honoré par mon adaptation, et que cela ne lui arrivait pas souvent. Parmi les films adaptés de son œuvre, c'est un de ses préférés. Et ça, je peux vous dire que j'en suis pas mal fier et vraiment heureux.

Est-ce que le fait de prendre un acteur noir pour jouer Red, qui dans le livre est un Blanc d'origine irlandaise, vous a obligé à changer beaucoup de choses au récit ?

Absolument rien. Quand Morgan Freeman a manifesté son intérêt pour le rôle, on s'est dit : "pourquoi pas ?". Morgan est un acteur immense et une fois qu'on le voit à l'écran, on ne peut imaginer un autre acteur dans le rôle de Red. Cela dit, nous nous sommes permis une petite liberté historique et sociologique. Le film débute dans les années 40 et, à cette époque, dans les prisons du Maine, il n'y avait quasiment pas de prisonniers noirs. Je crois que les Noirs représentaient à peine 1 % de la population carcérale de l'Etat. Mais comme je ne faisais pas un documentaire et que Morgan est tout simplement incroyable dans le rôle...

Autre différence avec le livre, le titre du film. Le récit de King s'intitulait "Rita Hayworth and the Shawshank Redemption" et Rita Hayworth a disparu du titre original...

C'est une petite concession que j'ai accordée à *Castle Rock*. Le studio pensait que le nom de Rita Hayworth dans le titre pourrait laisser penser aux spectateurs qu'ils allaient avoir droit à une biographie de l'actrice. Et vu le petit événement survenu en pré-production, je me voyais mal leur dire le contraire. Un agent m'a en effet appelé un jour en me disant qu'il avait en mains le scénario, que c'était sans doute le meilleur qu'il ait jamais lu et que sa cliente était parfaite pour jouer Rita Hayworth. Une anecdote qui montre bien qu'Hollywood fonctionne sur un énorme tas de connerie. Heureusement que tout le monde n'est pas comme ça et qu'il reste quelque types biens. Le plus dur est de les trouver. J'ai eu la chance de travailler avec les gens de *Castle Rock*, qui sont de vrais cinéastes avant d'être des commerciaux, et avec des types comme George Lucas ou Richard Donner, de vrais cinéphiles qui ont dépassé le côté superficiel d'Hollywood. Mais, dites-moi, comment s'appelle le film en France ?

Les Evadés...

Non, c'est pas vrai ?!! C'est le titre le plus stupide que j'ai entendu sur ce film. Il révèle la surprise sur laquelle est basé tout le film. Je n'arrive pas à croire qu'on l'ait appelé ainsi. J'aimerais trouver le type qui a imposé ce titre et l'étrangler de mes propres mains !

Le film est parsemé de long plans-séquence, de gros plans appuyés, de longs dialogues... Bref, *Les Evadés* est un film qui prend son temps...

J'en ai ras-le-bol du cinéma *MTV*, marre d'être pris d'assaut par des images qui ne veulent rien dire. Attention, dans le cas de films d'action, comme **Speed** notamment, je suis pour les montages musclés et nerveux ; c'est même indispensable. Mais pas pour tous les genres. Après tout, que retient-on de **Tueurs Nés** : rien ou presque, si ce n'est une solide migraine. Personnellement, j'ai toujours admiré des cinéastes comme David Lean ou John Ford. Des cinéastes qui n'hésitaient pas à laisser les images et les acteurs raconter une histoire. Des gens qui prenaient leur temps pour nous faire vivre le film. Avec parfois de longs plans-séquence qui étaient tous signifiants. Bien sûr, je suis influencé par les films que j'ai aimés. Par exemple, adolescent, j'avais été très marqué par le long plan-séquence aérien de **Taxi Driver**, celui qui commence dans l'appartement du massacre. C'est sans doute pour cela qu'il y a tant de plans en plongées vertigineuses dans **Les Evadés**.

Considérez-vous *Les Evadés* comme un film moral ?

Totalement, oui. Dans le sens où les personnages représentent une vraie équation morale. A tel point que le seul personnage vraiment immoral et hypocrite du film est le directeur de la prison. Je suis persuadé que le pouvoir et l'autorité corrompent l'âme. Au contraire de tous les prisonniers qui représentent une sorte d'icône de la dignité humaine. C'est pour cela que jamais je ne m'occupe dans le film des crimes commis par mes prisonniers. Là n'est pas la question. Si



■ *Andy et Red dans la cour de Shawshank : deux amis à la recherche du moindre espoir* ■

on devait trouver une morale au film, je dirais que la seule démarche possible vers la rédemption est le respect de la dignité, la sienne comme celle des autres.

La prison du film est incroyable. Elle ressemble à un château gothique tout droit sorti d'un film d'horreur...

C'était une vraie prison. Elle a été bâtie à la fin du siècle dernier dans l'Ohio. Trouver la bonne prison n'a pas été chose facile. Nous avons traversé toute l'Amérique du Nord, Canada compris, pour dénicher la perle rare. C'était la seule à correspondre à ce que nous cherchions. De plus, elle venait d'être désactivée et nous l'avions pour nous tout seul. Elle ressemble à un manoir hanté sorti d'un film de la *Hammer* : l'ultime château de Dracula ! Quand notre directeur artistique l'a vue, il a complètement craqué. C'est lui a eu l'idée de la montrer au départ avec un plan-séquence aérien. Un plan particulièrement difficile puisqu'il fallait coordoner l'hélico de façon à commencer par le bus, puis survoler la prison pour finir de nouveau sur le bus à l'intérieur de l'enceinte. Cela en tenant compte des 500 figurants dispersés dans la cour. Ce plan nous a demandé des semaines de préparation. Il devait être tourné en une matinée, mais bien sûr, le jour dit, il pleuvait. Nous devions donc tourner entre les averses. Pas facile, mais nous avions un pilote excellent, et nous avons réussi un plan dont je suis très heureux. Aujourd'hui, cette prison n'existe plus. Les autorités locales ont décidé de la détruire.

Les scènes de violence du film sont peu nombreuses mais particulièrement brutales...

Elles reflètent une terrible réalité. Mais, en même temps, le film ne joue jamais la complaisance. **Les Evadés** parle de la croissance de l'esprit quelque soient les circonstances. La violence est une de ces circonstances. Je n'essaye jamais de lui donner un côté glamour ou érotique. Je voulais montrer la violence crûment en renonçant à l'effet. Par exemple, quand Clancy Brown bat à mort le gros prisonnier au début du film, la caméra est fixe et le plan très large de façon à englober tout le bloc cellulaire et montrer que la violence fait partie du décor, de l'environnement des prisonniers.

Le livre se termine sur une interrogation à laquelle vous apportez une réponse dans le film. Pourquoi ?

Dans la première version du script, la fin était exactement la même que dans le roman. *Castle Rock* a pensé qu'il valait mieux aller au bout de l'histoire et offrir une conclusion. Comme je n'étais pas persuadé qu'ils avaient tort, j'ai tourné une fin et je l'ai collée à un premier montage. Lors des premières projections-test, le public a adoré la fin. L'enthousiasme des spectateurs m'a décidé à la garder. Si j'avais pensé une seule seconde qu'elle gâchait le film, je ne l'aurais pas gardée. Mais, moi-même, chaque fois que je vois ce plan final, je ne peux m'empêcher d'être ému.

En vous écoutant, on a l'impression que *Les Evadés* tient une place particulière dans votre cœur ?

Les Evadés est le genre de film que je rêve de faire depuis que je suis môme. Je voulais réaliser un film profond qui touche les gens. Et quand je vois une audience émue devant mon film, j'ai un peu l'impression d'y être arrivé. J'aurais bien aimé que le film marche un peu plus au box-office. Mais tout ceux qui ont vu **Les Evadés** l'ont aimé. Et ça, ça me rend particulièrement fier et complètement fou de joie.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Red (Morgan Freeman), l'âme de Shawshank : il est là depuis 20 ans quand arrive Andy* ■

■ *Andy à son arrivée dans l'enfer de Shawshank* ■



■ *Accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, Andy est condamné à vie au terme d'un procès expéditif* ■

STARS sous les verrous

Le cinéma ne se lasse pas des séquences de méchantes bastons, des balèzes tatoués qui soulèvent des poids et altères dans des gymnases archaïques, des avances faites au héros par des baraqués sodomites, des gardes armés sur les miradors, du couvre-feu, du cliquetis des passe-partout, des passages à tabac par des matons vicelards... La sortie des *Evadés* justifie cette visite au parloir, non exhaustive, de quelques taulards célèbres...

par Marc TOULLEC

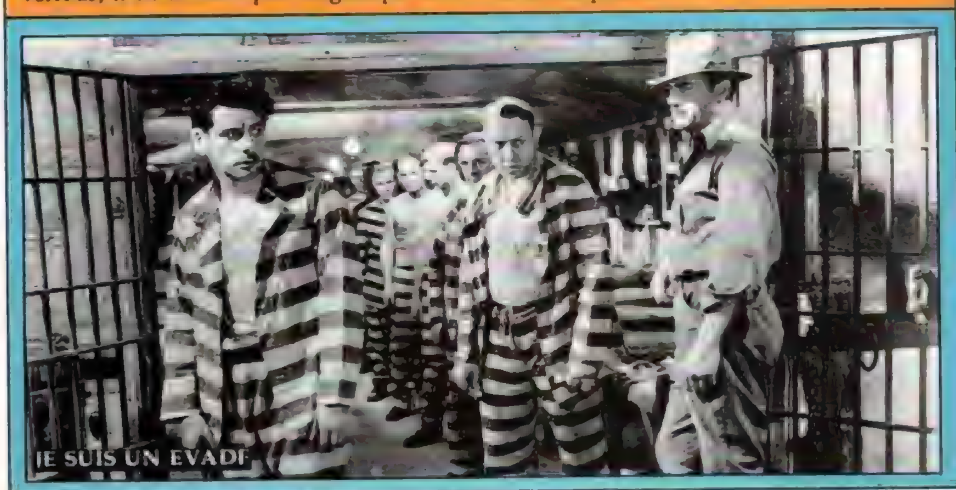

COSA NOSTRA

Quand il ne pilote pas l'hélicoptère qui sert de clef des champs à Robert Duvall dans **L'Evadé**, Charles Bronson purge quelques peines. Dans **Mes Six Forçats** (1952, Hugo Fregonese), il passe presque inaperçu dans le pénitencier de Harbor State où un jeune psychiatre envisage des réformes. Encore en cabane dans **Big House USA** (1955, Howard W. Koch), le grand Charles personnifie Benny Kelly, un psychopathe qui se fera descendre par son complice d'évasion. Sous les verrous, il ne le reste pas longtemps dans **Les Douze Salopards** (1967, Robert Aldrich) où il personnifie Joseph Wladislow, l'un des plus héroïques. Nettement plus long, à perpétuité même, est son séjour carcéral dans **Cosa Nostra** (1973, Terence Young). Là, Bronson est Joseph Valachi dont la condamnation passe de quinze ans à perpét' pour le massacre à coups de barre de fer d'un détenu. Mouchard en puissance, ce gangster de Brooklyn reçoit le baiser de la mort de Don Vito Genovese (Lino Ventura), locataire de la même prison.



SANS REMISSION

Le pénitencier de Folsom, une vraie prison ethnique où se forme, sous l'impulsion de Santana (Edward James Olmos), la Mafia mexicaine. Un vrai monde clos, à part, où la loi du milieu assure la pérennité du crime, des exécutions cruelles, le racket et des trafics en tout genre... Tourné en 1991 par Edward James Olmos lui-même, **Sans Rémission** se charpente en deux parties, l'une carcérale, l'autre "extérieure". Mais la plus terrible des détentions n'est pas forcément celle qu'on croit. Libre, Santana a en effet gardé de sales habitudes...


JE SUIS UN EVADE

En 1932, dans **Je Suis un Evadé**, Mervyn Le Roy habille Paul Muni du pyjama rayé des bagnards. Devenu James Allen, un honnête citoyen dans une situation précaire mêlé à une sombre histoire de hold-up, il casse allègrement du caillou avant et après son évasion. Une évocation sans romance d'une histoire vraie, celle de Robert Burns qui, pour avoir volé cinq dollars d'alimentation, connut l'horreur des bagnes de Georgie.



LUKE LA MAIN FROIDE

Il n'en faut parfois pas beaucoup pour croupir dans un pénitencier-camp de travail. Ivre mort, Luke Jackson force quelques parcmètres et se retrouve derrière les barreaux. Voilà pour le personnage de Paul Newman dans **Luke la Main Froide** (1967, Stuart Rosenberg). Dans ce pénitencier, il gagne le respect du caïd Dragline (George Kennedy) avec qui il finit par réussir une évasion, d'où il revient les pieds devant. Sa notoriété, Luke la gagne en gobant une cinquantaine d'œufs d'affilée. Un exploit idiot pour un grand film sur un univers carcéral dont les gardiens cognent très dur les candidats à la poudre d'escampette.



LE REPTILE

Kirk Douglas, dans le pyjama rayé de Paris Pitman, casse beaucoup de cailloux dans le pénitencier territorial de l'Arizona en cette année 1883. De tempérament joyeux, le roublard héros du **Reptile** (1970, Joseph Mankiewicz) accepte son châtiment sans trop se démonter car, à la sortie, l'attendent 500.000 dollars dissimulés dans une planque connue de lui seul, un nid de serpents. Son séjour est rendu presque récréatif par le nouveau directeur, le shérif réformateur Lopeman (Henry Fonda) avec qui il noue des relations pour le moins détendues. Mais le progressiste n'est pas vraiment le modèle de vertu qu'il paraît être...

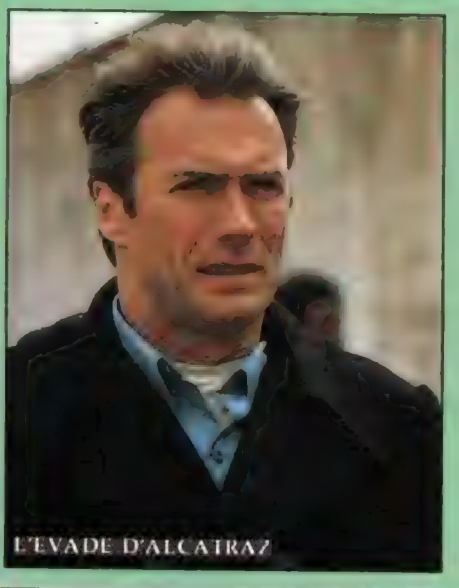


LE PRISONNIER D'ALCATRAZ

En 1962, John Frankenheimer réalise **Le Prisonnier d'Alcatraz**, un classique du film de prison coupant radicalement les chaînes avec les clichés du genre. Son détenu-vedette, Robert Stroud (Burt Lancaster), purge une peine pour meurtre. Violent et primaire, il poignarde un gardien, ce qui lui rapporte une condamnation à mort commuée en peine à perpétuité. Le miracle Stroud se produit lorsque le récidiviste se passionne pour l'ornithologie, l'étude des oiseaux, dont il devient un spécialiste. Lorsque gronde la mutinerie, Stroud, désormais pacifiste, se place en médiateur entre les prisonniers et les autorités. Le barreau, Burt Lancaster y aura auparavant tâté dans **Les Démons de la Liberté** (1947, Jules Dassin), ceux de la cellule R.17 du pénitencier de Westgate dont la tentative d'évasion massive dégénère en sanglante mutinerie. Inspiré de faits réels, **Le Prisonnier d'Alcatraz** ne ressemble à aucun autre film de prison, à l'exception de **Weeds** (1987, John Hancock) où le taulard Nick Nolte découvre Shakespeare et le met en scène sur les planches. Quand dramaturgie et barreaux font bon ménage...



L'EVADE D'ALCATRAZ



L'EVADE D'ALCATRAZ

En 1993, le Texas ranger Clint Eastwood traque le fugitif Kevin Costner dans **Un Monde Parfait**. Quatorze ans auparavant, c'est Clint Eastwood lui-même qui endure les rigueurs d'une tristement célèbre île fortifiée dans **L'Evadé d'Alcatraz** (1979, Don Siegel). Là, la star rentre dans la peau de Frank Morris, un braqueur de banques doué d'un fort Q.I. que redoute le directeur (Patrick MacGoohan, le Prisonnier mythique d'une série illustre). Froid, calculateur, d'une précision diabolique, Morris parvient, en compagnie de deux autres détenus, à s'échapper de ce pénitencier d'où toute évasion est théoriquement impossible. Un coupe-ongles, une cuillère, beaucoup d'ingéniosité et d'audace conduisent les prisonniers à un conduit d'aération, puis à la liberté par voie nautique. Un classique du genre, d'une sobriété parfaite dans la description d'une prison baptisée The Rock. Il est vrai qu'en 1954, Don Siegel s'essaya avec succès à la peinture du monde carcéral avec **Les Révoltés de la Cellule Onze**, dont les taulards se nomment Neville Brand et Leo Gordon.


HAUTE SECURITE

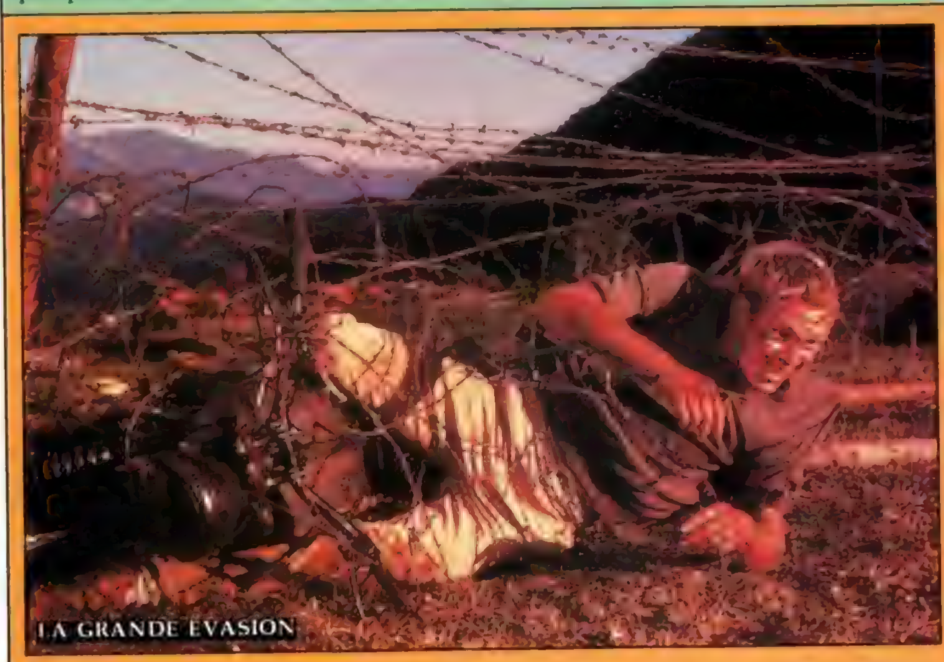


BRUBAKER

Dans **Haute Sécurité** (1989, John Flynn), Frank Leone, alias Sylvester Stallone, n'a plus que six mois à tirer lorsque survient le nouveau directeur, Drumgoole (Donald Sutherland), un salaud ayant une revanche à prendre contre ce prisonnier exemplaire qui bénéficie même de permissions. Il lui rend la vie impossible, le pousse à la tentative d'évasion, à l'erreur qui lui coûtera quelques années supplémentaires d'incarcération. Mais, ironie du sort, c'est le directeur ripou qui pose finalement les fesses sur la chaise électrique. Une intrusion concluante de la star de **Rambo** et **Rocky** dans un pénitencier notamment reconstitué grâce à de savants effets spéciaux optiques car les producteurs craignaient pour la sécurité de leur vedette ! Les rigueurs carcérales, Stallone y goûte plus brièvement, en compagnie de Kurt Russell, dans **Tango & Cash** (1989, Andreï Konchalowski), lors d'une enquête qui le propulse au beau milieu des gaillards les plus costauds et les plus patibulaires de mémoire de matons.


HAUTE SECURITE

Afin de se rendre compte des conditions de détention à l'intérieur du pénitencier de Wakefield, Henry Brubaker (Robert Redford) se met, deux semaines durant, dans la peau d'un prisonnier. Au terme de ce séjour, il révèle sa véritable fonction : directeur réformateur des lieux. Des lieux soumis à la loi de quelques profiteurs, corrompus par des entrepreneurs locaux trouvant dans les détenus une main d'œuvre presque gratuite... Brubaker fait le ménage, au grand dam de l'administration pénitenciaire, et découvre un charnier de deux cents taulards enterrés dans une prairie voisine... Réalisé par Stuart Rosenberg (**Luke la Main Froide**) en 1980, **Brubaker** s'appuie sur des événements réels. Un film clair et réaliste.


LA GRANDE EVASION


PAPILLON

Les prisons, Steve McQueen y séjourne souvent. En 1965, il s'évade du bagne putride de **Nevada Smith**. En 1972, il sort de tôle à l'occasion du **Guet-Apens** de Sam Peckinpah... Un joli palmarès déjà, sans tenir compte de deux ténors dans ce domaine, **La Grande Evasion** (1962, John Sturges) et **Papillon** (1973, Franklin J. Shaffner). Dans le premier, il intègre un stalag où les nazis, pendant la Deuxième Guerre Mondiale, entassent les irréductibles de la clef des champs. Après quelques tentatives foireuses, quelques-uns des 250 prisonniers parviennent à se faire la belle. Et Steve McQueen de sauter, chevauchant une moto, par dessus les barbelés. La prison allemande de **La Grande Evasion** fait office de palace comparée au bagne de Cayenne décrit dans **Papillon**. Un Enfer à la Jean Valjean, dont la cour accueille une guillotine, histoire de saper le moral à des prisonniers traités comme des chiens par les autorités françaises. Papillon se lie d'amitié avec le faussaire Louis Delga (Dustin Hoffman) et, au terme de plusieurs évasions avortées punies par des mois d'isolement, des sévices dégradants, parvient à mettre les voiles sur un sac bourré de noix de coco ! Une belle image qui conclut ce film magnifique, poignant, à la cheville duquel ne se hisse pas le récent **Cayenne Palace** avec Richard Berry.

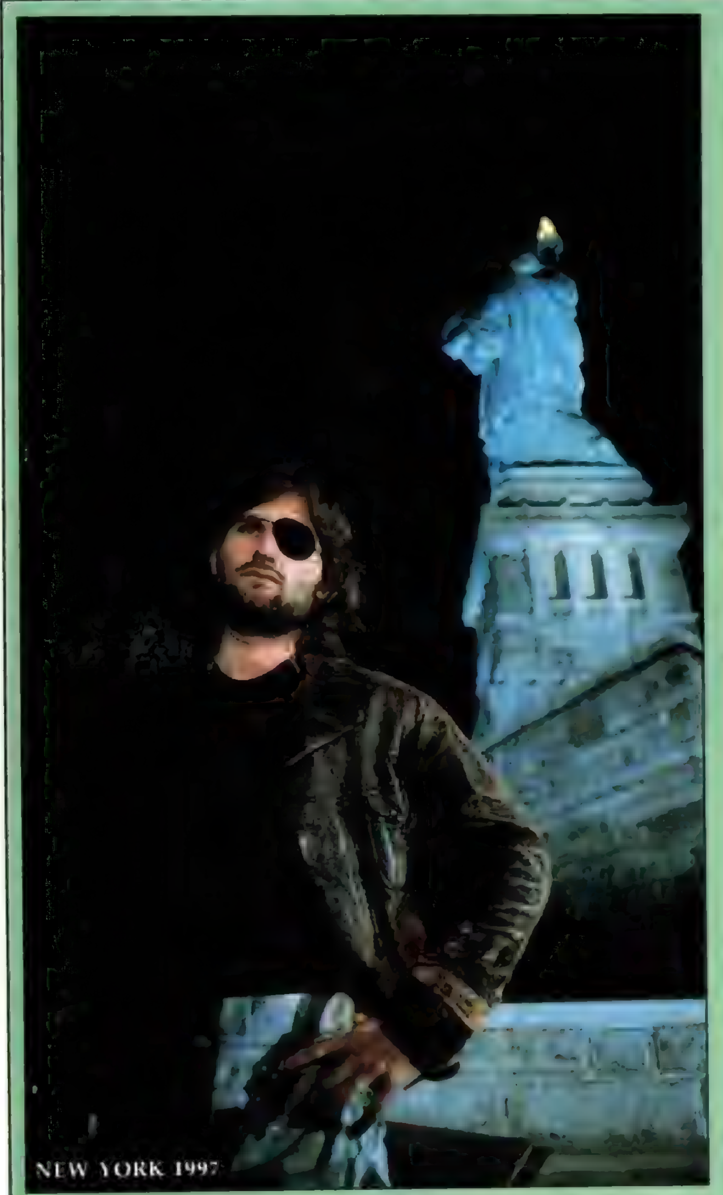
COUPS POUR COUPS

En prison, Jean-Claude Van Damme s'y rend volontairement dans **Coups pour Coups** (1990, Deran Sarafian). Interprète du flic Louis Burke, il infiltre donc, sous l'identité d'un braqueur, le pénitencier de Harrison où sont perpétrés des meurtres atroces. Les dessous de l'affaire : un fructueux trafic d'organes ! Bordel de campagne, téléphones cellulaires... Cette tôle donne dans le permissif mais, dans ses combles, rôde un psychopathe répondant au doux nom de Marchand de Sable.



COMME UN HOMME LIBRE

Le sport derrière les barreaux, c'est ce que proposent **Plein la Gueule** (1974, Robert Aldrich) et **Comme un Homme Libre** (1978, Michael Mann). Dans le premier, l'ancien joueur de base-ball Paul Crewe (Burt Reynolds), condamné à un an de détention pour s'être bagarré avec deux policiers, entraîne l'équipe des prisonniers après que le directeur lui ait proposé de prendre en charge celle des gardiens. Dans **Comme un Homme Libre**, Rain Murphy (Peter Strauss), en cabane à Folsom pour avoir tué le père qui martyrisait sa jeune sœur, s'entraîne durement à la course à pieds en vue d'une sélection aux Jeux Olympiques. Même les nazis autorisent quelques prisonniers de guerre (Stallone, Michael Caine et le roi Pelé) à shooter dans un ballon de football lors de cette piètre "Grande Evasion" qu'est **A nous la Victoire** (1980, John Huston).

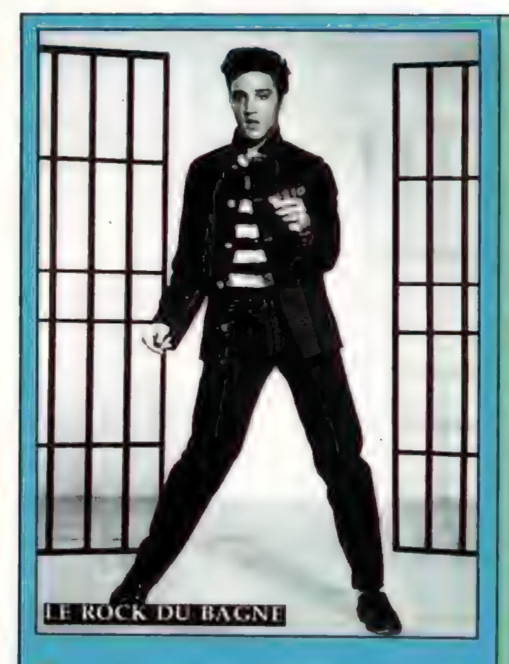

NEW YORK 1997


FORTRESS

Demain, les lieux de détention ne ressembleront pas au Club Med. Des colliers explosifs décollent la tête aux copains de Rutger Hauer dans **Wedlock** (1991, Lewis Teague). D'autres moisissent dans le mysticisme préfabriqué de la planète-pénitencier privatisée d'**Alien 3** (1992, David Fincher). A une échelle plus modeste se constituent clans barbares et pacifistes sur l'île étroitement surveillée d'**Absolom 2022** (1994, Martin Campbell). Dans **New York 1997** (1980, John Carpenter), c'est Manhattan qui est isolé du reste de la Grosse Pomme par une muraille infranchissable... Mais le nec plus ultra du pénitencier futuriste vient de la Fortress high-tech et souterraine de Stuart Gordon (1992). Dans ce trou aseptisé, où les rayons lasers remplacent les barreaux, où les lavages de cerveau éjectent les passages à tabac, John Brennick (Christophe Lambert) tire une peine de 30 ans pour avoir procréé plus que ne l'autorise la loi. Cerise sur le gâteau : l'Intestinator, sphère dont on gave les repris de justesse, provoque des douleurs insupportables en cas de manquement au règlement.


GOULAG

Mickey Almon (David Keith), un journaliste sportif américain envoyé à Moscou, tombe dans un piège du KGB. Il échoue dans le quartier des étrangers d'un goulag sibérien. C'est le point de départ du bien nommé et très manichéen **Goulag** (1984, Roger Young). Captif, il se lie d'amitié avec l'espion Kenneth Barrington (Malcolm McDowell) en compagnie duquel il file à l'anglaise vers la Norvège. Une description forte d'une prison stalinienne. Mais la peinture d'un goulag au cinéma attend encore qu'un grand cinéaste militant s'y attèle !



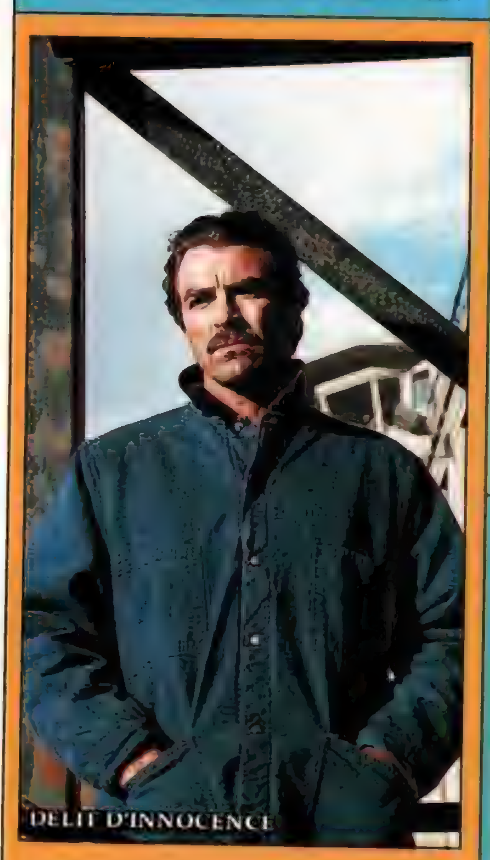
LE ROCK DU BAGNE

Bien avant **Les Blues Brothers** et leurs complices au grand complet, Elvis Presley s'essaie, dans **Le Rock du Bagne** (1958, Richard Thorpe), au "musical" concentrationnaire. Il personnifie dans cette locomotive à sa gloire un mauvais garçon pas si méchant. Injustement inculpé de meurtre, il découvre la guitare, gratte un maximum, pousse la chansonnette, obtient la grâce et, à l'extérieur, poursuit tant bien que mal sa carrière de rocker gominé. **Le Rock du Bagne** ou la réinsertion dans la société via le rock'n roll !



BAD BOYS

Dans le centre d'éducation surveillée Reinford de **Bad Boys** (1982, Rick Rosenthal), les adolescents rivalisent de violence avec les adultes des prisons officielles. Mick O'Brien (Sean Penn), voleur à la tire et meurtrier par accident, s'y fait respecter par les poings. Mais, finalement, c'est l'enseignement des éducateurs qui prend le pas sur ses pulsions sadiques ; il épargne son ennemi et devient un modèle pour ses petits mais hargneux camarades.



DÉLIT D'INNOCENCE

Magnum lui-même ôte ses chemises hawaïennes pour une tenue plus sobre dans **Délit d'Innocence** (1989, Peter Yates). Employé dans un aéroport, Jimmie Rainwood écope d'une lourde peine du fait des magouilles de deux flics ripoux. Tout innocent qu'il soit, il subit la dure loi d'un gang de Noirs. Seule solution pour se faire respecter : le meurtre ! Une bavure dans un pénitencier qui n'en est pas à une près.



MIDNIGHT EXPRESS

Billy Hayes (Brad Davis) subit une expérience terrible dans **Midnight Express** (1978, Alan Parker), cet express de minuit que les détenus de la prison turque de Sagmalcilar, véritable antichambre de l'enfer, souhaitent tant voir s'arrêter dans leur cellule. Condamné pour trafic de hachisch, cet étudiant américain y échoue à la suite d'un procès bidon. Dans cette forteresse crasseuse, plus que vétuste, il souffre des brimades du gardien-chief Hamidou qui prend son pied à briser les orteils des condamnés. Après avoir échappé de peu à la folie, Billy file à l'anglaise. Un constat terrible qui déclenche de vives protestations de la part du gouvernement d'Istanbul lors de la présentation du film au Festival de Cannes. Des geôles turques, pour mineurs celles-là, il en est également question dans le terrible **Mur** (1983, Yilmaz Güney) dont le sommet de l'horreur réside dans la répression d'une brutalité inouïe d'une révolte d'enfants.

à propos de Crime Story / Organised Crime and Triad Bureau / Rock n' Roll Cop



■ *Le final dantesque de Crime Story dans un enfer grillagé : l'inspecteur Chan (Jackie Chan) règle ses comptes* ■

To live and die in HONG KONG

Ne vous y trompez pas : la sortie de *Crime Story* est bien l'un des plus importants événements cinématographiques de l'année. Un nouveau joyau venu de Hong Kong réunissant Jackie Chan et Kirk Wong, dont on regrettera qu'il nous arrive directement en vidéo sans avoir eu les honneurs d'une sortie en salles. Embarquons pour une belle "histoire de crime" : tout simplement ce qui est arrivé de mieux au polar depuis... *A toute Epreuve*. Alléchant ? Attendez la suite...

Pour le monde entier, le polar hong kongais est désormais symbolisé par les héros surdimensionnés de John Woo, chevaliers brisés détruisant des malfrats par centaines, vidant sans remords les chargeurs illimités de leur Beretta 92 à la face de l'injustice. Copié par les Américains, adulé par les "cult-addicts" comme par les cinéphiles les plus rigoureux, Monsieur Woo a quitté Hong Kong en laissant en pâture le "néo-polar" à des hordes de pompeurs serviles. Des tâcherons qui ont définitivement écœuré le public, lançant de pâles copies de Chow Yun Fat en longs manteaux au milieu de fusillades aussi hystériques que désespérément vaines. Remplacé par la comédie crétine et les kung-fu en costumes, le polar hong kongais était mort et enterré. Et puis est venu Kirk Wong. Ou plutôt revenu. Rappelez-vous les implacables flics de Shangaï de **GunMen**, qui avait déjà initié quelques cinéphiles de ce côté-ci de la Grande Muraille aux délices du ciné Hong Kong, malgré une version française qui lui rendait bien peu grâce. C'était déjà Kirk Wong. Un réalisateur dont il faudra bien un jour évaluer à sa juste valeur une œuvre atypique et brillante, de **The Club** à **True Colours** en passant par **Health Warning**. Mais ceci est une autre histoire...

Fin 93, alors que le public local plébiscite des comédies à faire passer Max Pécas pour du Blake Edwards, sort sur les écrans hong kongais un polar étonnant. Le film s'appelle **Crime Story**, signé Kirk Wong. L'histoire d'un inspecteur dur à cuire qui, entre deux visites chez son psy, traverse un Hong Kong de cauchemar, une véritable "sin city" asiatique, où le pouvoir des gangs devient chaque jour plus effrayant. Chargé de solutionner une difficile affaire de rapt, notre homme va découvrir la corruption, la circulation permanente des mafias entre la grande Chine toute proche et la colonie anglaise, et anéantir les gangs en vidant à bout portant les barillets de son revolver (ils s'enrayent moins facilement qu'un pistolet, ami lecteur) à la gueule des crapules... Sur l'affiche chinoise, le policier, visage en sang et rictus douloureux, enfonce le canon de son 38 nickelé dans la bouche d'un gangster à terre et dévoré par les flammes !

Ce flic implacable, c'est Jackie Chan. Si ! Choix improbable ? Bien plus encore, une vraie révolution ! En jetant dans un univers en pleine déliquescence la star incontestée des meilleures productions familiales de Hong Kong, Kirk Wong transforme l'amuseur martial numéro un en une sorte de "Dirty Jackie", un être torturé entre son sens du devoir et le pourrissement inéluctable de la société. Ultra-réaliste (le scénario est signé par un flic de la police locale et s'inspire exclusivement de faits réels, voir interview ci-après), **Crime Story** retrouve l'énergie des grands polars des années 70, les meilleurs, et classe Kirk Wong comme un véritable héritier du William Friedkin de la grande époque, en détournant les schémas classiques du "B-Movie" pour signer caméra au poing un brûlot virulent et courageux, ancré (enfin) dans le réel. Rien de moins. Dans un Hong Kong où la technologie triomphante contraste avec des ruelles obscures et moisies, Wong transforme les jolies chorégraphies de Jackie en combats cruels, et offre enfin une alternative au polar chinois post-John Woo. Mais il ne s'arrêtera pas là. Tournant avec la même nervosité que celle des auteurs de polars "hard boiled" quand ils faisaient crépiter leur Underwood, il a depuis signé deux nouveaux opus majeurs, **Organised Crime and Triad Bureau** et **Rock n' roll Cop**, deux œuvres jusqu'auboutistes qui prolongent la thématique abordée avec **Crime Story** pour brosser un tableau absolument terrifiant de la lutte que se livrent flics et mafias. Une vraie descente aux enfers. Dans **Organised Crime and Triad Bureau**, une belle femme flic torture un suspect en l'agrippant par les couilles et en l'étouffant avec une serviette de bain humide ! Le film se conclura par une fusillade traumatisante, une tuerie tragique dans une des artères les plus fréquentées de Hong Kong. Historique. Dans **Rock n' roll Cop**, un flic de la colonie anglaise s'allie à son homologue de Chine pour démanteler le réseau d'un gangster à la sauvagerie hallucinante qui finira son odyssée à la frontière sino-hong kongaise, le crâne explosé devant une affiche de la police locale. Dans les bureaux des autorités britanniques, on pourra imaginer que quelques râteliers ont dû sévèrement grincer !
On n'y croyait plus, mais on dirait bien qu'une fois de plus l'avenir du polar nous vient de Hong Kong. Il n'y a pas de meilleure nouvelle !

■ **Julien CARBON** ■

Sidonis présente Jackie Chan dans une production **Golden Harvest** ***CRIME STORY*** (Hong Kong - 1993) avec Kent Cheng - K'o Shou-liang - Ng Wing-mei **photographie de** Leu Wai-keung & Arthur Wong **musique de** James Wong **scénario de** Kirk Wong & "Mr X" **produit par** Lam Choi & Leonard K.C. Ho **réalisé par** Kirk Wong

courant mars 1995 **1 h 40**

Aux frontières du réel

interview : KIRK WONG

GunMen, un épatant opus "Walshien" qui revisitait le polar chinois façon "roaring twenties", n'avait pas réussi à imposer Kirk Wong auprès du public français à cause d'une VF totalement inepte. Un scandale ! Les autres oeuvres du maître étaient donc logiquement restées inédites jusqu'à ce *Crime Story*, dont la sortie nous aura permis enfin de rencontrer Monsieur Wong, réalisateur majeur du cinéma hong kongais contemporain...

Comme beaucoup de réalisateurs de votre génération, vous avez fait vos études hors de Hong Kong...

Oui, en Angleterre. J'y étais parti pour étudier la mode, le stylisme, mais après quelques mois je me suis aperçu que ce n'était pas vraiment ma voie, et je me suis dirigé vers le costume de théâtre et la décoration scénique, qui correspondaient sans doute plus à mes inspirations. J'étais alors suffisamment naïf pour croire que personne n'oserait toucher à mon travail... Evidemment, j'ai très vite réalisé que les choses ne se passaient absolument pas de cette façon, et je me suis dit que pour avoir un contrôle total, il était indispensable que je passe à la mise en scène. J'ai alors intégré une nouvelle école, où j'ai pu étudier la réalisation cinéma et télévisuelle.

Vous avez réalisé des courts métrages à cette époque ?

Oh non ! J'aurais bien aimé, mais en fait ma préoccupation principale était surtout de trouver un job qui me permette de financer mes études ! Un jour, je me suis amené à l'université en annonçant fièrement à mes amis que j'avais enfin décroché un travail pour l'été dans un théâtre, ce qui était le rêve de tous les étudiants. En fait, j'étais "costumier" dans une boîte de strip-tease ! Je changeais les frusques des filles. Un boulot enrichissant en quelque sorte !

C'est cette difficulté à travailler en Angleterre qui vous a incité à rentrer à Hong Kong à la fin des années 70 ?

Non, parce que je n'étais pas venu en Angleterre dans l'intention de m'y installer, mais simplement pour y faire mes études. Mon



■ Kirk Wong sur le tournage d'*Organised Crime and Triad Bureau* ■

but était dès le départ de retourner vivre et travailler à Hong Kong. Et une semaine après mon retour, j'étais engagé à la télévision. Ce fut une expérience incroyable parce que la télé hong kongaise ne correspondait pas du tout à ce que j'avais imaginé. Quand je suis arrivé à la *TVB* (*la chaîne de télévision des Shaw Brothers*, NDR), j'étais un jeune type tout juste sorti de mon école anglaise, qui se retrouvait sans expérience propulsé au poste de réalisateur-producteur. Le premier jour, j'ai convoqué mon premier assistant, un homme charmant qui travaillait depuis des années dans la routine la plus confortable, et je lui ai demandé de me faire une liste de tous les objectifs dont nous disposions, de tout le matériel technique, afin de voir ce qu'on pourrait en tirer. Il m'a regardé avec des yeux ronds, parce que personne ne lui avait jamais demandé ça. J'ai compris qu'il allait falloir sacrément improviser !

La télévision de Hong Honk a été à cette époque une véritable pépinière de réalisateurs exceptionnels : Tsui Hark, Ching Siu-Tung, Ann Hui... Comment expliquez-vous cela ?

C'est une question de circonstances. Il y avait alors une concurrence sauvage entre les deux chaînes les plus importantes de Hong Kong. Ils étaient à la recherche permanente de nouveauté, de réalisateurs frais et différents. Ce qui fait que des gens comme Tsui Hark, Ching Siu-Tung ou moi pouvions faire pratiquement tout ce que nous voulions. Aujourd'hui, il serait impensable de modifier ne serait-ce qu'une ligne de dialogue, mais à l'époque, il m'est arrivé de changer presque intégralement les scripts que l'on me remettait, parce que je ne les trouvais pas satisfaisants. On partait souvent de situations très "cliché", mais pour les détourner et les rendre un peu plus intéressantes. Le fait qu'au fil des années les networks soient revenues à un cahier des charges extrêmement rigoureux explique sans doute le fait qu'il y ait aujourd'hui très peu de jeunes réalisateurs issus de la télévision, parce qu'ils ne peuvent pas s'y exprimer librement. Et je pense que tout le monde le regrette.

A propos de votre génération, on a beaucoup parlé de "Nouvelle Vague". Pensez-vous que le terme soit judicieux ?

A l'époque, peut-être, parce qu'aujourd'hui on commence un peu à dater pour revendiquer ce titre ! Mais oui, je pense que le terme est relativement exact. Vous savez, les films que nous faisions étaient très différents de la production générale, des films de la *Shaw Brothers* qui étaient le mètre étalon du cinéma de Hong Kong. J'ai beaucoup de respect pour les réalisateurs qui nous ont précédés. Les thèmes qu'ils abordaient étaient indéniablement très intéressants. Mais en grande majorité, ils travaillaient au sein des studios, surtout à la *Shaw Brothers*, et la structure même de ces compagnies les a amenés à développer les histoires souvent d'une manière assez uniforme. A l'opposé, la "Nouvelle Vague" tournait presque systématiquement en extérieurs, dans la rue, et bien sûr jamais en studio, simplement parce que nous n'en avions pas les moyens. C'était une sensation visuelle différente, qui a séduit le public, lequel attendait quelque chose de nouveau et était alors très réceptif à ces changements...

Votre premier film, *The Club*, était un polar. Vous avez gardé durant toute votre carrière une grande attirance pour le genre, de *GunMen* à *Crime Story*. D'où vient cet intérêt ?



■ Dans *Crime Story*, les gunfights descendent dans la rue pour coller à la réalité de Hong Kong ■



■ Des cascades toujours aussi spectaculaires pour l'élastique Jackie Chan, mais dans un contexte nettement moins rigolo que d'ordinaire (Crime Story) ■

C'est peut-être dû au fait que beaucoup de mes amis venaient de ce milieu justement. Des gangsters, des flics... (Rires). Automatiquement, on s'oriente toujours vers les choses les plus familières. On crée un personnage d'après une rencontre, on écoute ces histoires incroyables que l'on a envie de transcrire à l'écran. La conception de **The Club** a été passionnante à cet égard. C'est l'histoire d'un gangster qui travaille dans un club et connaît beaucoup de problèmes avec des gangs rivaux. Le tournage s'est étalé sur près de neuf mois, ce qui était incroyable parce le plan de tournage et ma vie étaient devenus indissociables. Je ne quittais plus le club. Il y avait de vrais gangsters dans mon film, des gens fascinants que je cotoyais tous les jours. Je me suis totalement immergé dans cet univers.

C'est ce qui vous a orienté vers des parti-pris toujours plus réalistes ?

Vous avez partiellement raison. Il est vrai qu'il y a une base réaliste dans mes films, mais c'est une base qui est toujours stylisée.

Votre film le plus connu en France est *GunMen*, un polar historique produit par Tsui Hark ? Comment est né le projet ?

Tout naturellement en fait. Tsui Hark et moi fréquentions les mêmes endroits, on se rencontrait régulièrement et c'est au fil des conversations que nous est venue l'idée d'un film se passant dans les années 30 à Shangaï. C'est Tsui Hark qui a proposé de faire une sorte d'"Incorruptibles de Shangaï" pour *Film Workshop*, sa compagnie. Je ne connaissais pas du tout la série télévisée, ce qui finalement a été bénéfique de mon point de vue car je ne tenais pas à être influencé.



■ L'inspecteur Wang Jung (Wu Hsing-kuo) arrive trop tard pour sauver sa fiancée Hou-yee (Carrie Ng), victime de la lutte entre flic et gangsters (Rock n' Roll Cop) ■

Tsui Hark a la réputation d'être un poducteur "dur" lors des tournages. Est-ce exact ?

Je ne dirais pas ça, parce qu'il est également très dur avec lui-même. C'est quelqu'un d'extrêmement créatif, qui monte souvent ses projets dans des conditions financières difficiles. On peut considérer qu'il est dur mais soyons clairs : la conception d'un film est quelque chose qui est de toute façon pénible. On ne peut honnêtement pas lui reprocher d'être exigeant.

A l'époque où vous avez tourné *GunMen*, les films de la *Film Workshop* de Tsui Hark représentaient la quintessence du cinéma de Hong Kong : *Le Syndicat du Crime* de John Woo, *Histoires de Fantômes Chinois* de Ching Siu-Tung, *Diary of a Big Man* de Chu Yuan, *GunMen*... On disait partout que les réalisateurs pouvaient travailler en toute indépendance et que le cinéma de Hong Kong vivait une nouvelle ère. Comment expliquez-vous qu'aujourd'hui Tsui Hark travaille seul, et qu'il y ait de moins en moins de réalisateurs impliqués dans ses projets ?

Je ne sais pas trop comment vous répondre... En fait, comme je vous l'ai dit, Tsui Hark a toujours beaucoup d'idées, et dans le cas des réalisateurs que vous avez cités, il se retrouvait face à des gens qui avaient une imagination très forte, qui avaient déjà construit leur propre univers. La difficulté ne venait pas du processus de production même, mais du fait qu'il s'agissait pour le réalisateur de travailler avec un producteur aussi créatif que lui. Dans mon cas, je sais que nous perdions beaucoup de temps en réunions, à confronter nos idées. Ce qui est à la fois totalement passionnant et indéniablement épuisant... C'est pour cela que nous avons décidé de nous quitter en bons termes, sans avoir l'envie de recommencer immédiatement l'expérience. C'est peut-être la raison...

La scène de *GunMen* où les protagonistes s'affrontent alors qu'ils sont en feu a gravé les mémoires. Avez-vous employé un story-board ?

■■■



■ Chan en situation très périlleuse dans les bas-fonds d'un navire (Crime Story) ■

Son nom est personne !

interview : "Mr X"

On ne peut pas vous dire son nom. Simplement parce que c'est un des secrets les mieux gardés de Hong Kong. Pour nous, il restera donc l'énigmatique "Mr X", flic de choc de la police anti-triades. Un héros modeste, qui joue chaque jour sa vie dans les rues de la colonie, un justicier de l'ombre bien décidé à briser la loi des gangs. Avec un tel curriculum, "Mr X" n'aurait jamais dû atterrir dans nos colonnes. Mais l'homme est aussi un fou de cinéma. Poussé par Kirk Wong, qui se régalait régulièrement du récit de ses incroyables aventures, il est donc devenu un scénariste brillant, composant des scripts déchirants qui ne sont que l'exacte transposition de son quotidien. Le tout en cachette de ses supérieurs hiérarchiques, qui verraient probablement d'un mauvais oeil son activité artistique "parallèle". Jackie Chan dans **Crime Story** ? Ne cherchez pas plus loin : c'est lui. Rencontre avec un homme remarquable...

Comment êtes-vous devenu scénariste ?

C'est Kirk Wong qui m'y a amené, me poussant à passer du rôle de consultant à celui d'auteur. C'est une expérience formidable parce que nous cherchons à montrer des choses que l'on n'avait jamais décrites réellement jusque là dans notre cinéma. La différence majeure entre les films que nous faisons avec Kirk et ceux de John Woo, par exemple, c'est que les œuvres de Woo sont entièrement fictionnelles, alors que notre travail est toujours un reflet direct de la réalité.

Justement, vue votre position, n'avez-vous jamais eu peur des sanctions que vous pourriez encourrir ? Avec les scènes d'interrogatoire notamment, vous décrivez la police sous un jour peu enviable...

Je crois que le public a le droit de savoir. Bien sûr nous mettons en avant dans ces films des situations extrêmes. Mais ces choses existent. Comment les autorités pourraient-elles nier ? Pour parler des interrogatoires, il est important de montrer comment ils se déroulent réellement. Comment ils déchirent les hommes, des deux côtés de la barrière. Quand nous usons de violence, nous nous détruisons intérieurement, parce que nous enfreignons la loi. C'est une situation très délicate.

Une situation semblable à celle d'un monde en guerre ?

Ce n'est pas exagéré. Vous savez comment ça se passe à Hong Kong ? Vous avez entendu parler des gunfights dans la rue ? Même dans un film comme **Crime Story**, il y a des moments où on ne peut représenter totalement la sauvagerie de la réalité. Il faudrait un budget encore plus énorme. Imaginez-vous confronté à des gangsters qui arrosent les rues au fusil d'assaut... Sachez que ce genre de situation n'est même pas exceptionnelle !

On découvre dans vos scripts qu'il existe une collaboration très étroite entre les polices de Chine populaire et de Hong Kong. Comment le public de Hong Kong a-t-il réagi à cette présentation des faits ?

Cette collaboration est monnaie courante. Nous travaillons régulièrement main dans la main avec la police de Chine populaire, certains d'entre nous passant la frontière pour régler des affaires et vice versa. Malheureusement, cette collaboration est rendue très difficile par le fait que la police de Hong Kong dépend du gouvernement britannique, qui fait souvent intervenir la politique dans les affaires de police. Je suis flic, comme mes collègues de Chine. Notre but est le même : arrêter les criminels, bien au-delà des histoires de politique. Et que faire quand un gangster tue à Canton et vient trouver un asile temporaire à Hong Kong ?

Lors de ces dernières années, le cinéma de Hong Kong a souvent glorifié les chefs de la mafia dans des biographies filmées ultra-complaisantes. Comment avez-vous réagi à ce phénomène ?

Je déteste ça. Et vous remarquerez que dans mes scripts, le criminel reçoit toujours ce qu'il mérite. Vous savez, on m'a proposé d'écrire un scénario sur le passé des triades, et je peux vous dire que je suis un expert sur le sujet ; c'est même la base de ma formation. Mais j'ai refusé, parce que je pense que quelque soit l'angle sous lequel on le traite, c'est toujours une glorification. Les triades ne sont plus uniquement le problème de Hong Kong, mais concernent désormais tous les endroits où s'installent les Chinois : Australie, Canada, même France. Mes scripts montrent des criminels "humains", mais il est hors de question de les glorifier.

■ Propos recueillis par Julien CARBON et Laurent COURTIAUD ■

■■■

Pas pour cette séquence, non. Et vous savez pourquoi ? Parce que je ne savais simplement pas jusqu'où j'allais pouvoir aller avec mes cascadeurs. Le coordinateur des cascades, qui est aujourd'hui l'un des plus cotés de Hong Kong, faisait là son premier boulot. La scène est aussi impressionnante parce qu'il était prêt à braver absolument tous les dangers. Je pense qu'aujourd'hui il refuserait d'aller aussi loin ! Le premier jour de tournage de cette séquence, je suis arrivé sur le plateau avec une idée précise de ce que je voulais, sans savoir si les cascadeurs pourraient effectuer ce que j'avais en tête. Il y a un temps extrêmement court durant lequel un cascadeur peut rester en flamme avec un minimum de protection et une exposition maximum à la chaleur. Je tenais à ce qu'on voit les visages et que les acteurs continuent à jouer en même temps. Ce premier jour, j'ai donc pris la température, comme on dit ! Et le lendemain, sachant jusqu'où on pouvait aller, j'ai demandé toujours plus. D'ailleurs, l'un des types en flammes n'est pas un cascadeur, mais un acteur qui n'avait évidemment aucune expérience de ce genre de manoeuvres. Je ne voulais pas de doublure pour lui. Il m'a donc demandé jusqu'où le feu allait monter sur lui. On l'a rassuré... Bon, le résultat est à l'écran ! Heureusement, il n'y a eu aucun blessé. Mais tous les participants ont juré de ne plus jamais recommencer !

Vous venez de tourner une trilogie autour des actions de la police de Hong Kong, dont *Crime Story* est le premier volet. Pensiez-vous dès le départ tourner trois films sur le sujet ?

Non, l'idée m'est venue progressivement, en partie à cause de ma rencontre avec "Mr X" (*voir interview*, NDR), un flic du Bureau anti-triades. J'étais passionné par ce qu'il me racontait, mais dans un premier temps, je



■ *La brigate anti-triades en action dans les rues de Hong Kong : l'équipée sauvage ? (Crime Story)* ■

l'ai présenté à John Woo. J'ai appelé John quelques mois plus tard pour lui demander comment les choses évoluaient. Il tenait absolument à écrire le scénario d'**A toute Epreuve** tout seul, alors qu'il avait sous la main un témoignage absolument sensationnel sur la façon dont travaille réellement la police de Hong Kong. Du coup, j'ai appelé "Mr X" en lui proposant de travailler sur un script s'articulant autour des événements qu'il m'avait relatés lors de notre rencontre.

Pour beaucoup de fans, le contre-emploi de Jackie Chan dans *Crime Story* a été une grande surprise. Pensiez-vous déjà à lui au stade de l'écriture ?

Non. J'étais parti avec l'idée d'un film à petit budget qui ne dépasserait pas le million de dollars. J'avais déjà contacté un acteur qui s'est rapidement désisté. Puis j'ai demandé à Jet Lee s'il était intéressé, mais après le succès de la série en costumes **Once upon a Time in China**, il ne pensait pas que jouer dans un film contemporain lui conviendrait. Finalement, alors que je commençais à désespérer, je croise Jackie Chan. Je lui dis : "Bon Jackie, veux-tu jouer le rôle principal dans mon nouveau film ?". Comme je n'avais pas encore de scénario définitif, j'ajoute : "Ton personnage est un héros, un flic qui va devoir batailler dans une scène d'un bout à l'autre de Hong Kong, en combattant une centaine de malfrats". Il n'a même pas eu une second

d'hésitation et m'a répondu immédiatement : "C'est un super script. je le fais tout de suite" ! C'est la pure vérité...

Le fait de travailler avec lui vous a-t-il amené à devoir changer certains éléments du scénario ?

En aucune façon. L'histoire est exactement semblable à mon scénario original. La seule différence avec le projet originel tient bien sûr au budget, qui a décuplé après sa signature. Pour le reste, rien n'a changé.

Comment avez-vous travaillé les nombreuses scènes d'action ? De façon générale, Jackie Chan en a un contrôle quasi-total dans les films où il apparaît...

Les choses ont été claires tout de suite, parce qu'il n'était pas question pour moi de réaliser de l'action "à la Jackie Chan" : d'abord c'est un style qui m'est étranger, ensuite cela n'aurait rien signifié dans le contexte de cette histoire. Je ne voulais pas de Jackie rigolo dans des combats semi-comiques. Nous en avons donc discuté. Je lui ai expliqué qu'en envisageant les scènes d'action sous un angle différent, il changerait son image, il pourrait aller plus loin. Et je pense qu'à ce stade de sa carrière, Jackie avait l'envie d'expérimenter quelque chose de nouveau. J'ai ajouté qu'à mon avis beaucoup de gens avaient depuis longtemps le désir de le voir dans un rôle plus sérieux, plus mature, et c'est un point sur lequel il a été tout à fait d'accord.

L'idée de faire *Organised Crime and Triad Bureau*, le deuxième volet de la trilogie, est-elle née durant le tournage de ce premier chapitre ?

Absolument. Pendant le tournage de **Crime Story**, je marchais dans la rue en pensant déjà aux repérages du film suivant. Je voulais Danny Lee, le flic dans **The Killer** de John Woo, pour le rôle principal et il a accepté, me proposant même de le produire.

Dans ce deuxième opus, il y a cette scène du gunfight final hallucinant qui traverse tout le quartier de Wanchaï (*ce qui correspondrait en France à une scène d'action montrant une scène de fusillade sur les Champs-Elysées !* NDR). **Comment le tournage d'une telle séquence est-elle possible ?**

Je vous rassure, c'est impossible ! Mais nous avons eu de la chance. Danny Lee est en effet très ami avec les pontes de la police de Hong Kong, ce qui nous a permis d'obtenir leur collaboration sur de nombreuses scènes du film, ainsi que la possibilité de tourner en plein Wanchaï. Evidemment, nous n'avions pas d'autorisation officielle, mais les flics en patrouille, s'ils nous arrêtaient de temps en temps, fermaient généralement les yeux. Nous avons donc tourné la scène en plusieurs semaines, tous les dimanches. Un défi !

Vous montrez dans vos trois films une image de la police régulièrement négative, notamment avec quelques interrogatoires proches de la torture. Comment avez-vous pu obtenir malgré cela la coopération des autorités ?

On ne leur a rien dit ! On ne leur a jamais parlé de ce genre de séquences. Et puis c'est un fait. Ils peuvent être furieux, c'est la réalité, ces choses-là arrivent tous les jours. Comment peut-on refuser d'accepter quelque chose qu'on a fait en toute connaissance de cause ? Il n'y a aucune intention maligne derrière tout ça. Simplement la volonté de décrire la situation telle qu'elle est. Sans concession...

■ Propos recueillis par **Julien CARBON** et **Laurent COURTIAUD** ■



■ *L'inspecteur Chan interroge un suspect : difficile de se défiler (**Crime Story**)* ■



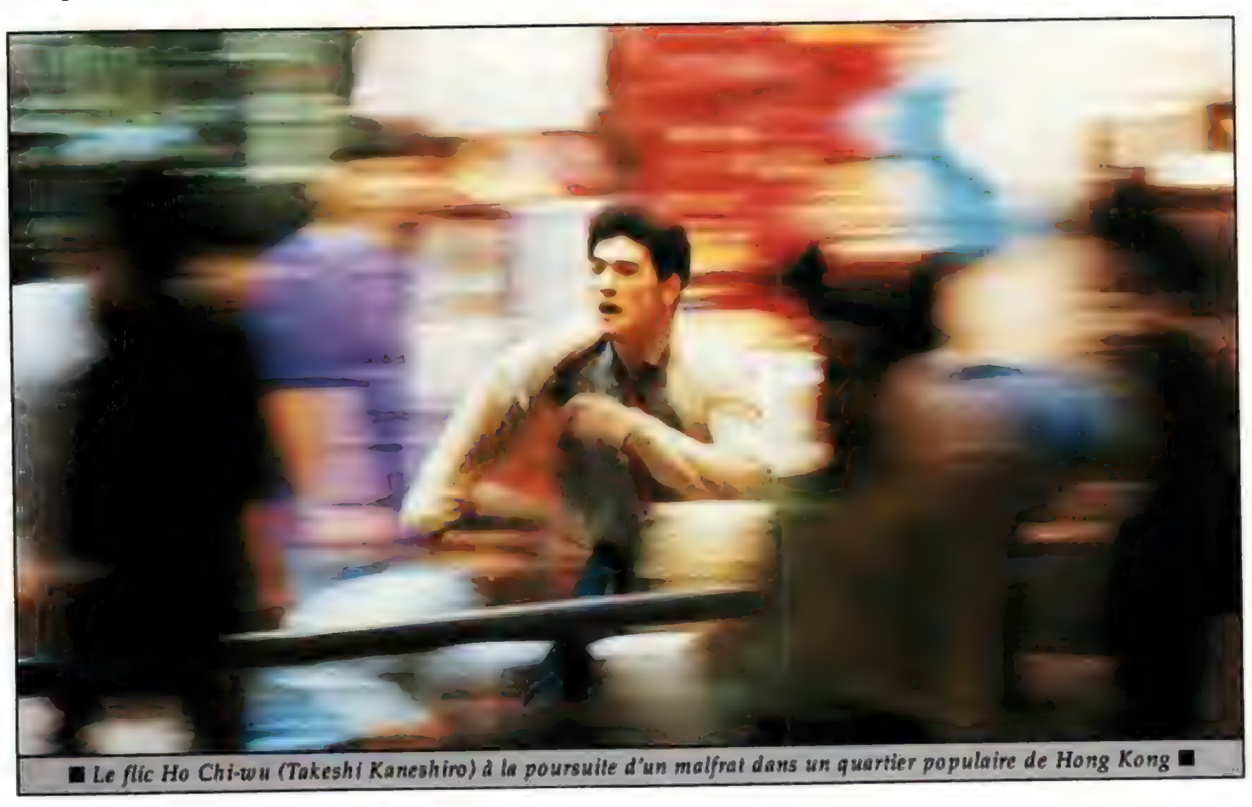
■ *Jackie à fond de cale, au bord de la mort : l'idole brisée (**Crime Story**)* ■



■ *L'inspecteur Hung (l'excellent Kent Cheng), flic pragmatique pour interrogatoire en douceur (**Crime Story**)* ■

CHUNGKING EXPRESS

Alors que ses premiers films, le polar déviant *As Tears go by* et cette *Fureur de Vivre* made in Hong Kong qu'est *Days of Being Wild*, tardent à sortir en France, Wong Kar-Wai perce brusquement avec *Chungking Express*. Un film de Hong Kong pas comme les autres, un film d'une spontanéité inouïe, d'une vivacité sans pareil, d'une énergie féroce, pompée dans les rues de l'enclave britannique, celles effervescentes, encombrées, bruyantes et odorantes de Tsim Sha Tsui à Kowloon...



■ *Le flic Ho Chi-wu (Takeshi Kaneshiro) à la poursuite d'un malfrat dans un quartier populaire de Hong Kong* ■

à toute allure

Tourné parallèlement à la fresque historique **Ashes of Time**, le soir, au tac au tac, sans contrainte aucune, **Chungking Express** se divise en deux parties à peu près égales. La première prend pour protagoniste une femme énigmatique. Perruque blonde et lunettes noires, elle trafique de l'héroïne en compagnie de passeurs indiens. Coup dur : la marchandise se volatilise ! Après un sanglant réglement de compte, elle erre dans les rues de Hong Kong et rencontre un jeune flic déprimé par une déception amoureuse. Le deuxième segment de **Chungking Express** prend pour cadre le Soho de Hong Kong, un fast-food familial où le policier Matricule 663 effectue des poses régulières. La nouvelle serveuse, Faye, tombe instantanément amoureuse de lui et, en douce, utilise ses clefs pour fureter dans son appartement, un capharnaüm qu'elle arrange à sa manière...

Deux histoires à priori anodines, deux histoires racontées à une vitesse supersonique, mais sans la moindre hystérie. Deux histoires qui permettent à Wong Kar-Wai toutes les pirouettes visuelles, toutes les audaces techniques. Sans restriction narrative, sans carcan scénaristique. **Chungking Express** fonctionne en totale liberté, en roue libre, rythmé par le très souvent repris "California dreaming" des Mamas et Papas, et l'entêtant "What a difference a day makes"... Le hasard et l'ironie du sort modèlent **Chungking Express**, lui confèrent cette authenticité unique, ce sentiment inimitable que tout le film est filmé en une seule prise, en continuité. Regarder **Chungking Express**, c'est avoir le sentiment de cotoyer ses personnages, de les sentir, de sentir l'odeur âcre et parfois écœurante des rues les plus populaires de Hong Kong. Porté par une imagination faite de maîtrise technique et d'improvisation, Wong Kar-Wai renoue avec l'essence même du cinéma : le mouvement. Mouvements rotatifs, de haut en bas, de gauche à droite qui emportent tout sur leur passage. Des mouvements tantôt frénétiques, tantôt langoureux, calqués sur la silhouette de cette trafiquante en trench-coat, sur les ondulations hypnotiques de cette serveuse rêvant éveillée de Californie. Deux personnages, deux comédiennes belles à mourir pour un film qui se visionne aussi intensément que les sentiments qu'il met en scène sont forts. Une expérience unique dans les annales du cinéma et le sentiment d'avoir assisté à une tranche de vie tellement ordinaire qu'elle en devient extraordinaire.

■ Marc TOULLEC ■

ARP/UGC présente *CHUNGKING EXPRESS* (Hong Kong - 1994) avec Brigitte Lin Ching-Hsia - Takeshi Kaneshiro - Tony Leung - Faye Wang - Valerie Chow **photographie** de Christopher Doyle & Law Wai-Keung **musique originale de** Frankie Chan & Roel A. Garcia **produit par** Chan Yi-Kan **écrit et réalisé** par Wong Kar-Wai

22 mars 1995 **1 h 37**

interview : Wong KAR-WAI

Enfant terrible du jeune cinéma de Hong Kong, Wong Kar-Waï manie avec autant d'aisance les budgets mirobolants de ses fresques historiques "intimistes" (!) que les tournages éclair de ses petits films largement improvisés. Solitaire, timide, souvent caché derrière des lunettes noires à monture années 60, il aime pourtant parler de ses acteurs, de ses idées, de ses projets. Et il parle comme il filme : avec génie et roublardise !

Chungking Express a été tourné très vite, pendant une interruption du tournage plus long des _Cendres du Temps_. Quand en avez-vous eu l'idée en fait ?

C'est une longue histoire ! Le tournage des **Cendres du Temps** a duré plus de deux ans. C'était un film en costumes très long à réaliser. Il fallait que je m'occupe de tout : la production, les décors... J'ai fini le tournage en mai et le film devait être présenté au festival de Venise en août. En attendant la post-production, l'idée a germé de tourner **Chungking Express**. Je voulais mettre plus de créativité en jeu, faire un film plus facile, avec une histoire simple. En fait, j'avais déjà eu des bribes d'idées et je voulais en tirer trois histoires.

Chungking Express est un film très rapide, plein d'énergie. Pensez-vous qu'il en aurait été autrement s'il avait été tourné après que _Les Cendres du Temps_ soit terminé ?

Je crois que les deux films sont indissociables. Le tournage des **Cendres du Temps** m'a réellement épuisé. Réaliser **Chungking Express**, c'était une manière pour moi de prendre des vacances !

Vous semblez avoir une prédilection pour les univers urbains. N'était-ce pas aussi une manière pour vous de vous replonger dans un contexte plus familier ?

Contrairement aux **Cendres du Temps** qui encore une fois demandait une grande préparation, **Chungking Express** m'a permis de revenir à une plus grande spontanéité. Chaque ruelle, chaque quartier de la ville peut être une nouvelle source d'inspiration.

Y-a-t-il eu beaucoup d'improvisation durant le tournage ?

Quasiment tout le film est improvisé. J'avais eu ces idées de départ bien avant le tournage et je les avais gardées dans un coin. Je suis donc parti de là pour improviser au maximum. En fait, j'écrivais la nuit et tournais le jour. C'est pour cette raison que je n'ai jamais pu caser ma troisième histoire puisqu'en fait, je me suis aperçu en cours de route que les deux premières étaient déjà trop longues ! Je l'ai donc tout simplement supprimée.

Quel en était le sujet ?

C'est celui du film que je développe en ce moment et qui s'appelle **Fallen Angel**...

On a dit qu'il s'agissait d'une suite de votre premier film _As Tears Go by_...

C'est ce que les gens attendent en fait ! Mais j'ai réalisé **As Tears Go by** il y a déjà sept ans et j'ai beaucoup changé. Je pense donc que je m'en éloignerai beaucoup...

Il semble que la voix-off soit devenue pour vous une sorte de marque de fabrique, un outil indispensable...

Dans **Les Cendres du Temps**, les voix-off sont comme une figure de style. Mais dans **Chungking Express**, c'est un autre aspect qui m'intéressait. Les personnages étant tous très solitaires, ce procédé m'a permis de leur créer un monologue intérieur. Ce sont des gens qui se parlent beaucoup à eux-mêmes.

Mais c'est un effet que vous utilisez presque dans tous vos films, à l'exception d'_As Tears Go by_...

La voix-off n'est pas un effet très prisé. Il s'apparente trop souvent au cinéma d'art et d'essai qui n'est pas apprécié à Hong Kong. Mais à chaque fois, il me semble y avoir une bonne raison de l'utiliser. Dans **Days of Being Wild** par exemple, cela créait un lien entre les personnages. Pour **Les Cendres du Temps**, c'est différent. Le film est tiré d'une œuvre littéraire et je voulais que l'on puisse le ressentir, que la bande son puisse, à la limite, se passer des images. Mais c'est principalement cet effet d'isolement, de solitude qui m'intéresse.

Vous avez une prédilection pour les cafés, les fast-food, ces endroits conviviaux...

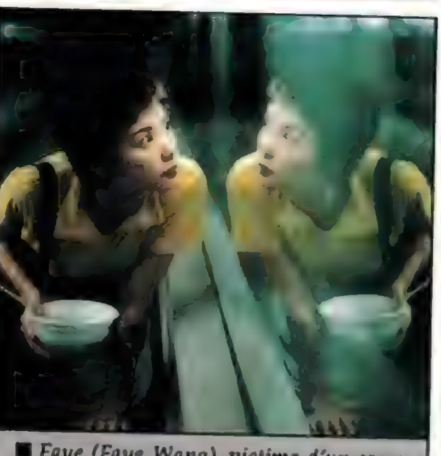
J'aime beaucoup écrire dans les cafés. J'y trouve mes idées, mon inspiration. J'ai remarqué qu'on rencontre de plus en plus les autres dans les cafés. On s'y voit pour parler et puis on rentre chez soi, chacun de son côté, dans l'intimité du foyer. En fait, je considère que mes personnages viennent au second plan. Mon rêve serait de pouvoir garder le même lieu pour mes autres films. A chaque fois, de nouveaux personnages viendraient s'y retrouver. De plus, à Hong Kong les choses bougent très vite. Je suis retourné recemment près du petit fast-food de **Chungking Express** et l'endroit a déjà totalement changé. Du coup, cela m'a donné une nouvelle idée et j'ai bien l'intention de retourner filmer cet endroit.



■ *Brigitte Lin Chin-hsia, interprète d'une femme sans nom bien énigmatique* ■



■ *Le matricule 663 (Tony Leung) : un moment de repos dans son fast food favori* ■



■ *Faye (Faye Wang), victime d'un coup de foudre pour le matricule 663* ■

L'influence du cinéma européen semble de plus en plus présente dans votre cinéma. On retrouve souvent la marque de Godard ou Carax. Pensez-vous poursuivre dans cette voie ?

Le monde est de plus en plus petit, les différences culturelles s'amenuisent peu à peu. Lorsque je me déplace dans des pays étrangers aujourd'hui, je ne suis même plus dépaysé. J'ai souvent l'impression d'avoir déjà vu tel ou tel endroit simplement parce qu'il me rappelle un film...

Cela vous ennuie-t-il qu'on vous parle systématiquement d'influences, ou bien vous reconnaissez-vous plûtot dans cette génération de cinéastes-cinéphiles ?

Cela ne me dérange pas du tout. On a récemment comparé mes films à ceux de Quentin Tarantino. Ce n'est pas un problème pour moi. Je pense qu'on fait partie d'une même génération qui a subi les mêmes influences. On a tous appris le cinéma en regardant des films. Je n'ai personnellement pas fait d'école de cinéma. C'est donc normal qu'on ait les mêmes influences quelque part, même si nos cinémas sont profondément differents.

Toutes les stars de Hong Kong savent qu'ils trouvent chez vous les rôles les plus intéressants. Vous vous êtes ainsi créé une sorte de famille qui tournera avec vous quoi qu'il arrive. Vos rapports avec ces acteurs ont-ils changé au fil des films ?

Je me suis justement fait cette réflexion. Peut-être que j'emploie trop souvent les mêmes acteurs. C'est pour ça que je compte travailler de plus en plus avec des gens que je ne connais pas. Notamment sur mon nouveau projet.

Nous attendions beaucoup de vous voir un jour tourner avec la grande Lin Ching Hsia. C'est chose faite puisqu'elle est à la fois présente dans _Les Cendres du Temps_ et _Chungking Express_ où vous la rendez méconnaissable, cachée sous une perruque et des lunettes noires. Aimez-vous camoufler ainsi vos stars ?

J'aime l'idée de casser le stéréotype que les acteurs représentent. C'est une manière, je crois, de faire ressortir ce qu'ils ont à l'intérieur. En ce qui concerne Lin Ching Hsia, c'est une actrice qui a tourné plus de cent films. Donc, on a déjà vu son visage sous tous les angles. Le fait de le cacher m'a permis de rendre le personnage moins prévisible. C'est un choc de la voir ainsi déguisée en trafiquante de drogue ! J'aime beaucoup les uniformes. C'est pour cela qu'il y a souvent des policiers dans mes films. En fait, j'ai voulu créer une sorte d'uniforme pour le personnage de Lin Ching Hsia.

On a l'impression que la musique, et en particulier le morceau "California dreaming", a un vrai rôle dans l'histoire de _Chungking Express_...

"California dreaming" et "What difference a day makes" sont des chansons que j'écoute souvent chez moi. Je voulais les mettre dans le film en effet, mais quand j'ai commencé à tourner, j'ai vu qu'en face du fast-food où nous tournions il y avait un restaurant qui s'appellait California. J'ai donc brodé là-dessus en improvisant.

Pensez-vous avoir changé après la longue et difficile expérience du tournage des _Cendres du Temps_ ?

Oui. Je pense avoir beaucoup évolué. Cela se voit dans **Chungking Express**. Mes personnages y sont toujours très solitaires mais ils le vivent mieux et en retirent même des satisfactions. Je vois les choses de manière plus positive aujourd'hui.

■ Propos recueillis par Julien CARBON et David MARTINEZ et traduits par Caroline TRAN ■

Va Mourire

Un jeune réalisateur... Un premier film... Une production française... Une histoire de jeunes... Bon, ça va, on connaît la rengaine ! Sauf que le tout premier plan de *Va Mourire* balaye violemment les idées préconçues, et que le reste du film s'emploie à affirmer avec une énergie décoiffante une identité en marge de la production ronronnante française. C'est bien plus qu'un exploit : une envie pressante !

Co-fondateur puis rédacteur en chef de *Starfix*, à la tête du "Journal du Cinéma" sur *Canal +* et conseiller à la programmation cinéma sur cette même chaîne, Nicolas Boukhrief a beaucoup donné pour le septième art côté coulisses. Ceux qui ont en mémoire ses articles pour *Starfix* se souviendront d'un critique engagé, virulent, au discours parfois radical, qui aimait autant défendre une certaine idée du cinéma qu'en descendre une autre. Que **Va Mourire**, son premier film en tant que réalisateur, dégage la même agressivité, qu'il donne l'impression d'exister aussi comme un manifeste n'est donc en soi pas une surprise. Mais que ce "film sur le Sud" dépasse le triste retour en arrière, oublie le nombrilisme sinistre de ce genre de concentré de sujet à la française et s'emmanche dangereusement dans une fiction rocambolesque pour éviter les travers souvent terrifiants du filmdocu, c'est carrément une profession de foi en faveur du cinéma qu'on aime et défend. En traçant ce portrait sans concession de trois "cacous", l'équivalent méditerranéen du loubard, Nicolas Boukhrief s'éloigne par le biais de la fiction de la réalité pour mieux délivrer ses vérités.

On peut s'appeler Marcel, Raoul et Yoyo, glandeurs trentenaires vivant de menus larcins et du RMI, et être des potes inséparables, irrésistiblement drôles et complices. On peut jouer les "intouchables" dans ce gigantesque parc d'attraction qu'est la Côte d'Azur, où le touriste fait office de pigeon à plumer et où les cochonnes sur le départ sont bonnes à tirer, et être un faux tendre, c'est-à-dire un vrai salaud irresponsable, envers sa femme et son enfant. On peut croquer à pleines dents cette vie ludique, faite également de farniente, de soleil et de discussions autour d'un pastis, et se réveiller avec la gueule de bois et l'angoisse du vide au lever du jour, alors que le 31 août signe la fin de la saison. On peut inspirer la sympathie, brûler de vivre, se bâtir un idéal de "bien être", et découvrir le côté misérable de cette existence. On peut s'accrocher à un fantasme en la personne de Madeleine, rêver de refaire sa vie ailleurs avec elle, et se retrouver le nez plein de cocaïne en train de plomber le dealer local un soir de foot...

On l'aura compris, cette histoire d'engrenage de la violence et de rêves brisés (ceci pour le film de genre) soutient parfois brillamment, parfois laborieusement, une mise à poil, au propre comme au figuré, des personnages (ceci pour le film d'auteur). Le réalisateur tire de cette observation caméra à l'épaule (en contact charnel avec les acteurs, jusqu'à l'écœurement) une morale ouverte à la fois sur le devoir de profiter de la vie et l'erreur d'en profiter dans le mensonge. On pourra évidemment reprocher à Boukhrief d'avoir fait un film sur la misogynie qui, par manque d'acuité, flirte avec le film misogyne, mais c'est là le revers de la médaille quand on a si bien su percer les profondes contradictions dont se repaissent, pour le meilleur et pour le pire, les cacous. Jamais "prise de tête" car constamment concerné par une véritable envie de cinéma, **Va Mourire** a valeur d'expérience, chose rare dans la production actuelle. Comme d'entamer naïvement une discussion avec un pilier de bistrot qui vous ferait marrer en philosophant sur le sens de la vie, vous arracherait un rire coupable avec une bonne vanne sur les pédés, et vous glacerait les sangs quelques verres plus tard en beuglant "les bougnoules dehors !". Situation inconfortable, comme le film qui offre néanmoins in extremis à la créature (le cacou) la liberté de se révolter contre son créateur (le réalisateur), manière de dire : "Je suis insaisissable". Un dernier plan d'un humanisme bouleversant.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Rezo Films présente Marc Duret - Jules Nassah - Roland Marchisio dans ***VA MOURIRE*** (France - 1994) avec Florence Madec - George Blaness - Jacky Pinelli **photographie de** Jean-Max Bernard **produit par** Béatrice Caufman & Jean-Michel Rey **écrit et réalisé par** Nicolas Boukhrief

25 janvier 1995 **1 h 30**

interview

Nicolas BOUKHRIEF

Tu as passé les vingt premières années de ta vie dans le Sud. Étais-tu un cacou ?

Oui, à 14/15 ans, mais ça m'a passé car c'est également l'âge où j'ai découvert le cinéma. J'ai donc eu très vite d'autres préoccupations. Dans Va Mourire, il y a des trucs autobiographiques, rapport à des potes de l'époque, à des situations... En fait, j'ai tourné mon premier film dans le Sud parce que je crois qu'on ne parle bien que de ce qu'on connaît. J'ai grandi dans le Sud. J'ai beau être à Paris depuis une dizaine d'années, ce n'est pas encore ça...

***Va Mourire* a ceci de particulier qu'il porte un regard précis, presque documentaire sur ses personnages, mais dans le cadre d'une fiction très écrite. Peut-on y voir une réaction, une prise de position vis-à-vis de la "jeune production française" ?**

Ce qui est sûr, c'est que je ne voulais pas faire un film réaliste à la française, l'horreur absolue ! Je voulais faire mon truc pour pouvoir dire ensuite : "c'est peut-être réussi, c'est peut-être raté, mais au moins ça ne ressemble pas à ça !". Je désirais faire un film sur le Sud, et il ne fallait pas qu'il soit réaliste, mais au contraire très "du Sud". Quand tu prends un Spike Lee, c'est très "New York", quand tu prends un Scorsese, c'est très "italo-américain", et ça n'empêche pas ces films d'être ouverts, donc



■ *Marcel (Jules Nassah), Raoul (Roland Marchisio) et Yoyo (Marc Duret) : trois cacous au bout du rouleau* ■

accessibles à un large public. En jouant à fond la carte du Sud, je voulais faire un film plus large, plus ouvert au public. Ceci dit, **Va Mourire** ne se positionne pas contre les films réalistes à la française, mais c'est normal de ressentir ça parce que je l'ai tourné un peu à la façon des films que j'aime, c'est-à-dire des séries B américaines, avec peu d'argent, à mi-chemin entre le film de genre et le film d'auteur, comme **Assaut** et **Prince des Ténèbres** de John Carpenter ou **Bad Lieutenant** d'Abel Ferrara...

Tu as donc choisi de tourner sans réel confort de production...

Oui, parce que c'est génial de faire de la série B. Il faut insister là-dessus : si tu veux faire un premier film en France, il ne faut jamais écrire un gros budget parce que ça coince, ou alors on te file des stars et tu es débordé. Plus ton budget est bas, plus tu es libre. Tu n'as pas d'argent, donc tu trouves des idées, et si tu te débrouilles bien, les idées sont plus intéressantes que l'argent que tu aurais eu pour obtenir deux cents figurants. Vraiment, j'adore ce système, avoir une équipe de trente personnes que tu connais toutes, qui sont à fond pour le film justement parce qu'il y a un contact humain. Quand tu as une équipe de 150 personnes, tu ne connais ni leur nom ni leur gueule, et ça devient un travail d'entreprise. Je suppose que c'est logique quand on s'appelle Stanley Kubrick, mais bon... Un tournage comme celui de **Va Mourire** permet des réactions inattendues, comme la présence à l'écran de membres de l'équipe technique qui, malgré des réticences initiales, acceptent de se raser la tête pour jouer des skinheads ! Cela crée vraiment une dynamique de groupe incroyable !

Comment as-tu choisi les interprètes de tes trois cacous ?

J'ai fait le casting à Paris. Le seul impératif était de trouver des acteurs qui aient vraiment l'accent méditerranéen, et pas des mecs qui joueraient "avé" l'accent. Il fallait des acteurs qui comprennent d'emblée, parce qu'ils sont nés dans le Sud, l'attitude physique des personnages, leur violence, leur ambiguïté.

Comment ont-ils réagi à la première lecture des dialogues ?

Ils étaient comme des fous ! Il faut savoir que les acteurs du Sud sont obligés de perdre leur accent quand ils montent à Paris. Ils se coupent de leurs racines. On leur demande de ne pas être du Sud, mais intemporels, "ailleurs". On a beaucoup perdu le goût de l'accent. Dans le cinéma d'avant-guerre et même après, un second rôle qui avait l'accent ne posait pas de problème, il existait dans cette logique, et Raimu pouvait être star. Aujourd'hui, c'est fini, il faut avoir l'accent français parfait. Pour mes acteurs, c'était donc comme un retour aux sources : ça leur permettait de jouer avec toute leur technique et en même temps de renouer avec un truc d'eux-mêmes qu'ils avaient été obligés de censurer. C'est pourquoi pendant le tournage ils étaient si bien dans leur peau, si à l'aise, et ça se sent à l'écran. D'ailleurs, il y a un truc marrant qui m'a vachement surpris. Quand on pisse et qu'on est gêné, il y a toujours trois ou quatre secondes d'attente. Quand Marcel se lève au tout début du film pour pisser dans la mer, il était tellement à l'aise qu'il a fait ça normalement, sans temps d'arrêt !

Tes trois cacous donnent l'impression d'agir comme dans un gigantesque Club Med, entre nausée et bandaison...

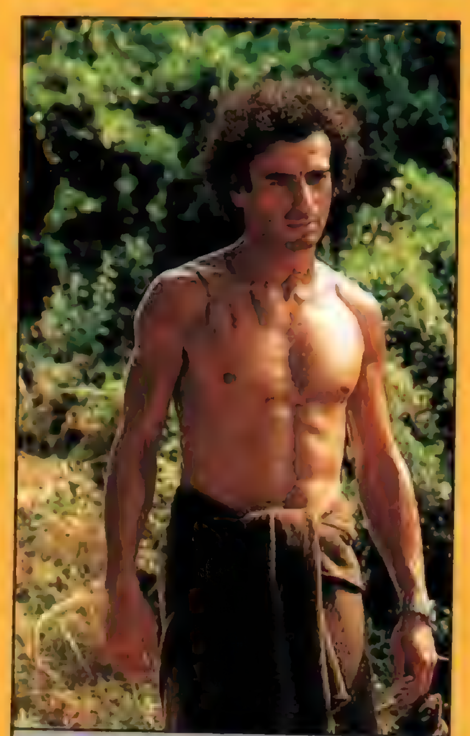
Oui, parce que la Côte d'Azur est vraiment un drôle d'endroit : les corps sont libres, la chair est omniprésente, c'est extrêmement sensuel, plus agréable que le Nord en tout cas. Mais en même temps, c'est une région très dure où les méditerranéens sont obligés de servir le touriste. C'est très humiliant pour eux et ils deviennent un peu amers. Ils vont faire le larbin, puis ils vont cracher dans la soupe après avoir encaissé l'addition. C'est un rapport très ambigu au travail qu'ils font. Evidemment, ce que je dis là ne s'adresse pas à tout le monde, mais dans l'ensemble, le touriste qui vient en saison est vraiment considéré comme une vache à lait. J'ai été plagiste, je sais comment on parle des touristes et ce n'est pas bien...

C'est une extension du racisme ambiant, non ?

Absolument. Le Sud, c'est quand même une région extrêmement xénophobe ; c'est là où le Front National est monté le plus tôt. Et ça va plus loin encore : on a fait une projection de **Va Mourire** à Antibes qui s'est très mal passée, et à la fin du film une fille vient me voir et me lance : "C'est comme ça que vous voyez Antibes ?". Elle ne m'a pas demandé si c'était comme ça que je voyais le Sud, la Côte d'Azur - parce que le Sud il y en a plusieurs en France, de Toulouse à Nice. Non, **Va Mourire** se passe à Antibes, et ils sont trop fiers de leur ville pour accepter le film. L'action se serait déroulée à Cannes ou à Nice, il y aurait déjà moins de problèmes, parce qu'à Cannes "c'est tous des pédés et des cheiks arabes", et parce que Nice "c'est crade, c'est une grande ville qui pue". Mais Antibes, c'est Antibes ! Il faut préciser que **Va Mourire** parle essentiellement du sous-prolétariat et que, par exemple, ça n'intéressait pas la mairie d'Antibes. Donc ils ne nous ont pas aidés, ils ne nous ont pas mis de bâtons dans les roues non plus, mais bon, ils auraient quand même préféré qu'on fasse **L'Année des Méduses** ! D'autre part, il y a une violence dans le film qui a été très fortement ressentie dans le Sud : dire qu'on casse du pédé là-bas est impossible. Pourtant, le fait divers dont je me suis inspiré pour la scène est nettement plus destroy : les mecs ont arrosé la victime d'essence et lui ont foutu le feu. La vérité est ultra-violente dans le Sud, et les gens qui y vivent toute l'année ne veulent pas voir cette violence. Les citadins ne peuvent nier que la ville est sordide. Si tu fais un film sur Pigalle, ceux qui connaissent ont le choix de ne pas aller le voir, mais s'ils vont le voir, ils ne diront jamais que Pigalle n'est pas comme ça. Ils diront que c'est plus ou moins juste, mais que ça reste Pigalle. Dans le Sud, **Va Mourire**, c'est tout ce que les méditerranéens ne veulent pas voir...



■ *Un casse dans un bar louche qui tournera au massacre malgré la retransmission d'un match de foot à la télé, synonyme dans le Sud de trêve !* ■



■ *Marcel, le fils de harkis au corps libre et à l'esprit prisonnier des contradictions* ■



■ *Une empoignade bestiale sous le soleil méditerranéen, ou quand la violence du Sud autorise les coups interdits* ■

Tes cacous n'ont aucun respect pour les femmes, et j'ai envie de te dire que *Va Mourire* non plus...

Oui, c'est la théorie du film. Bien que je les trouve sympathiques entre eux, Marcel, Yoyo et Raoul sont des personnages limites. Et finalement, lors des projections, les plus belles réactions qu'on a eues sont celles de femmes, à Bastia notamment, qui nous ont confié qu'enfin on filmait les "cacous", leurs hommes, tels qu'il sont et non comme les petits Rambo qu'ils croient être : en fait, ils n'arrivent pas à bander avec la fille qu'ils aiment mais se tirent des putes, les femmes n'existent pas pour eux, ils ont une maman omniprésente chez qui ils vont bouffer tous les dimanches... Les femmes du Sud étaient heureuses de voir cette vérité rétablie. J'exagère un peu, mais c'est quand même "toutes des putes sauf ma mère" ! C'est pourquoi j'ai filmé Madeleine comme un fantôme, parfois de dos, la poussant au bord du cadre. Madeleine existe évidemment dans la fiction, mais pas pour les "cacous" qui voient en elle l'incarnation à la fois de la maman et de la putain. Ils fantasment à mort, ils rêvent tous de partir avec elle... Mais Madeleine, qui est-elle vraiment, ce n'est pas le débat de **Va Mourire**, c'est un autre film.

Niveau musique, vu le discours de ton film, pourquoi avoir employé Iggy Pop plutôt qu'IAM par exemple ?

Je suis groupie depuis toujours d'Iggy Pop. J'aime beaucoup IAM, mais je les ai découverts quand je commençais à faire le film, et cela aurait presque fait un peu mode. De plus les trois personnages sont plus rock que rap. Si j'avais pris trois mecs plus jeunes, à Marseille, c'était rap. Mais là, ils sont un peu fossilisés, un peu Elvis, décalés. Je trouve Iggy Pop beaucoup plus violent qu'IAM, dans l'énergie du bonhomme sur scène par exemple, et je voulais que le film se déroule sur un fond constant de violence. J'étais plus à l'aise en tournant le film avec l'énergie de vie brutale d'Iggy Pop, qu'avec IAM que je trouve formidable, mais plus social.

Tu te sens prêt à tenter l'expérience du deuxième film ?

Je pars en production avec *Canal +*, et je vais donc m'arrêter pendant deux ans. Mais j'ai quand même envie de faire un film sauvage, de tourner les week-end. J'avais bien aimé le parti-pris de Lars Von Trier avec **Epidemic** qui disait : j'ai fait mon premier film comme ça, mais pourquoi le second serait-il plus cher, avec une histoire plus compliquée... Si je fais trois films dans ma vie c'est bien, si j'en fais vingt-cinq c'est bien aussi, mais je n'ai pas envie de devenir cinéaste uniquement pour pouvoir dire que je suis cinéaste.

En quoi va consister exactement ton travail à Canal + ?

A essayer de produire des films de genre. La situation actuelle veut qu'on ne puisse par faire en France un film comme **Reservoir Dogs** par exemple. L'avance sur recette va dégager le script parce que c'est trop violent, et s'il n'y a pas l'avance sur recette, il devient très difficile pour un premier ou un deuxième film de trouver des interlocuteurs dans le système de production, surtout que les télévisions, à part *Canal +*, n'investiront pas puisque ce n'est pas un produit destiné au prime-time. C'est donc le bordel, et à l'arrivée le cinéma français est ce qu'il est. Je n'ai rien contre les films d'avance sur recette, mais s'il n'y a que ça, c'est sinistre. Les Américains ont réussi à marier le cinéma de genre avec le cinéma d'auteur. En France, on a les films CNC et les grosses machines. Rien d'autre. Donc on va chercher les Coen, les Ferrara, les Cronenberg, les Raimi, les Carpenter, les Tarantino français, et les aider dans le travail d'écriture.

Et si certains de nos lecteurs se reconnaissent dans ce que tu viens de dire ?

On leur donne l'adresse en précisant qu'un synopsis et une note d'intention suffisent. Il est inutile dans un premier temps d'envoyer des scénarios. D'autre part, on ne recherche pas n'importe quoi, c'est-à-dire pas de psycho-killer à la Jason, pas de gore mongoloïde, pas de films trash underground.

Au travail, donc !

■ Propos recueillis par
Vincent GUIGNEBERT ■

Canal +, Nicolas Boukhrief
39/43 quai André Citroën, 75015 Paris.

(Soyez sympa, si vous avez 15 ans, écrit **Freddy 8** ou **The Killer 2** et pas beaucoup d'expérience, n'envoyez rien, parce qu'il y a de grandes chances que ça finisse à la poubelle !).



■ Danny De Vito & Arnold Schwarzenegger ■



■ Arnold & Emma Thompson ■

junior

Junior ne fait pas partie de cette catégorie de films qui commencent mal. La première séquence, un cauchemar, nous plonge dans une bibliothèque où le vieux garçon renfrogné Schwarzenegger se retrouve face à face avec un bébé abandonné. Paniqué, il déambule dans les couloirs et tombe sur une classe de maternelle au grand complet. Sale situation pour le docteur Hesse, ce scientifique qui a bien du mal à assumer certaines de ses responsabilités, mais drôle pour le spectateur.
Malheureusement, une fois le générique conclu, on déchante bien plus vite que le film n'avance. Hesse (Schwarzenegger) est un scientifique qui développe un sérum capable de rendre enceinte un être vivant, quel que soit son sexe. Stoppé par la commission qui refuse de valider son expérience, il finance lui-même son expérience avec l'aide du docteur Arbogast (Danny De Vito), et décide de tester sa potion magique sur sa propre personne. Débarque alors le docteur Reddin (Emma Thompson), qui gèle des ovules, et l'un des siens a précisément été ingurgité par Hesse. Le reste du film suit les neuf mois de grossesse de l'ex-Terminator. Dure épreuve pour l'Autrichien, qui va tenter de rentrer dans la peau d'une femme enceinte, gags de trois tonnes à l'appui. Schwarzenegger, bien plus convaincant en adversaire du Predator qu'avec un polichinelle dans le tiroir, ne s'arrange ni avec l'âge ni avec l'expérience. Il ne reste plus qu'à espérer que son congé paternel s'éternise. Ivan Reitman passe de la comédie à la pseudo-satire sociale sans la moindre once de tact ni l'impression d'y croire vraiment. Son truc, on le voit, ce sont les gags balourds, ceux qui ne feraient même pas rire le plus grand fan d'un quelconque **Mon Curé chez les Thaïlandaises**. Les acteurs s'adaptent à l'esprit du film et participent activement à son naufrage : Emma Thompson part dans des délires gestuels interminables, Danny De Vito pousse le cabotinage jusqu'à ce qu'il en devienne détestable... Bref, une comédie débilitante et dégradante pour le septième art.

■ **Damien GRANGER** ■

UIP présente Arnold Schwarzenegger - Danny DeVito - Emma Thompson dans une production **Northern Lights** ***JUNIOR*** (USA - 1994) avec Frank Langella - Pamela Reed - Aida Turturro **photographie de** Adam Greenberg **musique de** James Newton Howard **scénario de** Kevin Wade & Chris Conrad **produit et réalisé par** Ivan Reitman

25 janvier 1995 1 h 50

la rivière sauvage

Jadis, Marylin Monroe descendait **La Rivière sans Retour** sur un radeau de fortune en compagnie de Robert Mitchum. Les transparences trahissaient à chaque plan la présence d'effets spéciaux rustiques. Dans **La Rivière Sauvage**, les effets spéciaux passent totalement inaperçus et Meryl Streep ne semble jamais ramer devant un écran bleu ou des transparences foireuses. A ce titre, le film montre beaucoup de rapides tumultueux, ceux du Gauntlet, croisement de trois cours d'eau. Sa descente impossible fournit le clou obligatoire, un morceau d'anthologie qu'apprécieront les passionnés de "rafting". Les amateurs de bon cinéma font, quant à eux, grise mine car **La Rivière Sauvage** appartient à la catégorie des productions conçues pour plaire à tous, des productions inodores, incolores et sans saveur. Le scénario donne naturellement dans la bonne vieille morale hollywoodienne qui voit un couple à deux doigts de la rupture finir l'aventure réconcilicié, plus uni que jamais. Ainsi, Gail et son mari architecte, Tom, endurent sur les dangereux rapides du Montana la présence de deux criminels en fuite. Le chef, Wade, prend en otage leur fils afin que Gail, spécialiste du rafting, leur permette d'échapper aux barrages de police en passant le réputé infranchissable Gauntlet...
Spécialisé dans le thriller (**Faux Témoin, Bad Influence, La Main sur le Berceau**), Curtis Hanson remplit honorablement son contrat, mettant principalement en valeur les grands espaces, la fureur du cours d'eau. Des belles images qui se passeraient volontiers d'un suspense fonctionnel, de personnages à la psychologie aussi prévisible que rudimentaire. Un documentaire sans alibi dramatique ferait davantage l'affaire. Triste de voir une comédienne aussi exigeante que Meryl Streep s'investir à ce point dans un produit aussi édulcoré. Elle qui tempêtait contre la tendance des producteurs à confier aux comédiennes des rôles stéréotypés ou de cruches se conforme paradoxalement à la facilité. En ramant pour la cause de **La Rivière Sauvage**, elle sert désormais la soupe à ceux qu'elle décriait avec une féroce énergie.

■ **Emmanuel ITIER** ■

UIP présente Meryl Streep & Kevin Bacon dans une production **Universal Pictures** ***LA RIVIERE SAUVAGE (THE RIVER WILD*** - USA - 1994) avec David Strathairn - Joseph Mazzello - John C. Reilly - Stephanie Sawyer - William Lucking **photographie de** Robert Elswit **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** Denis O'Neill **produit par** David Foster & Lawrence Turman **réalisé par** Curtis Hanson

1er février 1995 1 h 48



■ Meryl Streep ■



■ *Demi Moore* ■

harcèlement

Nouvelle recrue d'une entreprise de pointe, Meredith Johnson (Demi Moore) n'a qu'une seule idée en tête : renouer ses affinités ou plutôt ses expériences sexuelles avec Tom Sanders (Michael Douglas), dont elle est le supérieur hiérarchique. Après avoir tenté, sans succès, de le violer sauvagement, elle décide de se venger en l'accusant d'harcèlement sexuel. De plus amples problèmes surgissent lorsque l'entreprise décide de s'en mêler, alors que Sanders essaye de plaider sa cause...
Michael Douglas, acteur de ce thriller faussement "politiquement incorrect" semble de plus en plus s'en donner à cœur joie dans ce type de rôle. Rappelez-vous : **Liaison Fatale, Basic Instinct, Chute Libre.** Le dernier né de cette nouvelle race de films se nomme donc **Harcèlement**, une nouvelle vague pour Michael Douglas qui incarne dorénavant, et pauvrement, façon docu-drama à l'américaine, le héros qui subit : triste. Quoi d'autre dans **Harcèlement** ? Une entreprise magnifique au demeurant qui regorge d'employés se faisant la guerre... Des associés de Sanders au look "jeune" et qui font tache... Une Demi Moore qui ne s'est pas encore remise de sa "proposition indécente"... Un Donald Sutherland peu convaincant en chef d'entreprise... Du vide que ne vient pas combler le débat faux-cul sur le harcèlement sexuel, problème quotidien d'après le film qui en profite pour inverser les rôles, caricaturer les personnages au maximum et prendre les spectateurs pour des crétins avec une intrigue frisant le ridicule. Par dessus tout, **Harcèlement** est un long clip sur les mérites de la vie moderne incluant téléphones cellulaires, réseau Internet et espace virtuel 3D... Mais quand le clip dépasse les deux heures, la limite du supportable est très vite atteinte.

■ **Arcelé DUPONT-LARVET** ■

Warner Bros présente Michael Douglas & Demi Moore dans une production **Baltimore Pictures/Constant** ***HARCELEMENT (DISCLOSURE*** - USA - 1994) avec Donald Sutherland - Caroline Goodall - Dennis Miller - Roma Maffia **photographie** de Anthony Pierce-Roberts **musique de** Ennio Morricone **scénario** de Paul Attanasio d'après le roman de Michael Crichton **produit par** Barry Levinson & Michael Crichton **réalisé par** Barry Levinson

8 février 1995 **2 h 08**



■ *Demi Moore & Michael Douglas* ■



chang

En 1927, Meriam C. Cooper et Ernest B. Schoedsack tournent **Chang** dans l'une des régions les plus reculées de Thaïlande, une jungle où se racontent encore des histoires de tigres mangeurs d'hommes. Les auteurs de **King Kong**, doués d'une patience à toute épreuve, purent là réaliser ce faux documentaire dont les héros sont Kru et sa famille, habitant une hutte sur pilotis. Mais la cabane ne résiste pas longtemps à une maman éléphant venue délivrer son avorton ! Tout le film observe ainsi les dangers de la vie dans une région aussi paradisiaque que dangereuse, contrée hantée par les panthères, les tigres, les serpents... Les images prises sur le vif, au terme de planques interminables, sont d'un réalisme sidérant, d'une crédibilité inouïe. Point d'orgue de ce spectacle de la nature : l'attaque d'un village par un troupeau d'éléphants (300 bêtes louées au frère du Prince de Siam), un morceau d'anthologie que ne pourrait se permettre la plus luxueuse des productions hollywoodiennes. S'ensuit une battue débouchant sur la captivité des grands mammifères dans un enclos et leur domestication...
Produit dans des conditions extrêmement périlleuses, à l'insu des pièges de la jungle, de la maladie, et non dénué d'humour, **Chang** (synonyme d'éléphant) est un film exhumé de l'importance d'un **Nanouk l'Esquimau**.

■ **Marc TOULLEC** ■

Les Films du Paradoxe présentent une production **Paramount** ***CHANG (CHANG, A DRAMA OF THE WILDERNESS*** - USA - 1927) avec des hommes, des tigres, éléphants, singes farceurs, serpents, tamanoirs, panthères, tatous... **photographie, montage, production, scénario, réalisation de** Merian C. Cooper & Ernest B. Schoedsack

8 mars 1995 **1 h 10**

drop zone

Commissaires de police, Pete Nessip (Wesley Snipes) et son frère Terry sont chargés de convoyer le détenu Earl Leedy, un as de l'informatique condamné pour piratage relatif au trafic de drogue. Au cours de leur voyage en avion, ils sont attaqués par un commando qui libère l'escroc en sautant du 747 et bute par la même occasion Terry. Accusé de négligences, Pete prend l'affaire en main, contraint de rendre son badge. Sûr d'avoir affaire à des professionnels du saut en parachute, Pete s'introduit dans leur milieu...
John Badham aura réussi dans beaucoup de genres : le mélo (**C'est ma Vie après tout !**), le film sportif (**Le Prix de l'Exploit**), le suspense technologique (**Wargames**)... Considéré comme le réalisateur le plus dynamique de sa génération à la sortie de **La Fièvre du Samedi Soir**, il est depuis quelques années tombé dans la routine hollywoodienne, enchaînant de façon indolente les titres impersonnels (**Comme un Oiseau sur la Branche, La Manière Forte, Nom de Code : Nina**). Avec **Drop Zone**, John Badham donne l'impression de retrouver un soupçon de sa crédibilité, dans le sens où son dernier né est supportable. C'est déjà ça ! Mais tout dans le film reste prétexte à des scènes de saut en parachute ou, plus précisément, de "skydiving". Pas d'action donc, à part ces sauts où Wesley Snipes se laisse poussivement larguer dans un ciel aussi vide que le scénario.
Drop Zone possède en fait la tenue d'un produit vidéo quelconque, et sa vison en salle en grossit malheureusement les défauts. Là ou **Point Break** réussissait amplement le mariage du thriller et du film d'action, **Drop Zone** se prend très au sérieux, se laisse pousser des ailes, et retombe dans l'oubli... sans parachute.



■ *Wesley Snipes* ■

■ **Alexis DUPONT-LARVET** ■

UIP présente Wesley Snipes dans une production **Paramount Pictures** ***DROP ZONE*** (USA - 1994) avec Gary Busey - Yancy Butler - Michael Jeter - Corin Nemec **photographie** de Roy H. Wagner **musique** de Hans Zimmer **scénario** de Peter Barsocchini & John Bishop **produit par** D.J. Caruso - Wallis Nicita - Lauren Lloyd **réalisé par** John Badham

15 février 1995 **1 h 42**

PRESSE ZAPPING

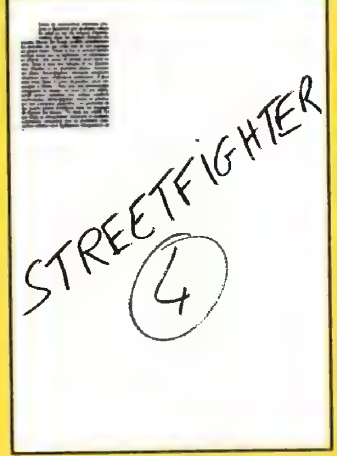
La pauvreté de l'actualité niveau action allait-elle laisser Zébulon sur le carreau ? Non ! A défaut d'épingler de lointains collègues, il s'attaque à ses proches. La rédaction d'*Impact* ne s'en remettra pas !

J'ai pu observer subrepticement, le temps de ce numéro, les méthodes de travail des journalistes œuvrant dans la revue que vous tenez dans les mains, et je m'excuse de dire que c'est pas mal la cata. Voici le récit exact, jour après jour, heure après heure, de la fabrication d'*Impact* 55. Tous les noms n'ont absolument pas été changés de manière à ce que les concernés se reconnaissent clairement. Evidemment, toutes les informations sont exactes.

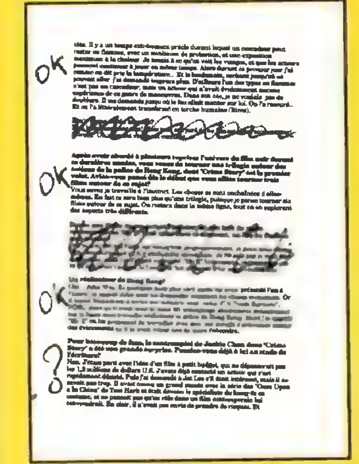
Lundi 16 janvier, quelques jours après la livraison de *Mad Movies* 93, l'équipe rédactionnelle se réunit. Allouch, Carbon, Guignebert et Toullec se donnent rendez-vous à 12 h aux locaux. A 13 h 30, tout le monde est là, et ils vont manger. La discussion sur le sommaire d'*Impact* est enlevée, chacun a plein d'idées et se promet que cette fois il va pas déconner, bien bosser, pour pouvoir partir à Gérardmer tranquille. Guignebert, de garde à Paris, est content de ces bonnes intentions : l'année dernière à la même époque, il a bossé 100 heures dans la semaine, dont 38 d'affilée, pour rattraper le retard et ne compte pas rééditer l'exploit.

Jeudi 19. Toullec prend les contacts, Allouch tient la boutique, Guignebert attend des lettres pour boucler le courrier des lecteurs et Carbon vaque à ses occupations. Toullec rassure Guignebert : il fera les rubriques pour le lundi 23. Carbon déposera ses textes le mercredi 25, ainsi qu'Allouch qui aura revu **Les Evadés** pour sa critique. Une semaine s'écoulera donc entre les premiers textes et le départ des trois quarts de l'équipe dans les Vosges. L'ambiance est au beau fixe.

Un soudain bond dans le temps nous propulse très bizarrement au samedi 28, jour de la remise par Toullec d'Expresso. Du 19 au 28, le 4 rue Mansart est devenu le royaume du mensonge, de la fausse promesse, des sourires sympathiques, des excuses faux-cul et des retards qui font bien chier Guignebert. Mais il ne dit trop rien : il aura fallu 5 (cinq) jours après avoir interviewé Nicolas Boukhrief pour que son texte sur **Va Mourire** soit sur écran. Le reste de son temps est occupé à l'écoute des rédacteurs et à une tentative de traduction simultanée de leurs sincères déclarations. Quand Toullec dit : *"Je t'amène la Vidéo en fin d'après-midi"*, il entend : *"Je n'y arriverai jamais mais bon, on verra plus tard"*. Quand Carbon lui explique : *"Il faut que je passe à Libé, puis que je revienne au bureau. Je finis le texte chez moi ce soir et je te le faxe demain matin"*, il entend : *"Ouais ben ce soir, d'abord, je dors"*. Quand Allouch lui laisse un mot : *"Début des* **Evadés** *sur disquette. Retour à 16 h. Salut. Didier"*, il lit : *"Bout de texte sur écran. Retour encore indéterminé et même pas sûr. Je t'emmerde. Ton faux ami"*. Bien qu'habitué à ces comportements quasi-quotidiens en période de bouclage au point des fois d'éprouver une drôle de tendresse, voire de la compassion, pour ceux qui le font tourner en bourrique, Guignebert n'en développe pas moins parfois une parano qui le pousse à se confier, tête basse, au chef Putters : *"Tu sais, un jour, ça va se terminer par un poing dans la gueule"*. La réponse est apaisante : *"Oui, je sais"*...



■ *La dernière page de* ***Streetfighter****, en rupture de texte, attendant patiemment que Toullec rentre de Gérardmer* ■



■ *Une des quinze pages du texte vachement trop long de Julien Carbon, et rendu avec pas moins de 216 heures de retard* ■

Dimanche 29. Les premiers textes viennent juste de tomber et c'est déjà l'effervescence de fin de bouclage. Un dimanche, comme d'habitude : pratique pour *Télé-Foot*, tiens ! Allouch, comme évoqué plus haut, disparaît toute l'après-midi et revient peinard à 20 h. Minuit, son texte est terminé. Malgré l'horaire tardif, Guignebert est rassuré bien qu'il faille désormais attaquer la correction, jamais facile avec Allouch. Mais avant l'épreuve, Carbon l'aura harcelé au téléphone. A la différence des rédacteurs d'*Impact* qui évaluent la longueur de leurs textes en colonnes, Carbon, en bon pigiste, traite en feuillets.

20 h 16, le téléphone sonne, Carbon est devant son Macintosh en train de pondre sur Kirk Wong et **Crime Story** : *"Ouais, salut Vincent, dis-moi, on fait combien de pages sur* **Crime Story** *?"* - *"Quatre"* - *"Ah, ça fait combien de feuillets ?"* - *"Environ dix, douze, et tu dépasses pas hein ?"* - *"Non, non. Bon je termine et je glisse ça sous la porte cette nuit"* - *"Parfait, comme ça je commence tôt demain matin"*.

21 h 38, dring again : *"Ouais, c'est encore moi. Eh, tu m'as dit combien de feuillets, déjà ?"* - *"Environ dix, douze"* - *"OK, à tout', ciao..."*.

22 h 52, Guignebert décroche avec l'énergie du désespoir : *"Vincent, c'est super long. J'ai vingt feuillets avec Kirk Wong. Alors est-ce qu'on pourrait réduire la critique, ou je sais pas..."* - *"Ecoute, tu fais dix, douze feuillets comme tu l'entends, mais la critique doit quand même bien présenter le film, OK ?"* - *"... OK ..."*.

Minuit, l'heure de l'envie de crime : *"Vincent ?"* - *"Mmmm..."* - *"Euh, ça fait combien de feuillets un encadré ?"* - *"Deux maximum, pourquoi ?"* - *"Ben tu sais, ça serait bien de passer l'interview de "Mr X", le flic de la brigade anti-triades"* - "(bâillement)... *Tant que tu débordes pas, vas-y, je me débrouillerai après"* - *"Ouais super ! Bon, du coup, je termine cette nuit et ma copine te faxe ça demain matin première heure, hein, on va y arriver, ah, ah !"* - *"Ouais, ouais, allez, salut"*.

Lundi 30, 10 h, Guignebert débarque bien décidé à abattre un maximum de pages aujourd'hui. Il se rue vers le fax : rien. Il téléphone à la copine : pas au courant. Il regarde si Toullec est passé et a déposé ses disquettes : non. Il se demande si un scénar sur le "Grand Complot" de la presse spécialisée intéresserait Oliver Stone... A midi, après deux heures de méditation intérieure, il réveille Allouch : *"J'te rappelle que j'attends ta Télé pour boucler Expresso"* - "(bruits bizarres d'Allouch au saut du lit impossibles à transcrire)" - *"Bon, tu sais où il est Carbon ?"* - *"Non... Oh, putain, on a fini tard hier..."* - *"Pardon ?"* - *"Ben Julien est passé chez moi à 1 h du mat' et on a joué à "Bomberman" jusqu'à 5 h... Allo ?"* - Bip, bip, bip... Quelques secondes plus tard, Guignebert est déjà au bistrot du coin en train de déverser son adrénaline sur le flipper. Sa journée est foutue.

Mardi 31. Veille du départ d'Allouch, Putters et Toullec à Gérardmer. Finalement, Carbon n'y va pas. Trop de travail (en retard). Guignebert presse tout le monde, sachant qu'il est difficile d'écrire des textes et de faire ses valises en même temps. Toullec lui promet de régler tous les problèmes de photos ainsi que l'article sur **Streetfighter** pour la fin de l'après-midi. A 22 h, il déboule très speed. Guignebert s'aperçoit que son rédac' chef a eu le temps d'acheter des nouvelles bottes et une veste en cuir flambant neuve, mais pas de finir son texte qui coince à deux colonnes brutes, sans chapeau évidemment. *"Et les deux autres colonnes, je les invente ?"* - *"Non, non, je passerai demain matin à 6 h 30 te déposer les disquettes avant de prendre l'avion"* - *"Ah bon, parfait"* s'excuse presque Guignebert qui retrouve soudainement, devant les savants atermoiements de son supérieur, un peu de confiance (*il serait pas du genre gentil naïf con, Guignebert, non ?*

Mercredi 1er février, tôt dans la matinée, Guignebert fait l'ouverture seul, avec pour premier réflexe de chercher la disquette de Toullec, ce qui lui prend une demi-heure. Devant l'absence de cet objet ridicule renfermant néanmoins des informations d'une importance capitale, il énumère en pensée une interminable liste de jurons. Soulagé, il se met au travail dans le désordre, attendant des nouvelles des festivaliers. Toullec appelle vers 16 h, s'excusant de n'avoir pu passer à la rédaction le matin : *"Mais bon, j'ai envoyé la disquette par la poste, tu l'auras demain matin"* - *"Et les photos, rien n'est arrivé..."* - *"Ah ben il faut que je les rappelle..."* - *"Non, attends, tu me donnes les contacts et je m'en occupe, parce que sinon, hein"*. Après un échange de politesses (*"Il fait beau alors ?"* - *"Bien, et toi ?"*), Guignebert prend le téléphone pour rapatrier les photos manquantes. Plein de pages super incomplètes encombrent son bureau...

Jeudi 2. Une jolie enveloppe cartonnée accompagne la disquette de Toullec. Sur l'écran, même pas de quoi faire une page : le texte n'est pas encore terminé. Guignebert tire un trait sur **Streetfighter** qui restera inachevé, il en sûr, jusqu'au retour de Toullec. La journée commence mal et quand Carbon téléphone à 11 h, après deux jours passés à faire le mort, il manque de l'insulter. La diplomatie, et l'échéance du bouclage, l'incitent à demander calmement : *"Tu me le rends quand, finalement, ton putain de texte ?"*. Programmé pour 20 h, **Crime Story** arrivera entre les mains de Carbon à 21 h (pas grave, Guignebert a appris avec le temps à convertir les horaires des pigistes). Evidemment trop long, une vingtaine de feuillets, l'article nécessitera deux pages supplémentaires, entraînant une modification bien casse-burnes du sommaire.

Lundi 6. Après un long week-end passé à bosser en solitaire, Guignebert est prêt à subir les derniers affronts. A midi, les données sont simples : il reste 15 pages vierges, le bouclage est mercredi midi, Allouch, Toullec et Putters sont rentrés ce matin mais n'ont pas encore donné signe de vie, et Carbon doit déposer dans les minutes qui viennent (soit mardi soir) son texte sur les produits dérivés de **Streetfighter**. Résultat : Guignebert est dans la merde, comme d'hab'. En plus, il n'a pas encore lu ma rubrique que je lui promets depuis dix jours, et avec un peu de chance il n'aura le temps de rien changer. Bon, le voilà, je disparais jusqu'au prochain bouclage...

■ **Zébulon** ■

(Ouais, t'as raison, planque-toi bien l'enflure, on règlera ça plus tard ! Signé Guignebert).

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !



■ *Barney, la star des stars selon John Travolta !* ■

■ Savez-vous qui est l'acteur préféré de John Travolta ? Marlon Brando ? Al Pacino ? Humphrey Bogart ? Robert De Niro ? Cary Grant ? Dustin Hoffman ? Gérard Jugnot ? James Cagney ? Aucun d'entre eux. Il s'agit de Barney. *"C'est un excellent acteur et en plus il a une super couleur"*, a déclaré avec admiration la star de **Pulp Fiction**. Cela dit, on n'a qu'à regarder la photo plus haut pour s'apercevoir que Travolta a plutôt bon goût en matière de couleur (*et de musique aussi, parce Barney chante des trucs comme : "J'aime manger, manger, manger, des pommes et des bananes". Signé Zébulon*).

■ Les militants anti-fourrure ne font pas toujours preuve d'un tact à toute épreuve. Passe encore de montrer des top-models à poil (ça, c'est même plutôt bien) mais une autre campagne est un peu moins excitante. Sachant que River Phœnix, le jeune acteur mort récemment d'une overdose, n'aimait pas trop les vêtements en peau d'animal, une organisation anti-fourrure a diffusé des posters montrant l'acteur décédé avec ce slogan : "Je n'aimerais pas être pris mort et en fourrure". Encore une histoire de bon goût...

■ Batman est-il une grosse chochotte ? Apparemment oui puisque cinq petits cancrelats ont interrompu le tournage de **Batman Forever**. La découverte des insectes dans un camion de ravitaillement de l'équipe a nécessité l'arrêt du tournage pendant une matinée entière et la venue d'une équipe d'hygiène et de santé publique pour inspecter le plateau. Tout s'est bien terminé. Les insectes ont été exécutés manu militari et Batman a repris son envol. Les petites bêtes n'ont pas mangé la grosse !

■ Christophe Lambert n'en a pas assez de jouer dans **Highlander III**, et en plus d'en être fier, le voilà qu'il se ridiculise chez nos copains d'Album, boutique spécialisée. Un journaliste de *France 2*, se disant sans doute que ce serait pas mal d'interviewer le héros de **Highlander** dans un décor original, entraîne la star dans la librairie de BD la plus connue du quartier Latin. Un des vendeurs se met à discuter avec l'acteur et lui demande quels sont ses goûts en matière de bandes dessinées. Christopher lui répond : *"Moi, tu vois, j'aime bien la BD belge, j'en lis depuis tout petit. Des trucs comme "Akira", tu vois"*. On ne savait pas qu'Otomo avait été sevré aux moules-frites. Mais ce n'est pas tout. Soucieux de se tenir au courant, Lambert demande à notre vendeur quels sont les meilleurs comics actuels. Zélé et faisant preuve de bon goût, le jeune homme lui présente un exemplaire de "Sin City" de Frank Miller que Lambert découvre pour la première fois. Il l'emporte avec lui et le feuillette vaguement. La suite de l'entretien télévisé est tournée dans l'autre magasin d'Album, celui justement spécialisé dans les BD franco-belges. Et à la question que lui pose le journaliste concernant ses projets, il répond qu'il est très avancé dans la production d'une adaptation cinéma de... "Sin City". C'est Miller qui va être content de l'apprendre !

■ Toujours des histoires de boutique. A Movies 2000, célèbre librairie fantastique tenue par le non moins fameux Rallouch (*Oh, Choumchoum, tu veux une ristourne ou quoi ? Signé Rallouch*), un client achète une cassette de **Prince des Ténèbres**. Jusque-là rien de notable si ce n'est que ce monsieur apprécie le bon cinéma. Là où ça devient plus amusant, c'est quand le monsieur en question fait son chèque pour régler et que Rallouch s'aperçoit que son client s'appelle John Charpentier ! On rappelle aux incultes que **Prince des Ténèbres** est un film de John Carpenter, (d'où le gag).

■ Jim Carrey est devenu une telle star outre-Atlantique qu'une boîte vidéo américaine ressort son premier film, **Highly Strung**, datant de 1986. En le présentant comme son nouveau film et sans préciser que la vedette de **The Mask** n'y apparaît que quatre minutes. Un oubli sans doute !

■ Calvin Klein est le plus grand créateur de sous-vêtements masculins aux USA, ce qui pose un gros problème à sa fille. Elle a récemment déclaré : *"Chaque fois qu'un de mes amants se déshabille devant moi, je vois le nom de mon père sur son slip. Vous croyez que c'est marrant ?"*. Oui, évidemment !

■ Van Damme a donné une interview hilarante et très portée sur la chose au magazine anglais *Empire*. Morceaux choisis :

- *"L'éjaculation précoce, qu'est-ce que c'est ? Ah, c'est ça ! Ce n'est pas mon problème. Moi, niveau sexe, je suis un intellectuel. J'ai besoin de quelque chose de spécial pour faire l'amour. Si ça reste quelque chose de mécanique, je préfère rester à la maison et le faire moi-même, ça coûte moins cher"*.

- *"La taille importe peu. Une bite, c'est une bite. Les femmes s'en foutent. Ce sont les mecs qui ont des problèmes avec la taille de leur machin. Si une femme aime un mec pour la taille de son engin, qu'elle ne vienne pas me voir"*.

- *"Les homos m'aiment bien parce qu'ils ont du goût. Je ne suis pas homosexuel mais j'aime l'amitié. Pour m'entraîner, j'ai fait beaucoup de camps et d'écoles où les garçons restent entre eux pendant des semaines. Il est bon de sentir la forte poignée de main d'un ami. Je comprends les homosexuels parce que le corps d'un homme et le corps d'une femme sont comme deux peintures différentes"*.



■ *Quand les musclés jouent les tops en tricot de corps !* ■

■ En Espagne, **Les Blancs ne Savent pas Sauter** s'intitule **Les Blancs ne Savent pas la Mettre**. La balle dans le panier, voulaient sans doute dire les distributeurs locaux. Ils ont longtemps hésité avec d'autres titres comme **Les Noirs en Ont une Grosse** (balle de basket, évidemment) ou **Rentre-la bien au Fond** (du panier, bien sûr).

■ Le budget de **Waterworld**, le nouveau film de Kevin Reynolds avec Kevin Costner, atteint des proportions hallucinantes : près de 165 millions de dollars. Et le film n'est pas encore terminé. Constatant l'ampleur des dégâts, les producteurs en viennent à des économies extravagantes. Un exemple ? Los Angeles a connu de grosses pluies récemment. Le film est en post-production et des effets spéciaux sont tournés dans de gigantesques bassins en studio. Pour les remplir et ainsi économiser le prix des tonnes d'eau nécessaires, ils ont mis les bassins dehors et attendu que la pluie fasse le travail. Pas bête.

■ Vous aimez les "Monsieur et Madame" ? Vous savez, les blagues du genre : Mr et Mme Ulé ont deux fils. Comment s'appellent-ils ? Réponse : Yvon et Jacques. Ou encore : Mr et Mme Toullec ont un fils ? Non elle n'est pas drôle celle-là. Bref, un couple anglais, Mr et Mme Martin, fans de James Bond, ont eu un fils. Devinez comment ils l'ont appelé...............................
(temps de réflexion).
Verdict : Aston. Parce que Aston Martin. Comme la voiture de 007. Histoire véridique. Pauvre gosse...

■ Dans **Rainman**, le personnage de Dustin Hoffman se lance dans une longue tirade vantant les mérites de la compagnie aérienne australienne *Qantas*, censée avoir connu le moins de crashs dans le monde entier. Quand les cadres de la compagnie ont appris que Barry Morrow, le scénariste de **Rainman**, avait réservé une place dans un de leurs vols, ils lui ont offert un billet première classe. Est-ce que je vous ai déjà dit que j'aimais toutes les compagnies aériennes ? Tout le monde y est si gentil, si agréable, si accueillant... Et je ne dis pas ça parce que je pars bientôt en vacances à l'étranger. Vous savez bien que je ne suis pas comme ça.

■ **John CHOUMCHOUM** ■

wings hauser



Un pilier de la série B américaine. Sa soudaine notoriété, Wings Hauser, chanteur et musicien à ses heures, la doit à son rôle anthologique de souteneur sadique dans **Descente aux Enfers**. Depuis, ce bonhomme aussi sympa dans la vie qu'il peut être odieux à l'écran égraine les personnages de flic et de malfrat, vengeur, baroudeur, fripouille, vilain caricatural comme celui de **Dar l'Invincible 2**... Réalisateur d'une poignée de séries B policières, de confection plutôt légère, Wings Hauser ne manifeste pas de grandes ambitions, allant parfois même jusqu'à s'essayer à la série Z. Héros d'une série guerrière éphémère (***Lightning Force***), il met son indéniable savoir-faire au service d'un cinéma de consommation rapide à l'usage exclusif des vidéo-clubs dont il fut un temps une des vedettes de prédilection. Détrôné depuis l'arrivée des Jeff Speakman et autre Sasha Mitchell, Wings Hauser n'en continue pas moins d'écumer films fantastiques et polars de pointure modeste.

1967 - **First to Fight/Chef de Patrouille** (Christian Nyby) *1977* - **Who'll Stop the Rain/Les Guerriers de l'Enfer** (Karel Reisz) - **Aspen** (Douglas Heyes/TV) *1977/81* - ***The Young and the Restless*** (Série TV) *1982* - **Vice Squad/Descente aux Enfers** (Gary Sherman) - **Hear no Evil/Bill Dragon se Venge** (Harry Falk/TV) *1983* - **Uncommon Valor/Retour vers l'Enfer** (Ted Kotcheff) - **Deadly Force/idem ou Réglement de Comptes** (Paul Aaron) - **Ghost Dancing** (David Greene/TV) *1984* - **A Soldier's Story/idem** (Norman Jewison) - **Sweet Revenge** (Mark Sobel) - **Mutant ou Night Shadows/La Nuit des Mutants** (John "Bud" Cardos) - **3.15, Moment of Truth** (Larry Gross) - **Command 5/Commando 5** (E.W. Swackhamer/TV) *1985* - **The Long Hot Summer/Les Feux de l'Eté** (Rita Mae Brown/TV) *1986* - **The Wind/Vent d'Enfer** (Nico Mastorakis) - **Jo Jo Dancer Your Life is Calling** (Richard Pryor) - **Nightmare at Noon/Panique sur la Ville** (Nico Mastorakis) *1987* - **Tough Guys Don't Dance/Les Vrais Durs ne Dansent pas** (Norman Mailer) - **No Safe Heaven/Un Aller sans Retour** (Ronnie Rondell) - **The Hostages/Hostage** (Hanro Mohr & Percival Rubens) - **The Highwayman** (Douglas Heyes/TV) - **Perry Mason : The Case of the Scandalous Scoundrel** (TV) *1988* - **The Carpenter** (David Wellington) - **Dead Men Walking** (Gregory Brown) - **Siege of Firebase Gloria/Le Dernier Assaut** (Brian Trenchard-Smith) *1989* - **L.A. Bounty/L'Arme Totale** (Worth Keeter) - **Bedroom Eyes II/Désir Mortel** (Chuck Vincent) - **Sight Unseen/Massacre dans l'Ascenseur** (Greydon Clark) - **Pale Blood/Le Baiser du Vampire** (Dachin Hsu) *1990* - **Living to Die/idem** (Wings Hauser) - **Coldfire/idem** (Wings Hauser) - **Street Asylum/Squad Police** (Gregory Brown) - **Blood Money ou The Killers Edge/Blood Money** (Joseph Merhi) - **Wilding** (Eric Louzil) *1991* - **Reason to Die/Une Raison pour Mourir** (Tim Spring) - **Frame Up** (Paul Leder) - **Mind, Body and Soul** (Rick Sloane) - **The Art of Dying/Ciné Maniac** (Wings Hauser) - **Bump in the Night** (Karen Arthur/TV) - ***Lightning Force*** (Série TV) *1992* - **Beastmaster 2 : Through the Portal of Time/Dar l'Invincible 2** (Sylvio Tabet) - **Exiled** (Paul Leder) - **Frame Up 2 : The Cover Up/Cover Up ou Un Homme prêt à Tuer** (Paul Leder) *1993* - **In Between** (Thomas Constantinides) *1994* - **Implicated** (Jim Wynorski) - **Skins** (Wings Hauser) - **Watchers 3** (Jeremy Stanford) - **Tales from the Hood** (Rusty Cundieff)

harvey keitel



Après un long passage à vide, Harvey Keitel connaît actuellement une seconde carrière, sous l'impulsion conjuguée d'Abel Ferrara et Quentin Tarantino. Rentré dans les histoires du cinéma américain pour quelques rôles terribles dans des classiques signés Martin Scorsese, James Toback et Robert Altman, le Mr. White de **Reservoir Dogs** se fait l'apôtre, le protecteur des débutants à fort tempérament, des projets devant lesquels les stars confirmées font la fine bouche. Eclectique au point de se risquer dans le fantastique espagnol et le polar italien (du temps des vaches maigres), Harvey Keitel s'adonne sans retenue au jeu de l'ambiguïté, des personnages fissurés de partout. Chez lui, le blanc n'est jamais tout à fait immaculé et le noir vire souvent au gris. Malgré quelques récents rôles alimentaires (**Sister Act**, **Nom de Code : Nina**), Harvey Keitel, à 56 ans, croule sous les bonnes propositions. Hollywood reconnaissant enfin l'un de ses comédiens au plus riche répertoire.

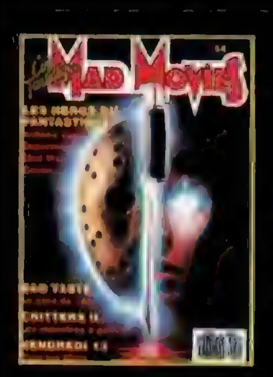
1968 - **Who's that Knocking at my Door ?** (Martin Scorsese) *1973* - **Mean Streets/idem** (Martin Scorsese) *1974* - **The Virginia Hill Story** (Joel Schumacher/TV) - **Memory of Two Mondays** (Paul Bogart/TV) *1975* - **Alice doesn't Live here Anymore/Alice n'est plus ici** (Martin Scorsese) - **That's the Way of the World ou Shining Star** (Sig Shore) *1976* - **Taxi Driver/idem** (Martin Scorsese) - **Mother, Jugs and Speed/Ambulances tous Risques** (Peter Yates) - **Buffalo Bill and the Indians ou Sitting Bull's History Lesson/Buffalo Bill et les Indiens** (Robert Altman) *1977* - **Welcome to L.A./idem** (Alan Rudolph) - **The Duellists/Les Duellistes** (Ridley Scott) *1978* - **Fingers/Mélodie pour un Bonheur** (James Toback) - **Blue Collar/idem** (Paul Schrader) *1979* - **Death Watch/La Mort en Direct** (Bertrand Tavernier) - **The Eagle's Wing** (Anthony Harvey) - **The Beautiful Hillock/La Belle Otéro** (José Maria Sanchez/TV) *1980* - **Saturn 3/idem** (Stanley Donen) - **Bad Timing ou A Sensual Obsession/Enquête sur une Passion** (Nicolas Roeg) *1982* - **The Border/Police Frontière** (Tony Richardson) - **L'Assassino dei Poliziotti ou Cop Killer/A Couteau Tiré** (Robert Faenza) *1983* - **Exposed/Surexposé** (James Toback) - **La Nuit de Varennes** (Ettore Scola) - **Une Pierre dans la Bouche** (Jean-Louis Leconte) *1984* - **Dream One/Némo** (Arnaud Sélignac) - **Falling in Love/idem** (Ulu Grosbard) *1985* - **Un Complicato Intrigo di Donne, Vicoli e Delitti** (Lina Wertmuller) - **La Sposa Americana** (Giovanni Soldati) *1986* - **Camorra/idem** (Lina Wertmuller) - **Off Beat/Le Flic était Presque Parfait** (Michael Dinner) - **The Men's Club/Men's Club** (Peter Medak) - **El Caballero del Dragon/Star Knight** (Fernando Colomo) - **Wise Guys/Mafia Salade** (Brian De Palma) - **Corsa in Discesa** (Corrado Franco) *1987* - **Dear America : Letters Home from Vietnam/Dear America : Lettres du Vietnam** (Bill Couturie) - **The Pick-Up Artist** (James Toback) - **Blindside/Blindside, Une Femme sous Surveillance** (Paul Lynch) - **L'Inchiesta** (Damiano Damiani) *1988* - **The Last Temptation of Christ/La Dernière Tentation du Christ** (Martin Scorsese) - **Caro Gorbaciov** (Carlo Lizzani) *1989* - **The January Man/Calendrier Meurtrier** (Pat O'Connor) *1990* - **The Two Jakes/Two Jakes** (Jack Nicholson) - **Grandi Cacciatori** (Augusto Caminito) *1991* - **Thelma and Louise/Thelma et Louise** (Ridley Scott) - **Mortal Thoughts/Pensées Mortelles** (Alan Rudolph) - **Bugsy/idem** (Barry Levinson) - **Two Evil Eyes/Deux Yeux Maléfiques, sketch Le Chat Noir** (Dario Argento) *1992* - **Reservoir Dogs/idem** (Quentin Tarantino) - **Sister Act/idem** (Emile Ardolino) - **Bad Lieutenant/idem** (Abel Ferrara) *1993* - **The Young Americans/idem** (Danny Cannon) - **Rising Sun/Soleil Levant** (Phillip Kaufman) - **Point of No Return/Nom de Code : Nina** (John Badham) - **The Piano/La Leçon de Piano** (Jane Campion) - **Dangerous Game/Snake Eyes** (Abel Ferrara) - **Call I Sleep** (Amin Q. Chaudhri) *1994* - **Pulp Fiction/idem** (Quentin Tarantino) - **Someboby to Love/idem** (Alexandre Rockwell) - **Cluck** (Cecilia Miniucchi) - **Imaginary Crimes** (Anthony Drazan) - **Monkey Trouble** (Franco Amurri) - **Blue in the Face** (Wayne Wang) *1995* - **Smoke** (Wayne Wang) - **Room 502** (Kevin Elders)

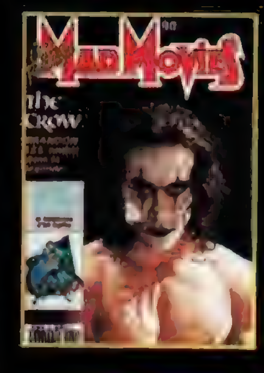
brian dennehy

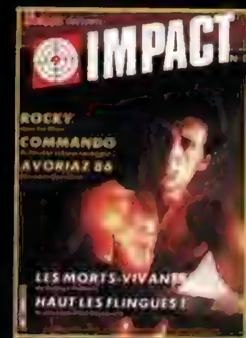


Une armoire à glace que sa carrure de footballeur américain condamne forcément aux rôles de flics ou de salauds. Mais s'il fait merveille en shérif haineux dans **Rambo**, en policier pugnace dans **Pacte avec un Tueur**, Brian Dennehy ne s'enferme dans aucun registre. Il fut le serial-killer John Wayne Gacy (**Disparitions Sanglantes**), un syndicaliste véreux (**Jeux d'Influence**), le gourou psychotique d'une secte (**Le Prophète du Mal**)... Beaucoup de téléfilms dans sa filmographie, souvent de qualité, où il pèche des rôles que le cinéma ne peut lui donner. Ce cinéma dont il aurait tendance à minimiser l'importance dans sa carrière. Surprenant de puissance et de fragilité dans **Le Ventre de l'Architecte**, Brian Dennehy, regard d'acier et sourire carnassier, appartient à cette race de seconds couteaux dont l'écrasante présence entame singulièrement le rayonnement de la star. Ancien marine et routier, il crève l'écran.

1977 - **Looking for Mr. Goodbar/A la Recherche de Mr. Goodbar** (Richard Brooks) - **Semi-Tough/Les Faux-Durs** (Michael Ritchie) - **Johnny, we Hardly Knew it** (Gilbert Gates/TV) - **It Happened at Lakewood Manor** (Lane Slate/TV) *1978* - **F.I.S.T./idem** (Norman Jewison) - **Foul Play/Drôle d'Embrouille** (Colin Higgins) - **Ruby and Oswald** (Mel Stuart/TV) - **A Death in Canaan Pearl/Pearl Harbor** (Hy Averback/TV) - **A Real American Hero** (Lou Antonio/TV) *1979* - **Butch and Sundance : The Early Days/Les Joyeux Débuts de Butch Cassidy et le Kid** (Richard Lester) - **Ten/Elle** (Blake Edwards) - **Silent Victory : The Kitty O'Neill Story/Victoire sur le Silence** (Lou Antonio/TV) - **The Jericho Mile/Comme un Homme Libre** (Michael Mann/TV) - **Dummy** (Frank Perry/TV) *1980* - **Little Miss Marker/La Puce et le Grincheux** (Walter Bernstein) - **The Seduction of Miss Leona** (Joseph Hardy/TV) - **A Rumor of War/Rumeur de Guerre** (Richard T. Heffron/TV) *1981* - **Fly away from Home** (Paul Krasny/TV) - **Skokie** (Herbert Wise/TV) *1982* - **Split Image/idem ou L'Envoûtement** (Ted Kotcheff) - **First Blood/Rambo** (Ted Kotcheff) *1983* - **Never Cry Wolf/Un Homme parmi les Loups** (Carroll Ballard) - **Gorky Park/idem** (Michael Apted) - **I Take these Men** (Larry Peerce/TV) - **Blood Feud** (Mike Newell/TV) *1984* - **The Tunnel Rat** (Tom Rickman) - **Finder Keepers/Cash-Cash** (Richard Lester) - **Off Sides** (Dick Lowry/TV) *1985* - **Silverado/idem** (Lawrence Kasdan) - **Cocoon/idem** (Ron Howard) - **Twice in a Lifetime/Soleil d'Automne** (Bud Yorkin) - **Evergreen** (Fielder Cook/TV) - **Private Sessions** (Michael Pressmann/TV) *1986* - **FX/FX, Effet de Choc** (Robert Mandell) - **Legal Eagles/L'Affaire Chelsea Deardon** (Ivan Reitman) - **The Check is in the Mail** (Joan Darling) - **Acceptable Risks** (Rick Wallace/TV) *1987* - **The Belly of an Architect/Le Ventre de l'Architecte** (Peter Greenaway) - **Best Seller/Pacte avec un Tueur** (John Flynn) - **The Lion in Africa/idem** (Kevin Connor/TV) - **A Father's Revenge** (John Herzfeld/TV) - **Dear America : Letters Home from Vietnam/Dear America : Lettres du Vietnam** (Bill Couturie) *1988* - **Return to Snowy River Part II** (Geoff Burrowes) - **Cocoon the Return/Cocoon le Retour** (Daniel Petrie) *1989* - **Day One/Idem** (Joseph Sargent/TV) - **Perfect Whitness** (Robert Mandell/TV) - **Miles from Home/Rien à Perdre** (Gary Sinise) - **The Last of the Finest ou Blue Heat/L'Enfer Bleu** (John MacKenzie) - **Indio** (Anthony M. Dawson, alias Antonio Margheriti) *1990* - **Pride and Extreme Prejudice** (Ian Sharp/TV) - **Rising Son** (John David Coles/TV) - **A Killing in a Small Town/Le Cas Morrison** (Stephen Gyllenhall/TV) - **Presumed Innocent/Présumé Innocent** (Alan J. Pakula) - **FX 2/FX 2 Effets très Spéciaux** (Richard Franklin) *1991* - **To Catch a Killer/Disparitions Sanglantes** (Eric Till/TV) - **In Broad Daylight/Un Homme à Tuer** (James Steven Sadwith/TV) *1992* - **Shattered Promises/La Loi de Chicago** (John Korty/TV) - **The Burden of Proof/Le Poids de la Preuve** (Mike Robe/TV) - **Power Play : The Jackie Presser Story/Jeux d'Influence** (Alastair Reid/TV) - **Deadly Matrimony** (John Korty/TV) - **Gladiator/Gladiateurs** (Rowdy Herrington) - **Diamond Fleece** (Al Waxman/TV) *1993* - **Murder in the Heartland** (Robert Markowitz/TV) - **Prophet of Evil : The Ervil LeBaron Story/Le Prophète du Mal** (Jud Taylor/TV) - **Final Appeal** (Eric Till/TV) - **Foreign Affairs** (Jim O'Brien/TV) - **Jack Reed : Badge of Honor** (Kevin Connor/TV) - **Midnight Movie** (Renny Rye/TV) *1994* - **Leave of Absence** (Tom McLaughlin/TV) - **Jack Reed : A Search for Justice** (Brian Dennehy/TV) - **Shadow of a Doubt** (Brian Dennehy/TV) - **Across the River and Into the Trees** (Ted Kotcheff) - **Tommy Boy** (Peter Segal) - **The Stars Fell on Henrietta** (James Keach)







COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society.
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV.
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween IV, Lamberto Bava.
66 Robocop II, Freddy V, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek V.
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Warlock, Dossier "La Malédiction", Freddy 6.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2".
75 Avoriaz 92, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur...
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones.
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead.
91 Dossier "Manga", Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood.
92 TimeCop, The Shadow, The Mask (parution 12 novembre)

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie...
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis...
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain.
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance.
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui.
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan.
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV.

ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande **ZE CRAIGNOS MONSTERS** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Armand Assante - James Belushi - Pierce Brosnan - Sherilyn Fenn - David Hasselfoff - Teri Hatcher - Patsy Kensit - Robert Patrick - Jennifer Rubin - Sean Young

Des réalisateurs ? Mark Lester - Lamont Johnson - Albert Pyun - Carl Reiner

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *James Belushi dans Royce* ▲

royce

Conséquence de l'arrêt brutal de la Guerre Froide : les espions américains en faction dans le bloc de l'Est sont mis au chômage par un sénateur américain soucieux de réduire les crédits de la CIA. Une poignée de barbouzes nostalgiques du bon vieux temps, menés par le perfide Gribbon, contestent cette décision. Ils kidnappent le fils du sénateur et détournent quelques ogives nucléaires en Ukraine, avec la complicité d'un général soviétique. Seul recours contre ce piratage : Shane Royce, ex-comparse des mutins des services secrets...
Si les images de ce thriller d'espionnage plutôt décontracté donnent dans les standards anonymes de la télévision, l'ensemble, assez vif, atteint son objectif. A savoir fournir un divertissement dominical dont les répliques assez drôles de James Belushi tempèrent la violence. Dans une fourchette comprise entre John le Carré et Ian Fleming, **Royce** tient surtout sur les épaules de sa vedette, plus proche de Starsky ou Hutch que de l'espion qui venait du froid. Les amateurs d'espionnage "sérieux" feront grise mine, déplorant que la période post-Guerre Froide génère, cinématographiquement parlant, des aventures très cool en regard de l'antagonisme idéologique du passé.

Film Office présente **ROYCE** (USA - 1993) avec James Belushi - Miguel Ferrer - Chelsea Field - Peter Boyle - Anthony Head **réalisé par** Rod Holcomb

les nouveaux mousquetaires

Les plus fervents lecteurs d'Alexandre Dumas sauteront au plafond à la vue de cette modernisation du mythe, qui se situe aujourd'hui à Los Angeles. Qui sont les mousquetaires ? Le premier, John Smith d'Artagnan, est chanteur vaguement rock, et loge dans la reconstitution ringarde d'un château fort. Athos prend les formes avantageuses d'Anne Marie, animatrice radio sous le pseudonyme de Dr. Love. Porthos se nomme en fait Peter, éducateur. Quant à Aramis, une petite fripouille du nom de Burt lui vole sa place car il détient une bague lui assurant le titre de mousquetaire. Régulièrement convoqués, via un "biper", par Maurice Tréville, les mousquetaires mettent très officieusement leurs talents au service de la justice. En une heure vingt, ils sauvent un avion bondé du crash, libèrent un jeune otage, protègent un témoin à charge contre le mafioso Alfonso Pellito, dérobent à ce dernier une valise bourrée de diamants...
Des enquêtes qui fragmentent bizarrement ce film ultra standardisé selon les normes de la télévision. Si l'on ne s'ennuie pas à ce piratage des "Trois Mousquetaires", conçu comme le pilote d'une potentielle série TV, l'ensemble vole à un niveau assez bas. Et quelle hérésie de voir le héros permanent de *K 2000* et d'*Alerte à Malibu* reprendre un rôle qui demandait davantage de panache.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *RING OF THE MUSKETEERS* (USA - 1993) avec David Hasselhoff - Cheech Marin - Alison Doody-Thomas - John Rhys-Davies **réalisé par** John Paragon

le lotus rouge

Très prolifique, le cinéaste Albert Pyun ne s'embarrasse pas de scénario lorsqu'une idée, et une seule, lui trotte dans la tête. Parce que sa sœur botaniste lui refile le Lotus Rouge, une fleur mystique pouvant conférer une force surnaturelle à celui qui l'avale, le top-model Sam Crane persuade le videur Ed Malloy de l'aider à échapper à une dizaine de moines de Shaolin costumés façon *Frelon Vert*. Le principe consiste, pour Albert Pyun, à garnir d'un maximum de péripéties la course-poursuite, à varier les décors, à passer d'une boîte de nuit à une boîte de strip-tease. Le cinéaste, roublard, pavoise et cède volontiers à la caricature, à la grosse farce. Les moines de Shaolin sautillent de tous les côtés, attaquent même un commissariat sur le modèle de **Terminator**, tempêtent lorsqu'on les assimile à des ninjas...
Plutôt distrayant malgré le sentiment de bâclage qui domine, **Le Lotus Rouge** bénéficie toutefois du savoir-faire évident de son auteur, d'une certaine tenue esthétique. Et de la présence du malheureux Andrew Dice Clay, star du comique hard made in USA, candidat malchanceux au top hollywoodien que le bide monstrueux du pourtant recommandable **Ford Forlaine** a envoyé au tapis. Condamné à la série B, il balade dans ce **Lotus Rouge** autant son machisme que sa grande carcasse molle. A ses côtés, Teri Hatcher, plus sexy que dans ***Les Aventures de Loïs et Clark***, termine l'aventure dans une tenue affolante digne de Barbarella. Une preuve de goût.

PFC Vidéo présente *BRAIN SMASHER... A LOVE STORY* (USA - 1993) avec Andrew Dice Clay - Teri Hatcher - Yugi Okumoto - Deborah Van Valkenburgh - Brion James - Tim Thomerson - Nicholas Guest **réalisé par** Albert Pyun



▲ *Jade Leung dans Black Cat* ▲

black cat

Un Nikita made in Hong Kong. Très influencé par le film de Luc Besson, le réalisateur Stephen Shin aurait parfaitement réussi son remake si la deuxième partie du film ne s'adonnait à une love-story gnangnan et à des exécutions laborieuses. Paradoxalement, dès que l'intrigue s'installe à Hong Kong, **Black Cat** perd la superbe pêche des quarante-cinq premières minutes. A la place de Nikita, nous avons Catherine, une Chinoise installée aux Etats-Unis. Pour avoir bastonné à mort un routier et tué un flic, elle est incarcérée. Au terme d'une folle invasion, la jeune furie passe pour morte. Après la greffe d'une puce électronique au cerveau, elle est formée au maniement des armes et à des missions ultra risquées par un certain Brian au sein d'une officieuse agence gouvernementale. Après une année d'apprentissage, Catherine endure un dernier examen de passage. Mais lorsqu'elle manifeste des velléités d'autonomie, son mentor la rappelle cruellement à l'ordre...
Dans sa première partie, **Black Cat** est un véritable festival de violences sauvages, hargneuses. Il faut voir la frêle mais énergique Jade Leung retourner sa matraque contre un mastodonte femelle en uniforme, démolir un tueur à coups de couvercle de toilettes, mettre à feu et à sang un mariage juif après avoir descendu la mariée d'une balle dans la tête... De l'action typique de Hong Kong, d'une exagération totale, magnifiquement maîtrisée. Dommage que le réalisateur se relâche, passée la formation de sa chatte rugissante.

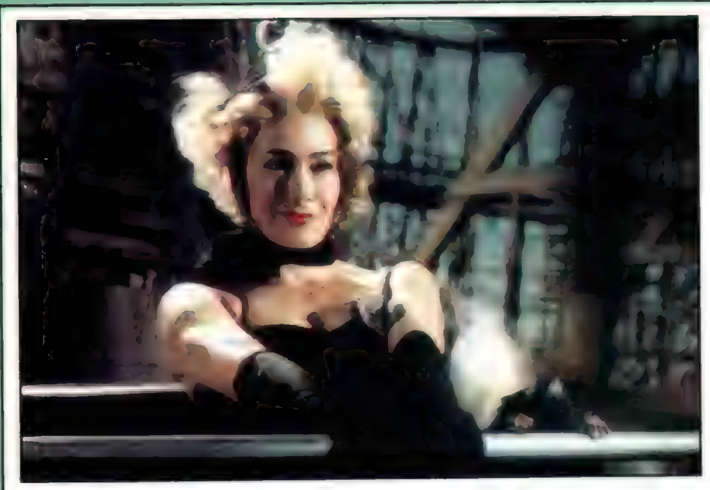
TF1 Vidéo présente ***BLACK CAT*** (Hong Kong - 1990) avec Jade Leung - Simon Yam - Thomas Lam - Winston Taylor **réalisé par** Stephen Shin



▲ *David Hasselhoff dans Les Nouveaux Mousquetaires* ▲



▲ *Andrew Dice Clay & Teri Hatcher dans Le Lotus Rouge* ▲



▲ *Sean Young et un raton laveur dans* ***Fatal Instinct*** ▲

fatal instinct

Quand Carl Reiner, le réalisateur des **Cadavres ne Portent pas de Costards** et de **L'Homme aux Deux Cerveaux**, s'essaie à la parodie loufoque genre **Y-a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?**, cela ne se conclut pas par une franche réussite, malgré une profusion de gags. Ce pastiche assez élégant prend pour héros Ned Ravine, flic doublé d'un avocat. Ehontément cocufié par sa femme qui s'apprête à le tuer en compagnie d'un mécanicien, convoité par une secrétaire qui perd la boule devant des serviettes de bain négligemment rangées, allumé par une femme fatale, croqueuse d'hommes de la pire espèce, il doit de plus échapper à un malfrat qui s'est juré de lui faire la peau après sa libération.
Liaison Fatale, Les Nerfs à Vif, Le Facteur Sonne toujours Deux Fois, Neuf Semaines et Demie, Pretty Woman, une poignée d'Hitchcock... Carl Reiner ne rate pas quelques récents succès du thriller et autant de classiques. Un saxophoniste suit à la trace une Sean Young très accro du pic à glace et avouant ne pas porter de culotte, une scène de procès commentée comme un match de football, une galerie de dingues outrancièrement méchants... Des clins d'œil souvent judicieux. Mais Carl Reiner s'intéresse surtout aux sous-entendus grivois, à la moutarde qu'Armand Assante envoie dans le décolleté d'une Sean Young grignotant une saucisse du bout des lèvres. L'humour vole nettement au-dessous de la ceinture. Tout était donc réuni pour que **Fatal Instinct** soulève des millions de rires. Paradoxalement, on demeure très souvent de marbre. La responsabilité en incombe à une mise en scène rigide, engoncée dans une pseudo-classe à la Blake Edwards. Malgré quelques instants de franche hilarité, comme la danse d'Armand Assante chaussé de talons aiguille, et la santé de Sean Young, **Fatal Instinct** échoue donc sur le terrain des **Hot Shots**. Il reste néanmoins très supérieur aux **Alarme Fatale 1** et autre **Silence des Jambons** faisandés.

Warner Home Vidéo présente ***FATAL INSTINCT*** (USA - 1994) avec Armand Assante - Sherilyn Fenn - Kate Nelligan - Sean Young - Tony Kendall **réalisé par** Carl Reiner

la chaîne brisée

Motivé par le succès du **Dernier des Mohicans**, **La Chaîne Brisée** explore une page de l'histoire des Etats-Unis souvent occultée, située dans les années 1550, et s'intéresse aux alliances entre six tribus indiennes, réunies au sein de la nation iroquoise, et l'empire colonial britannique. Un jeune Iroquois, dévoué à la cause de son mentor anglais Sir William Johnson, change son nom indien pour devenir Joseph Brant et fréquenter l'école des Blancs. Peu à peu, il ouvre les yeux, s'aperçoit que ses "amis" de plus en plus nombreux marginalisent son peuple, qu'ils ont tout intérêt à susciter les conflits entre Indiens dans la région qui correspond aujourd'hui à la Pennsylvanie et à New York.
De confection académique et appliquée, **La Chaîne Brisée** se distingue principalement par une reconstitution historique précise, documentée et convaincante. Evidemment, les scènes de guerre de cette production Ted Turner n'atteignent pas la densité et la beauté plastique de celles du **Dernier des Mohicans**, mais elles se tiennent honorablement pour un téléfilm. **La Chaîne Brisée** serait tout à fait recommandable si le message lourdement délivré ne soulignait avec insistance la survie culturelle des descendants des Iroquois dans l'Amérique d'aujourd'hui. Une intégration à citer en exemple d'après la voix-off. Une bonne conscience sidérante en regard du génocide que fut la conquête de l'Ouest !



▲ *Eric Schweig & Pierce Brosnan dans* ***La Chaîne Brisée*** ▲

Delta Vidéo présente ***LA CHAINE BRISEE (THE BROKEN CHAIN*** - USA - 1993) avec Eric Schweig - Pierce Brosnan - Buffy Sainte-Marie - Wes Studi - Graham Greene **réalisé par** Lamont Johnson



▲ *Stephen Baldwin dans* ***Entre deux Feux*** ▲

entre deux feux

Un petit film que les misogynes doivent porter dans leur cœur. Victime des perfides femelles, Travis Graham est un jeune texan naïf et influençable, marqué par la rigoureuse éducation religieuse de son bigot de père. Livré à lui-même après son décès, il cède aux avances de deux superbes inconnues. Ce sont Kelly Ann Welsh, une voyageuse ne sachant où aller, et Jolene Leder, prétendue femme d'affaires intéressée par l'achat du ranch de l'orphelin. Travis ne leur résiste pas longtemps et accepte même de se livrer à un hold-up en leur charmante mais venimeuse compagnie...
Il y a un petit côté **Hot Spot** dans ce thriller paysan assez adroit et amoral, un récit qu'un romancier comme Jim Thompson aurait apprécié. Ici, les hommes sont des crétins et les femmes des garces vénales. Joli tableau d'une portion minuscule d'humanité, tableau grinçant qui va assez loin dans la manipulation. Fort belles, Jennifer Rubin et Patsy Kensit rivalisent dans l'abject alors que leur pigeon s'enfonce dans son ignorance. Sa mésaventure lui aura au moins enseigné les délices du triolisme sous le toit d'un puritain !
Même si la mise en scène, malgré quelques trouvailles, reste trop souvent en-deçà des possibilités d'un scénario machiavélique, **Entre Deux Feux** sort aisément du lot des thrillers passionnels que brasse actuellement Hollywood.



▲ *Patsy Kensit dans* ***Entre deux Feux*** ▲

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente ***ENTRE DEUX FEUX (BITTER HARVEST*** - USA - 1993) avec Stephen Baldwin - Jennifer Rubin - Patsy Kensit - Adam Baldwin - M. Emmett Walsh **réalisé par** Duane Clark



▲ *Robert Patrick dans* ***Zero Tolerance*** ■

zero tolerance

PM Entertainment, grand pourvoyeur de films de kickboxing, met le paquet dans cette série B dont le scénario aurait séduit Charles Bronson du temps de sa splendeur. Manipulé par le trafiquant de drogue Manta, l'agent du FBI Jeff Douglas pleure l'assassinat de sa femme et de ses deux enfants. Sur les sentiers de la vengeance, il élimine méthodiquement les membres du cartel la Main Blanche. Un à un, Jeff Douglas exécute les barons de la drogue, des "hommes d'affaires" s'entretenant de leur business par visio-conférences, et ce malgré l'interdiction de ses supérieurs d'employer des moyens aussi radicaux...
T-1000 liquide dans **Terminator 2**, Robert Patrick récolte ici les miettes de la gloire, le passage rapide à la série B, un piège à star potentielle. Convaincant dans un registre qui ne demande pas une connaissance aigue de l'art dramatique, il assume très honorablement sa fonction de justicier, liquidant un maximum d'adversaires très peu doués pour le tir. Décor de Las Vegas, lignes de cocaïne, hommes de main patibulaires, flashes-back sirupeux, prologue mexicain à la Sam Peckinpah, gunfights homériques à la John Woo, hélicoptère, cascades, explosions... Rien n'échappe à la vigilance commerciale du metteur en scène, soucieux de remplir son contrat. A relever une bonne et discrète performance de Miles O'Keefe dans le rôle de Kowalsky, un "méchant" sentimental et humain.

PFC Vidéo présente ***ZERO TOLERANCE*** (USA - 1994) avec Robert Patrick - Titus Welliver - Mick Fleetwood - Miles O'Keefe - Kristen Meadows **réalisé par** Joseph Merhi

▲ *James Coburn dans* **Hit List** ▲



▲ *Jeff Fahey dans* **Hit List** ▲

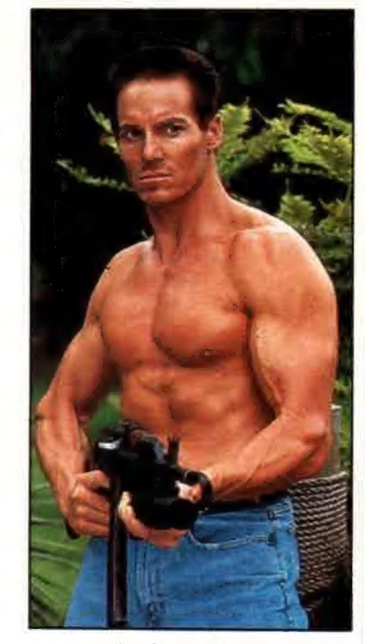
hit list

▲ Un tout petit polar convenable où Jeff Fahey joue les tueurs à gages froids et très professionnels. Il est Charlie Pike, ancien de la CIA désormais à la solde d'un Comité, société secrète formée au sein d'un très réputé cabinet d'avocats. Ceux-ci obtiennent l'acquittement de leurs clients, des fripouilles de haut vol, qu'ils font ensuite exécuter, histoire de se soulager la conscience. A la demande de son boss, Pike accepte de s'occuper du cas de Jordan Henning, une ravissante veuve menacée par le prétendu assassin de son mari. Le tueur tombe évidemment amoureux de sa cliente, ce qui l'entraîne dans une affaire compliquée à base de trafic d'armes vers l'Amérique Latine.
William Webb vise, comme il se doit, une atmosphère trouble très "film noir" mixée aux ambiances torrides et moites de quelques thrillers récents. Alambiquée, l'intrigue réserve quelques coups de théâtre bienvenus. L'ensemble repose sur les épaules d'un Jeff Fahey sobre, méthodique, dans le même registre que le Sylvester Stallone de **L'Expert**, voisin de palier de ce modeste mais honnête **Hit List**.

TF1 Vidéo présente ***HIT LIST*** (***THE HIT LIST*** - USA - 1993) avec Jeff Fahey - Yancy Butler - James Coburn - Michael Beach - Jeff Kober **réalisé par** William Webb

ultime violence

▲ L'actualité, tant aux Etats-Unis qu'en Europe, n'est pas étrangère au grand méchant de cette série B plutôt convenable, le Révérend James (Billy Drago, aussi halluciné que de coutume), leader d'une secte, les Jardins de l'Eden, dont il pousse au suicide la plupart des membres. Harcelé par le sénateur du coin et le FBI, James et quelques fidèles solidement armés mettent les voiles. Mais, ancien des Forces Spéciales au Vietnam, le gourou ne se laisse pas facilement prendre. Il faudra toute la dextérité de Brake, autrefois membre du même commando d'élite, pour l'envoyer griller en enfer...
Dans le genre, à savoir la petite production vidéo reposant sur les cendres du Vietnam et un Rambo du terroir, **Ultime Violence** remplit son contrat. Bien sûr, le film brosse un tableau de secte aux confins de la caricature. Bien sûr, le courageux héros sauve les otages retenus dans l'église et en remontre aux professionnels du FBI. Malgré l'abondance de clichés, ce spectacle de petite pointure assure le minimum syndical, à savoir de la violence, un vilain qui grimace en proférant des paroles délirantes sur Dieu, des cascades parfois excellentes pour un produit de ce calibre, une frêle jolie blonde retenue par les fugitifs, des comparses patibulaires, des paysages agréables, une poursuite nautique et un ultime coup de théâtre dans une usine désaffectée. Que demander de plus !



▲ *Frank Zagarino dans* ***Ultime Violence*** ▲

Delta Vidéo & F.I.P. présentent ***ULTIME VIOLENCE*** (***NEVER SAY DIE*** - USA - 1994) avec Frank Zagarino - Billy Drago - Jennifer Miller - Todd Jensen - Frank Notaro **réalisé par** Yossi Wein

▲ *Lou Diamond Phillips dans* ***Extrême Justice*** ▲

extrême justice

▲ Un polar très musclé par le réalisateur de **Commando** et de **Class 84**. Il s'emploie à décrire les activités du S.I.S., Section d'Intervention Spéciale, brigade d'élite en fonction à Los Angeles. Ces hommes pistent des criminels, attendent de les prendre en flagrant délit et passent à l'action. Une action souvent violente car, en plus d'éliminer les malfrats, les hommes du S.I.S. laissent souvent quelques innocents sur le carreau. Le flic Jeff Powers intègre cet escadron de la mort dirigé sur le terrain par Dan Vaughn, un policier extrémiste qui ne s'embarrasse pas de détails dans ses missions. Après la mort d'une jeune femme venant juste d'être violée et l'exécution d'un petit voleur usant d'une arme en plastique, Powers se rebiffe contre ses comparses, largement influencé par sa copine journaliste.
Mark Lester met la gomme. On flingue beaucoup dans **Extrême Justice**, avec une rage, une fureur assez rare. Que le cinéaste condamne les méthodes radicales employées par le S.I.S., c'est un fait, mais il prend un pied énorme à montrer la brigade en pleine action, tirant dans le tas, liquidant allègrement après que les "méchants" ont versé le premier sang. Evidemment, on est loin des débats à la Sidney Lumet et plus proche des motards vengeurs de **Magnum Force**. Insidieusement, Mark Lester attise plus la sympathie pour les hommes du S.I.S. que pour les timorés, partisans d'une justice moins sanglante.

Delta Vidéo présente ***S.I.S.*** (USA - 1992) avec Scott Glenn - Lou Diamond Phillips - Chelsea Field - Yaphet Kotto - Andrew Divoff - Ed Lauter - Daniel Quinn **réalisé par** Mark L. Lester



▲ *Miguel Ferrer & Leilani Sarelle dans* ***The Harvest*** ▲

the harvest

▲ Un curieux polar basé sur la propre expérience du metteur en scène, David Marconi, qui s'est rendu au Mexique pour retoucher un scénario, "One Hot Afternoon", consacré au trafic d'organes. Comme son héros, il a souffert alors de déprime chronique et sa situation économique n'a pas amélioré les choses. Logique donc que **The Harvest** décrive les aléas de la créativité, la psychose de la feuille blanche et un cruel manque d'inspiration. Charlie Pope, scénariste-mercenaire sans talent particulier, échoue donc au Mexique dans le but de palper l'ambiance nécessaire à un script commandé par un producteur gueulard. La réalité rattrape la fiction que le scribouillard s'efforce d'imaginer. En flirtant avec la jolie Natalie (Leilani Sarelle, doublure de Sharon Stone dans **Basic Instinct**), Charlie Pope tombe entre les mains de malfrats qui le privent d'un rein. Après leur avoir miraculeusement échappé, il retrouve la belle et les malfrats rappliquent...
David Marconi force l'atmosphère moite, pesante. Il force aussi le portrait d'un tueur homosexuel, blond décoloré et qui se peint les ongles des pieds d'un vernis rouge. D'une beauté fatale qui allume ses proies en se rafraîchissant à l'aide d'un glaçon introduit dans la partie la plus intime de son anatomie... Difficile de faire la part des choses, entre fiction et réalité, dans cette aventure qui ne cite pas par hasard "Alice au pays des merveilles". Le rythme donne intentionnellement dans la lenteur, la torpeur, autant pour rendre hommage aux films noirs des années 40 qu'à **Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia** de Sam Peckinpah et **La Nuit de l'Iguane** de John Huston. Original, parfois déroutant, **The Harvest** détonne dans le paysage d'un genre désespérément uniforme.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo & New Tone présentent ***THE HARVEST*** (USA - 1992) avec Miguel Ferrer - Leilani Sarelle - Anthony John Denison - Henry Silva - Tim Thomerson - Matt Clark **réalisé par** David Marconi

le juste choix

Bonjour à la rédaction d'*Impact* et grand merci pour une revue qui ne cesse de s'améliorer et constitue désormais le dernier bastion du cinéma de genre comme on l'aime (on vous pardonne même, dans la foulée, les cinq francs d'augmentation). Si j'écris aujourd'hui, c'est suite à la qualité et la quasi-exhaustivité du dossier BD/Ciné du numéro 54 (**Judge Dredd, Crying Freeman, Spiderman** : riche année en perspective !), pour apporter mon avis à propos du **Ranxerox** à venir. Les producteurs hésitent donc entre Bruce Willis et Rollins. Il paraît que Liberatore lui-même avait déclaré il y a quelques années que Willis ferait un parfait Ranxerox. Possible. J'aime beaucoup l'acteur, mais je le trouve 1) trop vieux pour le rôle, 2) ne possédant absolument pas la carrure ni la barbarie inhérentes au personnage. Bruce Willis drôle et charmeur dans **Clair de Lune**, oui. Cynique dur à cuire dans **Piège de Cristal** et **Le Dernier Samaritain**, oui. Androïde psychopathe dans **Ranxerox**, non. Je ne veux pas imposer une vision intégriste à la Michael Keaton/Batman, mais... Rollins, par contre. Vu les informations, il ne s'agit pas de Sonny Rollins (jazzman noir d'une bonne soixantaine d'années) mais bel et bien d'Henry Rollins, ex-membre de Black Flag (groupe pionnier du hardcore) et maintenant à la tête de sa propre formation, le Rollins Band (comme son nom l'indique). Incontournable figure du rock et de l'underground américains, Henry Rollins se présente comme un artiste d'exception : chanteur de Black Flag à l'âge de 18 ans, écrivain, directeur de sa maison d'édition, acteur à ses heures et éternel fort en gueule, il est de ceux qui luttent énergiquement. Associal obsédé par le mal, ses livres et disques sont des objets pleins de colère rendant compte d'une Amérique jetée dans le chaos. Ses concerts qui le voient, torse nu, venir défier le public comme un gladiateur dans l'arène, résument assez bien le personnage. Tatoué des oreilles aux orteils, bâti comme un culturiste, le crâne rasé et débordant d'une rage incertaine, il EST l'incarnation du Ranxerox, sa parfaite transposition en trois dimensions. Pour le fan, l'adéquation entre l'un et l'autre ne fait aucun doute. Mieux, elle tient du rêve de cinéphile, de cette alchimie miraculeuse comme il s'en produit parfois entre l'acteur et son rôle. Et avec lui, pas besoin de maquillage approximatif : il n'y a qu'à le regarder en face. Ranxerox = Rollins.
Depuis quelques temps, Henry Rollins semble justement se reconvertir vers une carrière de comédien : on l'a vu en flic bourrin à la poursuite de Charlie Sheen dans **A toute Allure** et il apparaîtra prochainement dans **Johnny Mnemonic** aux côtés de Keanu Reeves, Dolph Lundgren et Ice-T. Des rumeurs dans divers journaux musicaux anglais ont même fait état de sa possible participation aux **Croisades** de Verhoeven en face donc de Schwarzenegger. Une confrontation plus explosive qu'un duo Schwarzie/Stallone ! Espérons que le film se fasse un jour...
Bref, cette lettre de fan transi (de Ranxerox comme de Rollins) simplement pour dire que Big Henry, pas mauvais acteur du tout par ailleurs (voir récemment son clip "Disconnect", véritable remake de **Taxi Driver** dans lequel il livre, en forme d'hommage, une parfaite imitation de De Niro. Si, si !), possède la gueule, le physique, l'aura propres à faire de lui un Ranxerox dont on se souviendra dans vingt ou trente ans (j'en fais un peu trop, c'est vrai). La photo jointe (Rollins en plein effort scénique) devrait normalement convaincre les sceptiques et n'importe quel producteur encore indécis.

Lionel Bertin

OUVREZ-LA !



■ *Henry Rollins, un Ranxerox pile-poil !* ■

l'affaire Léon

En me procurant ma revue cinématographique préférée, j'ai vainement cherché des articles concernant le dernier film de Luc Besson, **Léon**, que j'estime digne de figurer en bonne place dans vos pages. Je trouve votre opinion à son égard totalement injustifiée. Cela semble plutôt tenir d'un parti pris à l'encontre de Luc Besson. Franchement, traiter les héros de ses films d'imbéciles voire de pédophiles relève d'une logique quelque peu tordue. On reproche à Besson sa naïveté et celle de ses personnages, mais c'est justement cette naïveté qui fait leur intérêt de par leur ambiguïté. Cela nous change des Van Damme, Schwarzie et Stallone qui, notoriété oblige, ne pensent qu'à incarner des personnages tout beaux, tout propres et à entretenir leur image de bon héros à coup de second degré. Léon est un homme perdu dans ses enfers. Il a rejeté l'humanité et n'a qu'une plante comme seul ami. Léon, ce tueur implacable, a conservé au fond de lui une part d'enfance et de cette précieuse innocence qui nous fait souvent défaut. Il ne lui manque qu'une étincelle pour le ramener à la vie et c'est la gamine qui la déclenchera. Luc Besson n'a jamais fait passer ses héros pour des modèles de pureté. Il décrit lui-même **Le Grand Bleu** comme étant son film le plus sombre, le plus désespéré. **Nikita** et **Léon** s'ouvrent dans leur finalité sur l'espoir où la vie peut triompher du pire. Ses personnages sont tourmentés, perdus, broyés dans une existence où ils ne trouvent pas leur place. Quant à cette soi-disant relation pédophile entre Léon et Mathilda, elle n'existe que dans l'esprit de la gamine qui voit en Léon un amant imaginaire et une espèce de prince charmant (à replacer dans le contexte évidemment). Léon, lui, est troublé par cette situation et adopte une attitude de retrait. On lui reproche de ne pas avoir un comportement de père. Il ne faut quand même pas exagérer. Il est absolument incapable de faire face à cette situation en tant que tel. Ceci est totalement nouveau pour lui. Mathilda va éveiller en lui des sentiments nouveaux. Au départ, il ne veut pas être impliqué dans cette histoire. Mais dès qu'il lui ouvre la porte, son univers bascule. Il va aller jusqu'à sacrifier sa vie pour permettre à Mathilda de recommencer une nouvelle existence.
Vous avez passé ce film sous silence plutôt que le descendre, et finalement c'est tout à votre honneur.

Alain Mazé

Evidemment, nous ne partageons pas ton avis, mais voilà néanmoins une lecture de Léon qui se défend. Bon, on parle d'autre chose ?

Lestat détrône Dracula

Je pensais que le genre "dents longues et geyser de sang" avait atteint son apogée avec le sublissime **Dracula**. Mais Francis Ford Coppola ne venait en fait que de tourner une nouvelle page. Car **Entretien avec un Vampire** est bien plus qu'un simple chapitre supplémentaire dans le grand livre du fantastique sanguinolent : c'est une immersion dans un univers ténébreux où perversité et amour semblent se rejoindre et où chacun des protagonistes est à la fois meurtrier et victime. Mais le film ose aussi bafouer les dix commandements sacro-saints du parfait petit vampire : ils ne se déguisent pas en Batman version modèle réduit, peuvent se faire dorer la pilule sous des U.V. (ce dont ils auraient drôlement besoin) ou encore aiguiser leurs minuscules incisives devant un miroir ! Mais au-delà de cet aspect "pratique", ce sont les sentiments forts et contradictoires attribués à ces créatures de la nuit, ainsi que la performance des acteurs dans ce sens, qui font d'**Entretien avec un Vampire** un véritable petit chef-d'œuvre. Bref, j'ai flashé et j'espère déjà un deuxième volet toujours tiré de la tétralogie d'Anne Rice (que j'ai d'ailleurs commencé à lire). De plus, la fin d'**Entretien...** semble bien annoncer une suite, non ? Qu'en est-il au juste ? Smack à toute l'équipe !

Sandra Dargelas

*Allez, vu le succès mondial du film, on parie que la suite inévitable se titrera **Lestat le Vampire**. Reste à savoir si Tom Cruise reprendra le rôle.*

avec
BRUCE WILLIS

PIÈGE EN EAUX TROUBLES.

Laissez-vous prendre au piège de l'action !



Disponible en vidéocassette et en disque-laser dans tous les vidéoclubs, grandes surfaces et magasins spécialisés.

